VANITY FAIR

Brillant dehors,
MORDANT DEDANS

AOÛT 2025

TEST DE L'ÉTÉ

Peut-on faire écrire un **CHEF D'ŒUVRE** à **ChatGPT**?

ENQUÊTE

Les liaisons dangereuses d'un **AVOCAT** avec les **NARCOS**

STYLE

Êtes-vous plutôt **MIRANDA PRIESTLY** ou **LARA CROFT?**

DOSSIER
Culture, sport, business
Comment **MONACO** est devenu **COOL**

POURQUOI *Grace* KELLY *nous* FASCINE *toujours*

PHOTOGRAPHIÉE PAR HOWELL CONANT

L 13348 - 133 - F: 4,90 € - RD

CHANEL
COLLECTION MÉTIERS D'ART 2024/25

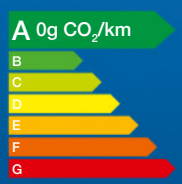
Photographie retouchée
Ashley Graham - Ariana DeBose

my little secret*

SEAMASTER #AQUATERRA 30 MM
Co-Axial Master Chronometer

OMEGA

*mon petit secret



au quotidien, prenez les transports en commun. **#SeDéplacerMoinsPolluer**

L'IRRÉSISTIBLE ATTRACTION DE LA LÉGÈRETÉ

A290

ÉLECTRIQUE 9,24 KILOS PAR KW

CI-DESSUS ET EN COUVERTURE : GRACE KELLY

VANITY FAIR

16 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
18 CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

40 MONACO Un état de Grace

En avril 1955, Grace Kelly n'est pas encore princesse, mais déjà une icône. *Vanity Fair* raconte les coulisses d'une séance photo légendaire en Jamaïque.

VANITÉS

20 SÉRIE TÉLÉ Simone Ashley, vision originale
24 STYLE Les essentiels de Gregoris Pyrpylis
25 CAPRICE Les trois font la paire
26 EXPO Coco à Monaco
28 FOOD Une playa nommée Copal
29 HORLOGERIE Anatomie d'une montre
30 SHOPPING Divas du dressing
34 LIFE STYLE L'union fait l'influence
36 FOOD Nouvelles fraîches
37 SECRETS DE FABRICATION
Qu'importe la nuit, de Claire Jéhanno
38 VOYAGES Knokke, les Hamptons en mer du Nord

(Suite page 12 ⇛)

Louis Ducruet, Camille Gottlieb et Pauline Ducruet

HOWELL CONANT/ADELMAN IMAGES, JACQUES BURGA

P. 40
GRACE KELLY
« Ne venez pas travailler aujourd'hui, nous irons écouter Arthur Rubinstein. »

P. 70
PAULINE DUCRUET
« J'ai la chance d'avoir des femmes iconiques dans ma famille. »

P. 84
Me STEEVE RUBEN
« Les avocats sont le dernier rempart avant l'enfer. »

UNE ICÔNE ÉTERNELLE

BVLGARI

ROMA 1884

« Presque en même temps,
la vigie lança ce cri : — Terre ! »

Robert Louis Stevenson. *L'Île au Trésor,* 1883

Découvrez
notre collection

Collier
En haute mer

L'île au trésor racontée par

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

VANITY FAIR
MAGAZINE

54 MODE Grace Kelly et moi
Camille Razat, la star d'*Emily in Paris*, explore dans une séance photo l'élégance tout en retenue de l'icône, mais aussi sa soif de liberté.

70 GOTHA Dans la famille Stéphanie, les enfants
Enfants de la benjamine des Grimaldi, Louis, Pauline et Camille ont grandi loin du protocole, malgré un héritage familial assumé.

74 POUVOIR Les 25 nouveaux visages de Monaco
Culture, sport, design... Quelle est cette génération aussi cool que dorée qui réveille le Rocher ?

82 COUP DE CHAPEAU Tout ce qui brille
Suki Waterhouse s'apprête à électriser Rock en Seine avec l'un des concerts les plus attendus des festivals de l'été 2025.

84 JUSTICE L'avocat qui murmure à l'oreille des narcos
Il parle vite, roule en BMW avec chauffeur et exaspère le ministre de la Justice. On a suivi Me Steeve Ruben, pénaliste surdoué.

92 MÉDIAS « Comment j'ai donné ma langue au Chat »
ChatGPT va-t-il remplacer les journalistes ? Courageusement, Sylvie Bommel a accepté de nourrir la machine. Son verdict est sans appel.

100 POLITIQUE Enfant de la batte
Espoir du cricket à Kaboul, Dawood Ahmadzaï a survécu à la torture des talibans et à la violence de l'exil. Itinéraire d'un afghan pas gâté.

▲ VESTE ET MINI JUPE **GUCCI** SAC KELLY, CHAUSSURES ET HOUSSE **HERMÈS** MI-BAS **CALZEDONIA**

108 COUP DE CHAPEAU Suivre Vanille (et le soleil)
La fille de Julien Clerc signe un troisième album lumineux et personnel. De la bossa nova française, parfaite pour l'été, et le reste de l'année.

110 PORTFOLIO Un certain regard
Le photographe Mathieu César a immortalisé les stars incontournables du Festival de Cannes 2025. Une série de portraits à la beauté magnétique.

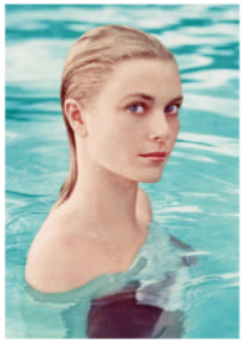
124 VANITY SHOW à Cannes
Retour sur les événements qui ont enchanté la Croisette en mai dernier. Du déjeuner entre Ami(s) à la soirée Lacoste, *Vanity Fair* y était.

130 MON ATELIER, par Barbora Žilinskaitė

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE.

P. 100
DAWOOD AHMADZAÏ
« Les gens ne peuvent pas s'imaginer mon histoire. »

P. 108
VANILLE
« Rester dans le ressentiment, ça ne mène nulle part. »



EN COUVERTURE : GRACE KELLY PHOTOGRAPHIÉE PAR HOWELL CONANT/ ADELMAN IMAGES

MATTHIEU DELBREUVE

Collier
Écume
Mystérieuse

L'île au trésor racontée par

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Sylvie Bommel, Stéphane Héliot, Léa Marchetti, Faustine Saint-Geniès** *Photographies* **Jacques Burga, Mathieu César, Howell Conant, Matthieu Delbreuve, Stéphane Feugère, Corentin Fohlen, German Larkin, Louis Liebert, Raphaël Lugassy, Karla Vinter-Koch** *Illustration* **Mattia Riami**
Stylisme **Nora Bordjah** *Copy Editor* **Claire Clert**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy, Romuald Swiecki**
Équipe Commerciale Lifestyle **Nour Eido, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza***Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Creative Cnx Studio **Sarah Herz** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

DIRECTION

Présidente et Directrice de la Publication **Natalia Gamero del Castillo**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
People Director France **Christian Tounkara**
Directrice Financière **Isabelle Léger**
VP Communication **Bernie Torres**
Directeur de la Vidéo **Thomas Leroy**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Impression **RotoFrance**
25 Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes – France.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0925K91918**
Dépôt légal **Août 2025**

Certifié PEFC
Ce produite st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr ecyclésse t contrôlées
PEFC
10-31-1557
www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc 80000 Amiens
Tél. 0809 400 447 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board
Jonathan Newhouse
Chief Revenue Officer
Elizabeth Herbst-Brady
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief Financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer
Danielle Carrig
Chief of Staff **Samantha Morgan**
Chief Product & Technology Officer
Sanjay Bhakta
Chief Content Operations Officer
Christiane Mack

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon : *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Moyen-Orient : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan :*GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *Vogue,*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

Nouveau Puma Gen-E®

Le félin passe à l'électrique

A 0 g CO_2/km
B
C
D
E
F
G

Recharge rapide,
de 10 à 80% en 23 min*

Réservez votre essai sur ford.fr

Ford

Consommations combinées WLTP Puma Gen-E (kWh/100km) : 13.1 - 13.8.
*Basée sur la recharge d'un Puma Gen-E Standard Range 43 kWh sur une borne de recharge rapide DC (100 kW).
Ford France - 1 rue du 1er mai, Immeuble Axe Seine, 92000 Nanterre. SIREN 425 127 362 RCS Nanterre.

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

L'ÉDITO

Est-ce un reflet du soleil? Une boucle d'oreille délicatement posée? Une perle, comme dans le célèbre tableau de Vermeer?

Je l'avoue, j'ai moi-même été victime d'une illusion d'optique en observant notre image de couverture, avant de découvrir qu'il s'agissait d'une simple goutte d'eau, saisie à l'instant précis où elle glissait sur la peau. Un éclat furtif, capturé par le photographe Howell Conant. Et c'est ce détail accidentel qui fait ressurgir la part de vérité derrière le mythe.

Chaque été, vous le savez, lorsque l'actualité ralentit et que nos songes enfin vagabondent, *Vanity Fair* choisit de revisiter une icône pour sonder ce qui reste en nous de sa puissance d'évocation. Il y eut Marilyn Monroe, allongée dans un lit blanc face à Douglas Kirkland, en clair-obscur d'éternité ; Jane Birkin et son style intemporel ; ou encore Audrey Hepburn, lors du tournage de *Vacances romaines*, élégante jusque dans ses virées nocturnes en Vespa.

Place à Grace Kelly cette année. Pas la princesse mais l'actrice. Nous sommes en avril 1955. Elle a 25 ans et vient de recevoir l'Oscar pour *Une Fille de la province* après une année intense. Elle décide alors de s'offrir une semaine de repos en Jamaïque avec sa sœur aînée Peggy. Dans leurs bagages, un photographe, Howell Conant, qui n'a rien d'officiel. Résultat : une séance photo d'une liberté absolue, la dernière avant sa rencontre avec le prince Rainier quelques semaines plus tard.

Notre ami journaliste Fabrice Argelas s'est demandé ce qu'il demeurait de ces instants volés avant que la légende prenne forme. Il a fouillé, consulté les archives, cherché les derniers témoins encore en vie. Un matin de juin, il appelle un nom griffonné à la hâte sur un carnet : Louisette Lévy-Soussan, ancienne secrétaire particulière de la princesse Grace, aujourd'hui âgée de 89 ans. Elle s'apprête à partir en randonnée dans les Dolomites (si si) mais elle prend le temps de lui parler. Deux heures d'entretien, deux heures d'histoire vivante et brute. Je ne vous révèle pas ici tout ce qu'ils se sont dit, mais sachez que la princesse n'avait pas totalement abdiqué sa liberté. Le soir, après un dîner joyeux, elle pouvait réciter des *limericks*, ces petits poèmes grivois, voire licencieux. « Elle savait très bien ce qu'elle voulait et où elle voulait aller », insiste Louisette Lévy-Soussan.

Soixante-dix ans après cette séance, le style de Grace Kelly reste d'une folle modernité. Camille Razat, révélée au monde dans *Emily in Paris*, se prête au jeu du dialogue à distance avec l'icône. Le foulard noué dans les cheveux, les lunettes œil de chat, la chemise entrouverte : autant de signes qui traversent les époques. « J'ai essayé de capter son élégance, sa retenue, mais aussi sa force intérieure », confie-t-elle. Elle évoque aussi *Fenêtre sur cour*, ce moment suspendu où Grace entre en scène face à James Stewart dans « une robe cintrée, presque irréelle ».

Les trois enfants de Stéphanie, Pauline, Louis et Camille, ont aussi accepté de partager leur histoire avec notre envoyée spéciale à Monaco, Kahina Sekkaï. Ils ont grandi à distance du protocole. Pour eux, l'icône s'appelle simplement « mamie ». Ils ont posé pour nous dans la fabuleuse suite Princesse Grace de l'Hôtel de Paris, établissement mythique à Monaco. Pauline Ducruet a créé Alter Designs, une ligne de vêtements chic et inclusive. Louis a travaillé à l'AS Monaco avant de s'orienter vers le conseil sportif. Camille s'est lancée dans la communication. Leur récit, libre et inattendu, dit moins la transmission que la transformation. « Il faut que tout change pour que rien ne change », disait Tancrède dans *Le Guépard*, de Visconti. À bien y réfléchir, on se dit que seule la goutte d'eau, au coin du lobe de Grace Kelly, n'a jamais bougé. □

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial de *Vanity Fair*

ÉDOUARD PONT

Toutes les joies sont dans la nature

Découvrez une nouvelle façon de vivre vos vacances : des cabanes de rêve dans des lieux uniques, où la culture et le bien-être se rencontrent pour des moments inoubliables. Retrouvez nos cabanes à Giens, Quiberon, Vallon-Pont-d'Arc, Seignosse et l'Île de Ré.

Collection
RIVAGES

WWW.COLLECTION-RIVAGES.COM

NOS CONTRIBUTEURS

FABRICE ARGELAS

Responsable éditorial de *Vanity Fair*, fin lecteur et « jamesbondophile » averti, ce féru de sport – n'importe quel sport – est également capable de tout lâcher pour disputer une partie de tennis. Dans ce numéro, il a enquêté sur quelques jours dans la vie de Grace Kelly : une séance photo à l'autre bout du monde qui va changer la vie de la star à tout jamais P. 40. □

KAHINA SEKKAÏ

Aussi à l'aise lorsqu'il s'agit de commenter l'élection de Donald Trump que le dernier concert de Beyoncé au Stade de France, notre rédactrice en chef web est titulaire d'un bachelor en journalisme et d'un diplôme en relations internationales. Intarissable sur la Principauté, l'une de ses nombreuses passions, Kahina s'est penchée ce mois-ci sur le parcours des trois enfants de Stéphanie de Monaco : Louis, Pauline et Camille P. 70. □

RAPHAËL LUGASSY

Photographe installé à Paris, Raphaël Lugassy a un talent rare : celui de saisir ce que l'on regarde sans forcément le voir. À travers des objets, des détails ou des situations de tous les instants, il cherche à révéler en permanence une forme de vérité discrète, parfois drôle, souvent inattendue. En nature morte comme en mode, sa réputation en France et à l'international n'est plus à faire. Tout naturellement, *Vanity Fair* lui a confié le portrait de Steeve Ruben, l'avocat préféré des dealers P. 84. □

MATTIA RIAMI

Entre techniques traditionnelles et numériques, Mattia Riami a apporté sa touche personnelle et colorée à nos adresses incontournables de Knokke-le-Zoute P. 38. Cet illustrateur italien multiplie les collaborations à l'étranger et promeut l'engagement citoyen à travers l'art via son collectif, Our Voice. Membre du conseil d'Autori di Immagini depuis 2024, il enseigne l'illustration à Padoue. Ses œuvres sont exposées par les galeries Garance & Marion, à Venise, et Artmostphere, à Shanghai. □

DR

LA PROVENCE *RÉINVENTÉE* À MONACO

La Summer Kitchen by Marguerite*, installation estivale au sein du Monte-Carlo Bay Hotel & Resort, offre une collaboration inspirante et contemporaine entre Château Sainte Marguerite et la carte du chef Marcel Ravin.

La Provence au cœur de Monaco, dans un établissement emblématique du Rocher : voici la promesse tenue par la Summer Kitchen by Marguerite*, l'installation estivale créée par Château Sainte Marguerite et le Monte-Carlo Bay Hotel & Resort. Au sein des différents espaces de l'hôtel – Cocoon Bay, Hippocampe et Las Brisas –, tout a été pensé pour faire (re)découvrir une Provence créative et enracinée à travers les rosés de cette propriété Cru Classé des Côtes-de-Provence, aux notes fines et élégantes. La carte du chef doublement étoilé est conçue comme « une promenade gourmande ». Une parfaite harmonie entre la fraîcheur des produits et la finesse des cuvées Symphonie et Fantastique. Ses vins blancs, rosés et rouges incarnent l'élégance solaire du Monte-Carlo Bay Hotel & Resort et accompagnent une cuisine de partage et de spontanéité, que le Chef base sur l'excellence des ingrédients. Une vision partagée par Château Sainte Marguerite, dont les vins 100% Château Cru Classé sont bio et vegan. Cette alliance fait ses preuves dès l'apéritif avec les *Pétales de la Marguerite*, des bouchées d'inspiration méditerranéenne pensées par le chef Marcel Ravin pour accompagner le rituel de dégustation de la marque en forme de marguerite. Le tout dans un cadre repensé pour aligner l'esprit contemporain et élégant de Château Sainte Marguerite dans les espaces du Monte-Carlo Bay Hotel & Resort.

*La Cuisine d'Été par Château Sainte Marguerite

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'ORÉAL PARIS/TIZIANO RAW

Croisée sur la Croisette.
ROBE **VIVIENNE WESTWOOD**

Vision *originale*

Révélée dans *Sex Education* et *La Chronique des Bridgerton*, Simone Ashley ne se contente pas d'être une actrice à succès. Productrice, chanteuse, mais aussi égérie, elle construit un récit qu'elle écrit au féminin singulier.

Texte **Norine Raja**

En vacances dans le Sud de la France avec des amis il y a dix ans, Simone Ashley fait un détour par la Croisette. Plantée derrière les barrières, au milieu des badauds, elle observe passer au loin la silhouette de Charlize Theron dans une robe bustier jaune. Elle se met à fantasmer à son tour : « J'aimerais tellement être là un jour... » Aujourd'hui, le rêve s'est transformé en réalité. Un après-midi de mai, nous interviewons l'actrice britannique à quelques heures de sa montée des marches au festival de Cannes. Elle est là en tant qu'ambassadrice de l'Oréal Paris.

À 30 ans, Simone Ashley fait partie d'une génération d'artistes prompte à cumuler les casquettes : égérie de luxe, icône de mode, productrice, comédienne et, bientôt, chanteuse. L'actrice, révélée sur Netflix dans les séries *Sex Education* et *La Chronique des Bridgerton*, sera prochainement à l'affiche du thriller *This Tempting Madness*, et prépare parallèlement la sortie de son premier album pour Universal Music, épaulée par le producteur Fraser T. Smith, qui a collaboré avec Adele et Drake. « Avant de jouer la comédie, j'étais passionnée par la musique, explique-t-elle. Je ne voulais pas avoir de regrets et me priver d'une opportunité de m'exprimer dans ce domaine. »

« La Chronique des Bridgerton m'a ouvert tellement de portes. »

Fille d'une comptable et d'un pharmacien, tous deux originaires d'Inde, Simone Ashley a développé dès le plus jeune âge sa veine créative. Elle joue du piano et se passionne pour la photographie ou l'opéra. Premier saut dans le vide à l'âge de 16 ans avec un déménagement à Los Angeles : « J'avais l'ambition de ceux qui n'ont rien à perdre », résume-t-elle. C'est pourtant à son retour en terre britannique, loin du soleil californien, qu'elle décroche des rôles déterminants. En 2019, le public de Netflix la découvre dans *Sex Education*, chronique de la vie d'adolescents dans une petite ville d'Angleterre. Elle y incarne Olivia Hanan, membre des « Intouchables », clique de filles ultra populaires du lycée. Ses signes distinctifs ? Le verbe sarcastique et un chewing-gum toujours en bouche. Elle transcende chaque scène par sa présence.

Célébrer ses origines

Comment échapper aux assignations et aux stéréotypes ? Dès ses débuts, Simone Ashley opte pour des rôles à rebours des clichés auxquels sont cantonnées les actrices d'origine sud-asiatique. En 2022, elle devient Kate Sharma dans la saison 2 de *La Chronique des Bridgerton*, l'héroïne d'une version très moderne (et un brin anachronique) des récits de Jane Austen. Au menu : bals somptueux, promenades à cheval et jeux de séduction. « Cette série m'a ouvert tellement de portes, reconnaît-elle, de nouveaux mondes, de nouvelles opportunités, de nouvelles rencontres. »

Inspirée par Mindy Kaling, scénariste et créatrice de séries (*The Mindy Project, Mes premières fois*), la comédienne veut tracer sa propre route, porter des œuvres à la source pour ne pas être prisonnière du seul désir des autres. Elle finance ainsi *Picture this*, via sa société de production Good Catch Entertainment, une comédie romantique à mi-chemin entre *Bridget Jones* et *Joue-la comme Beckham*. Derrière ce long métrage, une volonté de célébrer la culture de ses ancêtres, sans oublier de rendre simplement le spectateur heureux. Loin de l'humilité feinte, l'ambassadrice de l'Oréal respire la sérénité et l'assurance. « Parce que je le vaux bien » est un slogan qui dicte son rapport à la beauté, mais aussi son quotidien. « J'aime absolument ma vie, les gens autour de moi, ce que je fais, ce que j'ai réussi pour l'instant. » Libre, résolument libre. □

L'ORÉAL PARIS/TIZIANO RAW

VANITY FAIR

Abonnez-vous !

À PARTIR DE 25€

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement

abonnement.condenast.fr

5

6

7
UN JARDIN À CYTHÈRE
HERMÈS (140 EUROS)

Les essentiels de GREGORIS PYRPYLIS

L'origan, les toiles de Fassianos, la Méditerranée... Pas de doute, le directeur de création de la beauté Hermès a du mal à renier ses origines: la Grèce. Texte **Adèle Bari**

1
ROUGE BRILLANT SILKY, ROUGE H
HERMÈS
(71 EUROS)

2

3

4 *HIT ME HARD AND SOFT*
BILLIE EILISH

Votre madeleine de Proust ? L'origan. Ce parfum me rappelle le village grec de mes grands-parents, Thermo **(3)**.

Une création qui vous rend particulièrement fier ? Le lancement de Rouge Brillant Silky, le dernier né de la collection Rouge Hermès. J'aime son fini brillant et la possibilité d'intensifier sa couleur selon l'envie **(1)**.

Votre couleur de maquillage favorite ? Le Rouge H ! Un brun aux confins du bordeaux, intense et raffiné.

Un geste beauté dont vous ne pouvez vous passer ? Le recourbe-cils, qui ouvre le regard et transforme l'expression **(6)**.

Votre parfum préféré ? Un Jardin à Cythère, créé par Christine Nagel. Bois d'olivier, graminées et pistache fraîche, les essences de ma terre natale **(7)**.

Une odeur insupportable ? Sans hésiter, celle du plastique.

Votre uniforme ? J'aime le travail de Véronique Nichanian, directrice artistique des collections masculines d'Hermès. Des vêtements d'un chic décontracté que je porte au quotidien. J'apprécie aussi le total look jean.

La musique que vous écoutez en boucle ? Le dernier album de Billie Eilish, *Hit Me Hard and Soft* **(4)**.

Votre plat favori ? La *portokalopita*, un gâteau grec à l'orange. C'est délicieusement sucré, parfumé, moelleux... totalement addictif **(2)** !

Le livre qui a changé votre vie ? *Le Monogramme*, d'Odysseas Elytis. Des mots simples, mais chargés en émotion.

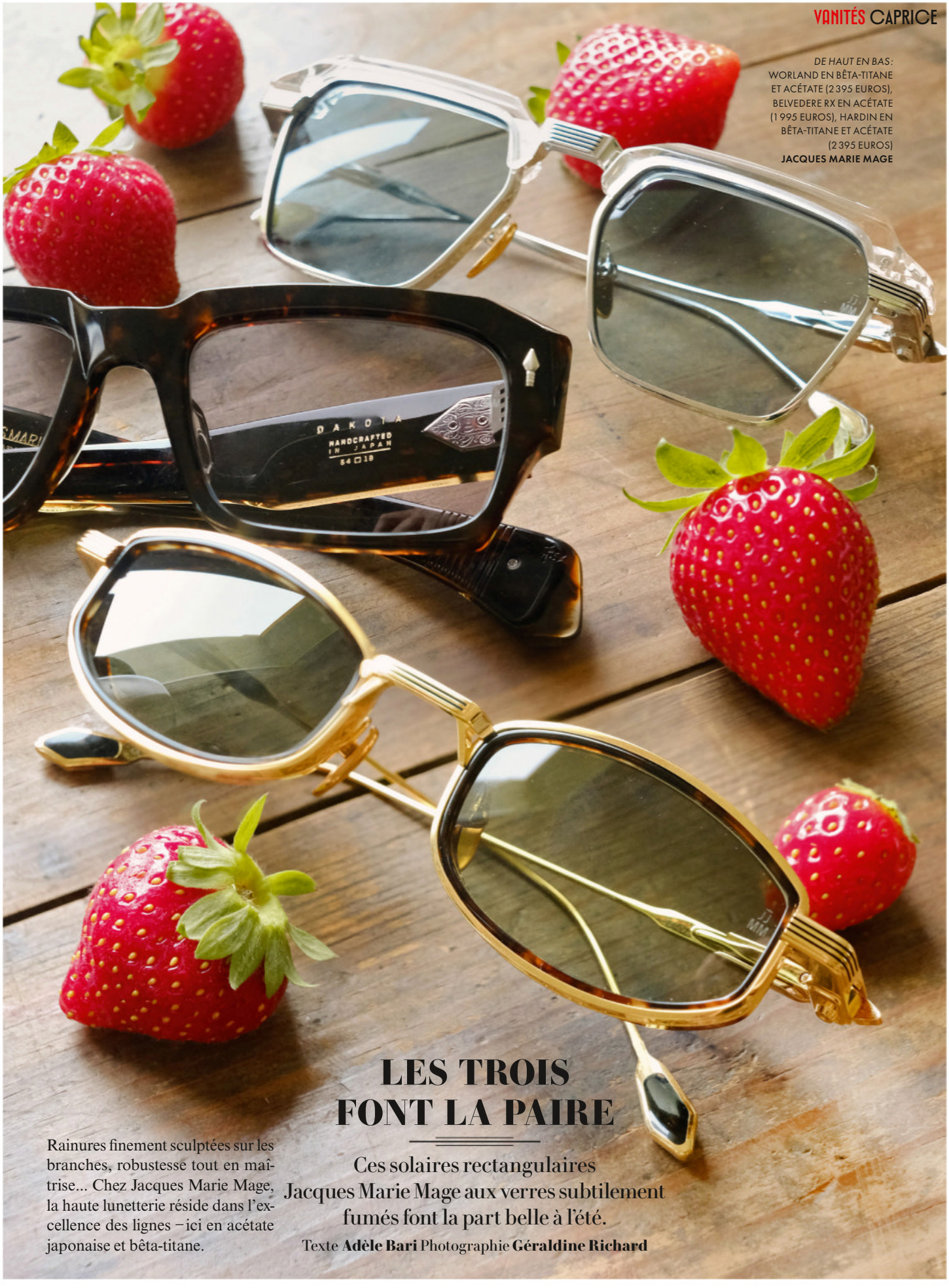
Un peintre que vous chérissez ? Alekos Fassianos. L'intensité de ses couleurs est une grande source d'inspiration.

Le meilleur conseil donné par vos parents ? Le respect et l'humilité.

Quelque chose qui vous apaise ? La mer et les sons de la nature.

Un voyage marquant ? Le Népal, pour ses couleurs, ses grands espaces, et la gentillesse des résidents. Lorsqu'on en revient, on n'est plus tout à fait la même personne **(5)**.□

THOMAS CHÊNE, GETTY IMAGES, GAELLE BELLER STUDIO, ALLERO, THERAYOOT TAPINA, CREATIV STUDIO HEINEMANN



DE HAUT EN BAS : WORLAND EN BÊTA-TITANE ET ACÉTATE (2 395 EUROS), BELVEDERE RX EN ACÉTATE (1 995 EUROS), HARDIN EN BÊTA-TITANE ET ACÉTATE (2 395 EUROS) **JACQUES MARIE MAGE**

LES TROIS FONT LA PAIRE

Ces solaires rectangulaires Jacques Marie Mage aux verres subtilement fumés font la part belle à l'été.

Texte **Adèle Bari** Photographie **Géraldine Richard**

Rainures finement sculptées sur les branches, robustesse tout en maîtrise... Chez Jacques Marie Mage, la haute lunetterie réside dans l'excellence des lignes – ici en acétate japonaise et bêta-titane.

1

COCO À MONACO

Dans une villa monégasque Belle Époque, une exposition réjouissante s'attarde sur la place de choix qu'occupa Gabrielle Chanel sur le Rocher.

Texte **Pierre Groppo**

L'événement culturel de l'été à Monaco a un nom : Gabrielle Chanel. Au Nouveau Musée National de Monaco, cette exposition en dit long sur les liens de la grande couturière et de la Principauté, une histoire qui n'aura de cesse d'inspirer la rue Cambon et dont les origines remontent à la Belle Époque.

Flashback : Côte d'Azur, 1913. La guerre est encore loin. L'heure est à l'hivernage chic, ces fins d'années que les grands du monde, aristocrates russes, anglais et nouvelles fortunes américaines, viennent passer sous le soleil de la Méditerranée, loin des rigueurs climatiques de Saint-Pétersbourg, Londres et New York. Princesses et archiducs descendent à l'Hôtel de Paris, flambent au casino, se font même construire des villas sur mesure... Comme la Villa Paloma, voulue cette année-là par Edward N. Dickerson, riche avocat du New Jersey. C'est ici qu'il faut se rendre (la « villa coquette » est devenue musée) pour découvrir une autre histoire, celle d'une jeune couturière d'ores et déjà lancée qui, en cette même année 1913, reçoit par arrêté ministériel l'autorisation d'exploiter « un commerce de modes, four-

« Les Années folles de Coco Chanel », au Nouveau Musée National de Monaco, Villa Paloma, 56 bd du Jardin Exotique, Monaco, jusqu'au 5 octobre. Informations et réservations : www.nmnm.mc

1. La Pausa, la « villa méditerranéenne idéale » de Gabrielle Chanel sur la Côte d'Azur. **2.** Baigneurs profitant des beaux jours, 1920. **3.** Portrait de Mademoiselle Chanel par Marie Laurencin, 1923.

nitures pour modes, voilettes, boas, (...) ombrelles, sacs, éventails, coussins, dans un des magasins de l'Hôtel de l'Hermitage, Square Beaumarchais, à Monte-Carlo ». Elle s'appelle Gabrielle Chanel, a autant de talent que d'instinct pour les affaires, et un amour immodéré pour ce bord de mer ensoleillé.

Et Chanel créa... *la Riviera*

Une guerre passe, le monde change, mais Gabrielle est toujours là. Au cours des années 1920 et 1930, elle devient une figure incontournable de la Principauté version Années Folles. Elle y dessine les costumes des Ballets russes de Diaghilev, dîne au Beach au côté du chiquissime comte Sala, fréquente les galas autant que les transats des piscines où triomphe sa mode de style « Riviera », déclinée ici comme dans ses boutiques biarrote, normande, parisienne... Voici l'un des trois chapitres de l'exposition qui lui est consacrée cet été, revenant autant sur ce style qui fête le corps libéré que l'essor de la culture slave, ou les chassés-croisés avec les innombrables artistes croisés sur le Rocher. « Je ne suis capable de peindre que des femmes en Chanel », expliquera d'ailleurs plus tard le peintre Kees Van Dongen, à l'honneur, tout comme Pablo Picasso, des murs de la Villa Paloma. Que Coco voyait sans doute de chez elle : en 1928, elle s'offre, sur les hauteurs de Roquebrune-Cap-Martin, une propriété où elle reçoit amis et proches dans un décor aussi monacal que sophistiqué. Le luxe tout en épure de La Pausa vient d'ailleurs de renaître après plusieurs années de travaux menés par Chanel. Et si la demeure reste aujourd'hui privée, c'est aussi à cette âme-là que les salles de la Villa Paloma permettent de goûter. □

DRESSING MUSÉAL

Quatre monuments signés Chanel pendant les Années Folles.

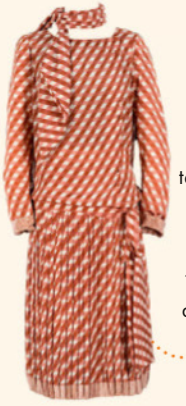
GRAND BAIN

Inspiration balnéaire pour ces costumes créés pour le ballet *Le Train bleu* en 1924 (collection Victoria and Albert Museum, Londres).

GRAND SOIR

Robe en crêpe de soie brodé de franges à paillettes : la tenue parfaite pour faire tourner les têtes au casino de Monte-Carlo en 1926. (patrimoine de Chanel, Paris).

GRAND AIR



Graphique et légère, une tenue de jour pour un *tea time* à l'Hermitage à la fin des années 1920 (patrimoine de Chanel, Paris).

GRAND SHOW

Théâtral et indémodable, ce caftan en velours de coton à broderie appliquée et galons dorés, a été imaginé pour le spectacle *Ivan Le Terrible*, en 1910.

JASON SCHMIDT, ESTATE OF MADAME D'ORA, MUSEUM FÜR KUNST UND GEWERBE HAMBURG, MONTE-CARLO SOCIÉTÉ DES BAINS DE MER, CHANEL / PHOTO ZAHARA GÓMEZ, NMNM / MAURO MAGLIANI ET BARBARA PIOVAN, CHANEL / PHOTO NICHOLAS ALAN COPE, GRANDPALAISRMN (MUSÉE DE L'ORANGERIE) / HERVÉ LEWANDOWSKI – SERVICE PRESSE NMNM

Des transats bien alignés devant le mythique Carlton au *leche de tigre* : donnez-lui une plage et le chef Arbelaez s'occupe du reste.

UNE PLAYA *nommée* COPAL

Depuis le printemps dernier, Copal Beach fait vibrer la Croisette à l'heure latino. Le chef Juan Arbelaez y propose une cuisine libre, braisée, taillée pour l'évasion.

Texte **Kahina Sekkaï**

L'Amérique du Sud sur la Croisette, c'est possible. Ouvert depuis l'été dernier, Copal Beach a vécu au printemps son premier Festival de Cannes. Ce n'est pas pour rien si le lieu, qui compte un restaurant et un espace plage aux transats dangereusement confortables, a également accueilli le « Studio Vanity Fair ». Cette alliance parfaite doit beaucoup à la carte concoctée par Juan Arbelaez, le chef colombien que l'on ne présente plus, qui a croisé entre deux passages en cuisine Natalie Portman, Adèle Exarchopoulos ou Virginie Efira, dont les couvertures étaient installées sur la plage.

De l'entrée – généreuse et souvent à partager – au dessert, c'est « direction l'Amérique latine », selon le chef. Le nom de l'établissement ne doit évidemment rien au hasard : « Le copal, c'est un encens, une essence que l'on utilise pour purifier la santé, le corps, des mauvais esprits, de la mauvaise énergie. Au Copal Beach, on va oublier tous les problèmes, tous les soucis, le fait d'être pressé, la montre... Ici, le temps s'arrête, on passe un bon moment. On voulait de la fraîcheur et de la puissance dans le minimalisme. »

Évasion garantie, comme en témoigne le menu, dont l'alléchant ceviche de thon au *leche de tigre* et céleri, « dans l'esprit d'un Bloody Mary bien frais », servi avec une purée de patate douce et du maïs croquant. Mention spéciale aussi aux *croquetas* de jambon ibérique, à la côte de veau bogotaise – un véritable mélange entre les vies colombienne et française du chef –, mais aussi au crémeux chocolat (et à son supplément caviar, pour finir sur une touche sucrée... et luxueuse).

Les carnivores ne sont pas en reste, alléchés par l'odeur de la braise – ici la cuisson reine – aussi bien pour les viandes que pour les poissons : « On adore ce côté fumé qui est très particulier et contrasté, tout en donnant du caractère. On a une côte de bœuf Angus que l'on fait maturer cinq semaines, cuite à la braise. Pour moi, c'est brillant dehors et mordant dedans », continue Juan Arbelaez. On ne peut que valider. □

L'ADDITION DE L'ÉTÉ

PARFUM BORN IN ROMA **VALENTINO,** 190 EUROS + ÉCRAN SOLAIRE VISAGE SPF 50 **KIEHL'S,** 44 EUROS + BAUME MAINS ÉLÉOS **AESOP,** 30 EUROS = SAC DIOR TOUJOURS EN RAPHIA ET CUIR **DIOR,** 3700 EUROS

COPAL BEACH

ANATOMIE *d'une montre*

La montre Rope, signée Tiffany & Co., cultive une certaine idée de l'amitié franco-américaine. Texte **Pierre Groppo**

HÉRITAGE

Jean Schlumberger, grand joaillier français et créateur de la broche « Bird on a Rock » pour Tiffany, rejoint la maison américaine en 1956 et révolutionne durablement le design de la joaillerie. Cette montre lui rend un bel hommage.

AUTONOMIE

Développé avec la manufacture suisse La Joux-Perret, le mouvement solaire caché sous le cadran dispose d'une autonomie exceptionnelle de huit mois lorsqu'il est entièrement rechargé.

COUTURE

Le motif de la corde, doublement réalisé ici en or torsadé, est un clin d'œil aux origines alsaciennes de Jean Schlumberger, né dans une famille d'entrepreneurs de textile.

LUMINEUX

Deux minutes d'exposition à la lumière suffisent à donner à la montre Rope vingt-quatre heures de fonctionnement, un record de rapidité et de fiabilité.

MONTRE ROPE, **TIFFANY & CO.** (PRIX SUR DEMANDE)

BRILLANT

Proposée en quatre modèles – cadran à fond noir ou nacre blanche et deux tailles –, cette montre est sertie de 38 diamants pour la version 27 mm de diamètre et de 39 pour la version de 33 mm.

STYLE

Jouant autant avec les codes de la tradition que ceux de l'innovation, la montre Rope se pare d'un élégant bracelet en alligator à boucle ardillon en or, l'un des marqueurs de la grande horlogerie.

DROITS RÉSERVÉS

LE DIRE AVEC DES FLEURS EXOTIQUES

Van Cleef & Arpels signe une collection qui va chercher son inspiration dans la flore hawaïenne.

Hibiscus, frangipanier, gingembre rouge, foulard… La collection « Fleurs d'Hawaï » de Van Cleef & Arpels puise dans la flore de l'archipel du Pacifique pour nourrir ses nouvelles créations. Cette invitation botanique dopée à la couleur des pierres précieuses se porte en *all-over* avec générosité. Et propose un bouquet aussi éternel que rayonnant aux pétales de péridots, d'aigues-marines et d'améthystes, ourlant un pistil serti de sept diamants.

DIVAS DU DRESSING

Et si vos looks d'été s'inspiraient de personnages iconiques? Quatre silhouettes, autant de façons d'entrer dans la légende. Sélection **Adèle Bari**

CYBER FATALE

Avec Lara Croft dans *Tomb Raider*

1

2

3

4

5

6

7

1. LUNETTES AVIATOR CLASSIC **RAY BAN**, 213 EUROS **2.** DÉBARDEUR EN SOIE ET CACHEMIRE **ÉRIC BOMPARD**, 185 EUROS
3. FARD À PAUPIÈRES EYE TINT **ARMANI BEAUTY**, 37 EUROS **4.** PARFUM IL Y AVAIT UN JARDIN... **HENRY JACQUES**, 350 EUROS **5.** SANDALES KLIP **HERMÈS**, 780 EUROS
6. COLLIER DE PERLES ET HÉMATITES MENOTTES **DINH VAN**, 4 800 EUROS **7.** BERMUDA EN COTON **SOEUR**, 165 EUROS

20THCENTFOX/COURTESY EVERETT COLLECTION, WARNER BROS/COURTESY EVERETT COLLECTION / EVERETT COLLECTION

/1

/2

/3

POWER CHIC

Avec Miranda Priestly dans *Le Diable s'habille en Prada*

/4

/5

/6

/7

1. HUILE POUR LE CORPS GABRIELLE **CHANEL**, 117 EUROS **2.** ROBE EN TOILE DE COTON **NATAN**, 845 EUROS
3. BAGUE EXQUISES EN OR BLANC SERTI D'UNE TOURMALINE VERTE ET DIAMANTS **CHAUMET**, PRIX SUR DEMANDE
4. CRÉOLES ÉTINCELLE EN OR ROSE ET DIAMANTS **CARTIER**, 9 150 EUROS **5.** ESCARPINS EN CUIR **MARINA RINALDI**, 475 EUROS
6. PARFUM SAMSARA **GUERLAIN**, 128 EUROS **7.** SAC DOUBLE EN CUIR SAFFIANO **PRADA**, 3 900 EUROS

BOHO GLAM

Avec Serena van der Woodsen dans *Gossip Girl*

/1

/2

/4

/3

/6

/5

/7

1. PALETTE YEUX **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ**, 67 EUROS **2.** ROBE EN SOIE ET CACHEMIRE **KUJTEN**, 154 EUROS
3. MANCHETTE BOUCLE EN LAITON **GOOSSENS**, 590 EUROS **4.** JUICY TUBE LIP GLOSS **LANCÔME**, 21 EUROS
5. ESCARPINS À SEQUINS **GIORGIO ARMANI**, 520 EUROS **6.** PARFUM ABSOLUE POUR LE MATIN **FRANCIS KURKDJIAN**, 235 EUROS
7. SAC CHANEL 25 EN CUIR GRAINÉ BLEU CLAIR ET MÉTAL **CHANEL**, 5 800 EUROS

BUENA VISTA PICTURES/COURTESY EVERETT COLLECTION, CW NETWORK/COURTESY EVERETT COLLECTION / EVERETT COLLECTION

NINETIES SEXY

Avec Vivian Ward dans *Pretty Woman*

/1

/2

/3

/4

/5

/6

/7

1. BODY EN MAILLE DE SOIE MÉLANGÉE **DIOR**, 1 700 EUROS **2.** ROUGE À LÈVRES L'ABSOLU ROUGE DRAMA MATTE **LANCÔME**, 42 EUROS
3. JUPE **GUESS JEANS**, 69 EUROS **4.** CRÈME MAINS ABSOLUE **LANCÔME**, 75 EUROS **5.** PENDENTIF NEW 82 EN OR BLANC **COPIN**, 3 950 EUROS
6. SAC À ÉPAULE GG EMBLEM **GUCCI**, 1 100 EUROS **7.** BOTTES DIANE EN CUIR **SAINT LAURENT**, 1 750 EUROS

L'union fait L'INFLUENCE

Elles sont quatre, amies dans la vie et entrepreneuses, suivies par près de 800000 abonnés. Ensemble, elles ont imaginé un business choral, porté par une galaxie d'images et de marques. Texte **Faustine Saint-Geniès**

Le téléphone n'arrête pas. Les notifications se succèdent. Le groupe WhatsApp s'anime. À la ville, Inés de Cominges, Tatiana de Nicolay, Maria de la Orden et Géraldine Guyot partagent bien plus que des événements mondains et des milliers de vues quotidiennes sur leurs réseaux sociaux. Entre ces quatre femmes d'affaires, créatrices et socialites, une amitié durable s'est tissée au fil des ans. Qu'elles se soient rencontrées dans un cadre professionnel, par des amis communs ou des membres de leur famille, elles sont désormais inséparables. Une amitié et une admiration réciproque soigneusement mises en scène sur leurs Instagram respectifs, pour leurs 777 000 followers, tous comptes confondus. Chacune se fait tour à tour ambassadrice de ses propres créations et muse de celles des autres. À raison d'une quinzaine de photos et vidéos publiées en stories chaque jour. Quand d'autres pensent compétition, elles répondent émulation. À la tête d'une galaxie d'une demi-douzaine de marques de luxe accessible, ces quatre filles dans le vent, un brin hyperactives, dictent les nouveaux codes de l'influence et de l'élégance. □

INÉS DE COMINGES, la princesse du style

Avec ses 288 000 abonnés, l'aristocrate espagnole Inés de Cominges n'est pas une *it girl* comme on en croise sur Instagram ou TikTok. À 34 ans, elle est surtout directrice marketing de Chatelles, la marque de chaussures plates qui propose des alternatives à la très classique ballerine. Ses clientes ont pour nom Nicky Hilton, Pippa Middleton ou Rita Ora. Arrivée il y a sept ans au sein de la maison fondée par son mari, François du Chastel, elle a imprimé son style. « Je voulais sortir ces chaussures du vestiaire professionnel et leur donner leur place aux pieds des fashionistas, pour une soirée ou un défilé de mode. » Les Furlanes ? C'est elle. Les accessoires à clipser sur ses souliers ? Elle aussi. « Maintenant, c'est un de nos atouts », s'anime Inés, déjà en train de peaufiner sa prochaine collection capsule.

TATIANA DE NICOLAY, la néo-parisienne cool

Il y a quatre ans, la talentueuse illustratrice, designer et globe-trotteuse a posé ses valises à Paris. Depuis, elle égrène ses créations à ses quelques 50 000 abonnés : ses collaborations avec Olympia Le-Tan et Diptyque, sa collection de tapis pour Jaipur Rugs ou les décors qu'elle a conçus pour la prestigieuse vente aux enchères du département joaillerie de Christie's l'hiver dernier. Une figure qui l'inspire ? Jacqueline de Ribes, égérie de la Café Society et muse de la haute couture. Entre deux créations, on peut l'apercevoir dans les défilés Dior, Giambattista Valli ou quelques-uns des événements les plus en vue de la capitale, comme récemment le gala des Amis du Centre Pompidou.

FREEPIK, GETTY IMAGES, INSTAGRAM

mariadelaord

MARIA DE LA ORDEN,
la bohème chic

À tout juste trente ans, la créatrice espagnole est déjà à la tête de trois marques à succès : La Veste et Maison Ola, cofondées avec Blanca Miró, et bien sûr Maria de la Orden. Celle qui a su rendre glamour le serre-tête en tartan revisite les codes BCBG – robes à smocks, rayures bayadères et cols claudine – pour en faire le nouvel uniforme de la Parisienne. Son style aristo-bohème, immédiatement adopté par les fashionistas, se décline aussi dans ses collections capsules pour Sézane, Tartine et Chocolat ou la marque de bijoux italienne Krimrose. Une ascension fulgurante, suivie par ses 292 000 abonnés sur Instagram, qui fait de l'entrepreneuse l'une des socialites les plus en vue du moment.

gguyot

GÉRALDINE GUYOT,
la *working girl* qui monte

On ne présente plus la fondatrice de Destree, femme d'affaires dont la *success story* a de quoi faire pâlir d'envie bien des entrepreneurs. En moins de dix ans, sa marque de prêt-à-porter et d'accessoires a séduit les investisseuses les plus exigeantes lors d'une levée de fonds exclusivement féminine – de Beyoncé à Gabriela Hearst, en passant par Rihanna et Gisele Bündchen – et compte désormais deux boutiques, l'une sur Madison Avenue à New York, l'autre dans le 1er arrondissement de Paris. Ses 148 000 followers ne s'y sont pas trompés. La créatrice s'est installée dans la capitale il y a quelques mois avec son mari Alexandre Arnault, fils de Bernard Arnault, qui vient de rejoindre la direction de Moët Hennessy.

POLO CRÉÉ POUR L'ÉQUIPAGE ET VESTE **GUESS MARINE**, 130 EUROS

MODE EN VOGUE

À bord d'un élégant voilier, Guess propose croisières chic et vestiaire choc.

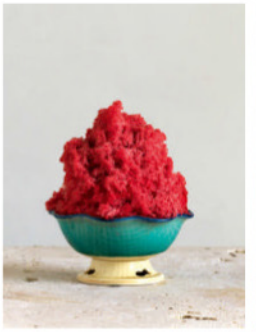
Construit dans un chantier naval des Alpes-Maritimes, *Clovis* est un élégant voilier fuselé de 26 mètres de long, qui se pare cet été des couleurs de Guess. Des îles Éoliennes aux Baléares, le label mode propose des évasions en Méditerranée inédites, alliant dîners raffinés, séances de yoga et de paddle, ou simplement farniente sur le pont. Le tout, bien sûr, en *full look* maison, grâce à la ligne Guess Marine : un vestiaire complet de robes, vestes, pantalons, mailles légères, cultivant en plein air une idée du grand chic marin à l'esprit très America's Cup 1960, époque Kennedy.

Informations et réservations : guess.eu

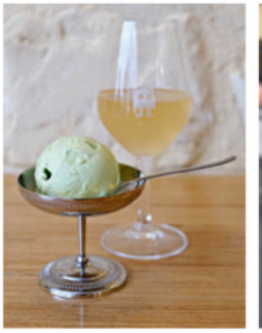
NOUVELLES *fraîches*

Fruits givrés beaux comme des joyaux, granités légers comme des flocons, harmonies œnologiques: cinq adresses parisiennes pour des glaces trois-étoiles. Texte **Géraldine Richard**

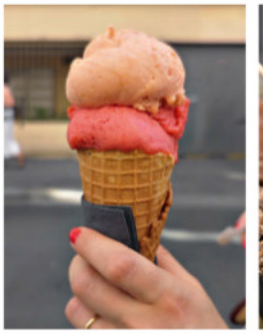
LA PLUS RÉFRIGÉRANTE
FRUTTINI



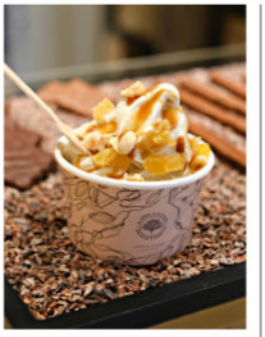
LA PLUS GRANITÉE
JADE GENIN



LA PLUS ENIVRANTE
FOLDEROL



LA PLUS DÉCALÉE
JJ HINGS ICE CREAM



LA PLUS CONFITE
ALLÉNO & RIVOIRE

LA PARTICULARITÉ

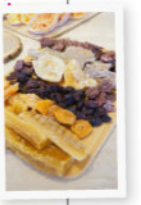
Des fruits givrés évidés à la main, garnis de leur propre sorbet, puis reconstitués avec le savoir-faire et la précision d'une haute glacerie. Un retour aux années 1980, mais version chic.

Les granités-neige rapés à la minute, inspirés du *bingsu* coréen et du *kakigori* japonais.

Un concept atypique. À la fois cave à vin naturel et glacier artisanal, ce lieu hybride imagine des saveurs bien marquées à associer à une fine sélection de vins.

Un comptoir glacé néo-zélandais où l'on se délecte de glaces fraîchement turbinées aux goûts étonnants, tel l'*ice cream sandwich strawberry-peanut butter*.

Une création fruitée et généreuse présentée comme un *sundae* combinant crème glacée à la vanille de Tahiti et six toppings inédits.



ON COMMANDE QUOI

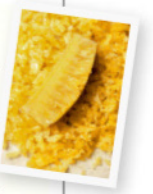
Banane stracciatella ou avocat praliné? Un choix cornélien parmi soixante variétés qui changent au fil des saisons.

La framboise et meringue citronnée est à se damner. Mais on peut aussi opter pour la version légume: concombre ou poivron.

Sans hésiter, l'incroyable glace à l'huile d'olive accompagnée d'un verre de blanc sec et minéral.

Le *float*, deux boules de glace plongées dans un soda maison à la rhubarbe et fleur de sureau.

Le mix parfait entre le confit de fruits d'ananas, les noisettes sablées et le caramel de pomme.



ON ADORE

L'élégance des créations confectionnées comme de véritables œuvres d'art.

La texture aérienne de la glace (sans sirop, ni arôme, ni sucre blanc) qui laisse place à la saveur brute du fruit.

Des *ice creams* à l'américaine, bien denses et onctueuses, servies dans des coupes vintage.

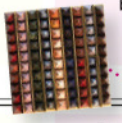
Se laisser surprendre chaque semaine par les nouvelle recettes aux saveurs décalées qui envoûtent le palais.

L'indice glycémique particulièrement bas grâce à l'extrait d'écorce de bouleau, pour se régaler sans culpabiliser.

LE TRUC EN PLUS

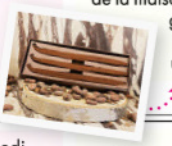
Céder à toutes les tentations en profitant de la livraison dans l'heure à Paris et en France (et Monaco sous deux jours).

S'offrir en boutique quelques emblématiques bonbons chocolatés «pyramidions», peints à la main.



Repartir avec un bon assemblage issu de leur cave à vin et un bac glacé artisanal à déguster au frais chez soi.

Le cornet fait maison, beurre de noisettes et petit épeautre, au goût caramélisé.



Le chocolat iconique de la maison: *L'Unique*, une gousse de vanille conçue comme un trompe-l'œil.

QUAND

Tous les jours, de 10h30 à 22h.

Du mardi au samedi, de 11h à 19h et le dimanche, de 11h30 à 18h30.

Du mercredi au dimanche, de 16h à 23h.

De 14h (13h samedi et dimanche) à 22h. Fermé du lundi au mercredi.

Du mardi au samedi, de 11h à 19h30.

LE PRIX

De 5 à 44 euros, selon la taille des fruits.

7,5 euros le granité.

4,5 euros la boule et 10 euros le verre de vin.

Boule entre 4 et 9 euros, sandwich glacé à 7 euros et *float* à 7,5 euros.

5 euros le pot de glace (1 euro le topping), 7 euros la glace signature.

L'ADRESSE

FRUTTINI
3, avenue Victor Hugo
75016 Paris

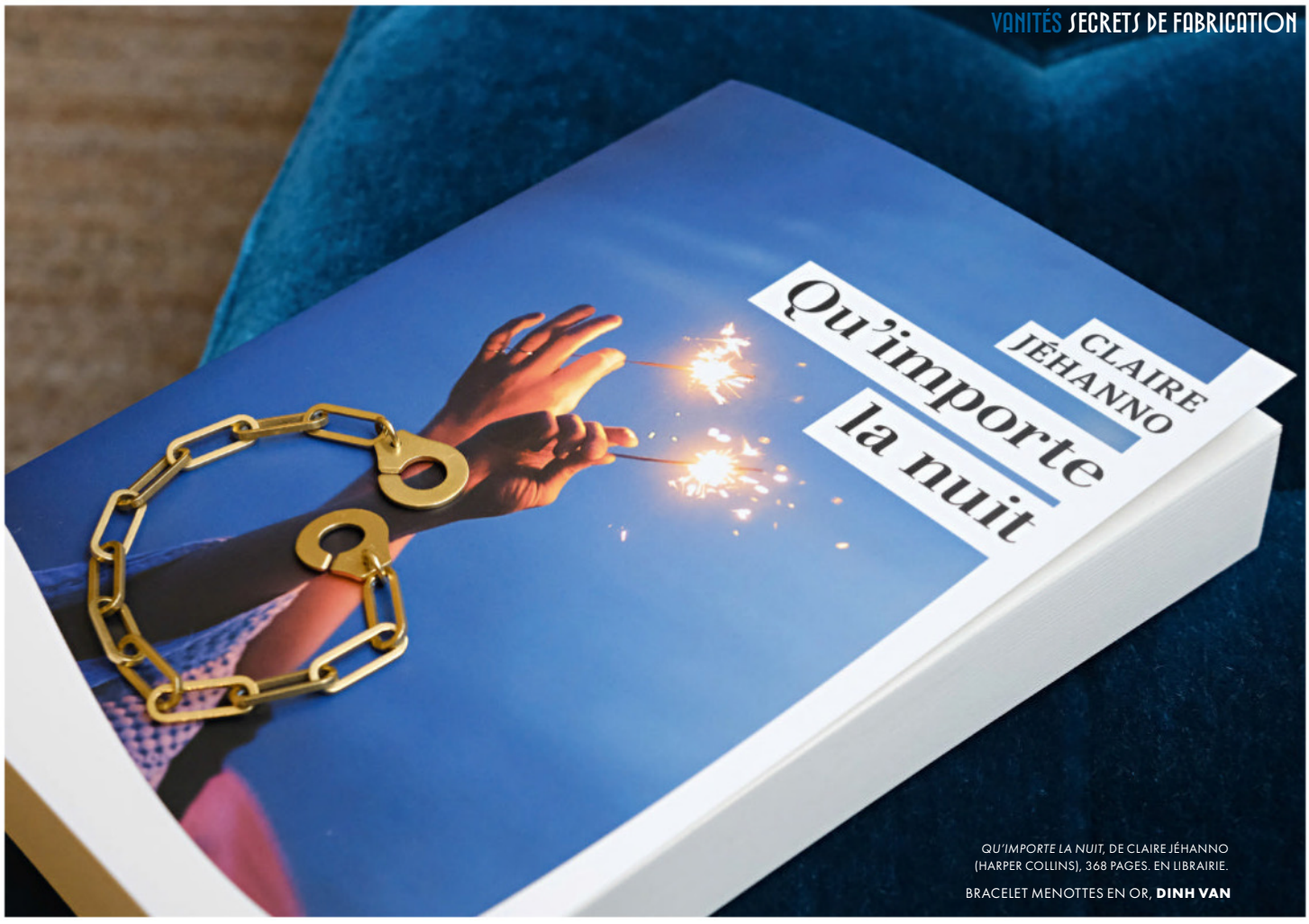
JADE GENIN
33, avenue de l'Opéra
75002 Paris

FOLDEROL PARIS
10, rue du Grand Prieuré
75011 Paris

JJ HINGS ICE CREAM
46, rue Bichat
75010 Paris

ALLÉNO & RIVOIRE
9, rue du Champ de Mars
75007 Paris

GÉRALDINE RICHARD, GERALDINE MARTENS, THOMAS DUVAL, JJ HINGS



QU'IMPORTE LA NUIT, DE CLAIRE JÉHANNO (HARPER COLLINS), 368 PAGES. EN LIBRAIRIE.

BRACELET MENOTTES EN OR, **DINH VAN**

«J'aurais pu finir par *UN POINT D'INTERROGATION*»

Claire Jéhanno révèle comment lui est venu *Qu'importe la nuit*, le titre de son nouveau roman.

Texte **Léa Marchetti** Photographie **Géraldine Richard**

« *Qu'importe la nuit* raconte l'histoire de Victoire et Jérôme, un couple épanoui sur le point de se marier. Un soir, alors que Jérôme passe le week-end dans la maison où se tiendra la cérémonie, il percute une silhouette sur la route. Cet accident et la fuite qui l'accompagne vont être le point de départ du bouleversement de leurs vies.

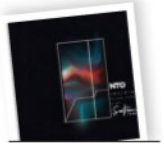
Mon titre aurait pu se finir par un point d'interrogation, s'inscrire comme une question ouverte. J'ai voulu réfléchir à la question du dilemme, aux différentes valeurs morales qui font de nous quelqu'un de bien ou pas. Ce roman, c'est aussi l'histoire d'un point de bascule, de l'instant qui fait que rien ne sera plus jamais comme avant. Je souhaitais montrer qu'une simple décision peut tout changer. Par extension, chaque choix que nous faisons constitue les personnes que nous sommes.

C'est aussi un texte qui questionne les valeurs de notre époque et qui étudie la manière dont, malheureusement, le courage à tendance à disparaître au profit de la lâcheté. En écrivant ce livre, je me suis posé la question de ce qu'on est capable d'accepter de la personne que l'on aime, de ce que l'on est prêt à pardonner pour préserver le couple et le sentiment amoureux. Après avoir lu le livre, j'aimerais que les lecteurs se posent les mêmes questions que mes personnages au sujet du pardon, de la culpabilité, et autour de nos petites et grandes lâchetés. »□

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses de l'inspiration.

SON COMPAGNON D'ÉCRITURE
SON CHIEN LUIGI



LA BANDE ORIGINALE DU LIVRE
INVISIBLE, DE SOFIANE PAMART

L'ENDROIT RÊVÉ POUR ÉCRIRE
LE CAFÉ LE CORLAZO, SUR LA PRESQU'ÎLE DE CONLEAU, À VANNES

SON PORTE-BONHEUR POUR UN LANCEMENT
LA BAGUE TRINITY, DE CARTIER

LE CORLAZO, CARTIER, DR

KNOKKE, les Hamptons en mer du Nord

Août à Zoute? La station balnéaire de la Belgique chic fait son grand retour sur la carte des tendances, entre shopping, clubbing et fooding.

Texte **Pierre Groppo** Illustration **Mattia Riami**

POUR LA BIÈRE

1. La brasserie Rubens

Pourquoi ? À Knokke-le-Zoute, cette vaste brasserie historique faisant face à la mer – le coucher de soleil y est stupéfiant – est un passage obligé lorsque l'on arrive en ville. La carte, excellente, propose des bières locales et de délicieuses croquettes au poisson frais. Demander le petit salon intérieur, plus discret que l'immense terrasse.
Pour qui ? On y croise des touristes assoiffés et affamés à la recherche d'adresses de caractère.
Où ? Zeedijk-Albertstrand 589

POUR LES SORBETS

2. Le glacier de la Poste

Pourquoi ? Génération après génération, on vient ici chercher son cornet ou son pot de glace (reconnaissable à son « Z » signature), à déguster sur l'immense promenade. Le comptoir, toujours familial, ravit petits et grands avec ses créations 100 % naturelles.
Pour qui ? Pour les familles, les gourmands et les accros à la pause sucrée de 16 h 30.
Où ? Zeedijk-Het Zoute

POUR LES GRANDS PEINTRES

3. La galerie Maruani Mercier

Pourquoi ? Après avoir entièrement fait refaire sa maison par la décoratrice Nathalie Deboel (Zewindstraat 8), il faut filer sans plus attendre à la maison de verre de la galerie Maruani Mercier pour y décorer ses murs d'œuvres de Kate Gottgens, Kasper Sonne ou Pablo Picasso.
Pour qui ? Une clientèle d'esthètes (très) fortunés.
Où ? Kustlaan 90

POUR LA MODE

4. Sketch

Pourquoi ? Certes, Chanel, Dior et Vuitton viennent tous d'ouvrir à Knokke. Mais oublier ce multi-marque historique, qui distribue la fine fleur de la mode contemporaine, de Jacquemus à The Attico, de Courrèges à Rabanne, serait une lourde erreur. Une référence dans tout le plat pays.
Pour qui ? Les amoureux du vêtement qui savent très bien dénicher des pièces cultes en dehors des enseignes tradies.
Où ? Kustlaan 339

POUR LA VIE NOCTURNE

5. Le Kitsch Club

Pourquoi ? Si le Kitsch de Knokke n'est pas le Pacha d'Ibiza, on s'y amuse quand même tard. Installé dans le casino historique et ouvert tous les samedis, le club ne désemplit jamais lorsque la saison bat son plein.
Pour qui ? La jeunesse noctambule et trendy s'y retrouve par table de douze pour danser jusqu'au bout de la nuit.
Où ? Canadasquare 1

POUR LES GAUFRES

6. Marie Siska

Pourquoi ? À Knokke, la madeleine de Proust reste incontestablement la gaufre de chez Marie Siska, croustillante à souhait, à

partager dans le grand jardin de cette institution remontant au XIXe siècle. L'adresse propose également des chambres et un charmant restaurant.
Pour qui ? Pour les amateurs de fraises nappées de crème fraîche épaisse, qui accompagnent ce succulent dessert.
Où ? Zoutelaan 177

POUR DORMIR

7. La Villa Bonnie

Pourquoi ? Les hôtels sont rares à Knokke, mais la Villa Bonnie, fraîchement ouverte et joliment décorée, évoque le charme de vacances surannées, entre Jacques Tati et Wes Anderson. Petit-déjeuner de compétition et toutes les recommandations utiles pour louer son vélo, l'accessoire indispensable pour bien circuler dans Knokke.
Pour qui ? Pour les mélancoliques, les doux rêveurs et tous ceux qui aiment vivre dans une chanson d'Alain Souchon.
Où ? Elizabethlaan 305

POUR LES T-BONES

8. Carcasse

Pourquoi ? On a beau être proche de la mer, et fréquenter le délicieux Bistro de la Mer (Oostshoekplein 2), on n'en apprécie pas moins les excellentes viandes de chez Carcasse, maturées à point et magnifiées par le chef Timon Michiels, qui n'oublie ni les éleveurs ni les maraîchers locaux.
Pour qui ? Ceux qui ne jurent que par la côte à l'os, le cochon de lait, la *pluma*, la bavette rouge des Flandres…
Où ? Oostshoekplein 1

POUR LA PLAGE

9. Le Zoutestrand

Pourquoi ? Parmi les beach clubs qui poussent le long de l'interminable plage de Knokke, le Zoutestrand s'affiche sans doute comme le plus chic. Bois blanc, logo signé d'un Z aussi bleu que ses coussins, on y croise tout le gratin de Knokke, prenant le soleil un cocktail à la main ou faisant dignement la queue pour attraper une assiette à grignoter.
Pour qui ? Les notables de la ville et les curieux qui souhaitent à l'occasion les croiser.
Où ? Tout au bout de la Westinderstraat

POUR LA MAROQUINERIE

10. Delvaux

Pourquoi ? Impossible de ne pas faire un saut chez Delvaux, le maroquinier fournisseur de la famille royale, aux affaires depuis 1829. Sacs, portefeuilles, foulards y sont proposés dans des matières nobles et une palette de couleur virtuose.
Pour qui ? Les connaisseurs.
Où ? Kunstlaan 148b

POUR L'ART CONTEMPORAIN

11. La galerie De Brock

Pourquoi ? Les adeptes des grandes foires, dont Art Brussels, savent qu'ils trouveront dans la galerie De Brock tout ce qu'il faut d'art contemporain et de conseils pour enrichir leur collection d'œuvres de Bernard Frize, Dan Walsh et de la Suédoise Ann Edholm.
Pour qui ? Les collectionneurs, les professionnels de l'art contemporain, les amateurs éclairés…
Où ? Zeedijk 758

POUR L'INSTANT CHIC

12. La Réserve

Pourquoi ? Ultra moderne, La Réserve est l'hôtel de référence de Knokke. On y vient pour ses vastes chambres et suites, ses soins Sisley ou plus simplement pour son bar face au plan d'eau. Mention spéciale à la carte du restaurant, qui rend un vibrant hommage à l'artiste belge Panamarenko.
Pour qui ? Ceux qui cherchent des prestations luxueuses ne sont jamais déçus.
Où ? Elizabethlaan 160

AOÛT COUTURE

Le 8 août, Édouard Vermeulen, créateur de Natan, fêtera la grande soirée annuelle de la marque : la Nuit du Zoute.

Le fondateur de Natan connaît Knokke comme le fond de sa poche, et depuis toujours. La boutique d'Édouard Vermeulen, installée dans une villa cossue, est une destination à part entière qui déploie les collections de prêt-à-porter et de couture du créateur belge, ravissant un public d'élégantes estivantes – parfois à sang bleu – également addict à sa collection « éponge » – comprendre : « tout pour le bain et la salle de bain ». Dans le jardin, le chef Edgar Carrasco, véritable maestro de l'*empanada* et du bœuf sud-américain, anime le restaurant estival sur fond de gazon émeraude, depuis la Nuit du Zoute, le 8, jusqu'à la fin de l'été.

Kustlaan 150, tél : + 32 50 61 29 60

HOWELL CONANT/ADELL IMAGES.IP

UN ÉTAT DE GRACE

En avril 1955, elle n'est pas encore princesse, mais déjà une icône. Loin de Hollywood, la blonde à la beauté glacée s'offre une parenthèse jamaïcaine en compagnie d'Howell Conant, photographe rencontré quelques semaines plus tôt. Fabrice Argelas raconte les coulisses d'une séance photo légendaire où Grace Kelly a fait basculer son image. Photographie Howell Conant

BEAUTÉ NATURELLE
Grace Kelly photographiée par Howell Conant, Jamaïque, avril 1955.

HOWELL CONANT A DE L'EAU JUSQU'AUX GENOUX. IL AVANCE, SE RAPPROCHE, SE TIENT MAINTENANT À QUELQUES MÈTRES D'ELLE.

Elle porte un énorme masque de plongée et un tuba qui lui cachent la moitié du visage. Pas grave, Howell shoote, shoote encore. Il le sait et il le sent – c'est le métier qui parle, depuis le temps –, il va bientôt l'avoir, ce cliché qu'il est venu chercher sur cette plage des Caraïbes. Entre Grace Kelly, icône du cinéma, et ce quadra viril aux manières délicates, la relation est aussi transparente que ces eaux jamaïcaines. Ces deux-là ne le savent pas encore, mais ils sont en train de vivre une séance photo qui sera l'une des plus commentées, des plus admirées, des plus jalousées, jamais accordées par une actrice hollywoodienne à un photographe de renom. Grace Kelly y apparaît au naturel, sans maquillage, cheveux mouillés et regard frondeur. C'est certain, Howell Conant se souviendra longtemps de cette parenthèse enchantée.

Très directive

Avril 1955. Nous sommes sur une plage de Montego Bay, à l'ouest de la Jamaïque. Celle qui sautille sur le sable brûlant, en robe légère ou en shorty et brassière blancs, n'est pas encore la princesse de Monaco. Cela viendra mais pas tout de suite, il faudra attendre une année entière, le 19 avril 1956, les images en Cinémascope, la cérémonie retransmise en Eurovision, devant plus de 30 millions de téléspectateurs, les unes de magazines, *Paris Match*, *Jours de France*, *Life*... Patience, le roman d'une époque, aux allures de conte de fées, ne va pas tarder à prendre corps et faire le tour du monde. Pour l'heure, Grace Kelly digère – ce n'est pas rien – son Oscar de la meilleure actrice.

Quelques jours plus tôt, le 30 mars, elle a reçu la récompense suprême des mains de William Holden, son partenaire dans *Une Fille de la province* (*The Country Girl*, 1954), au nez et à la barbe de Judy Garland (*Une Étoile est née*) et Audrey Hepburn (*Sabrina*), ultra favorites. Ce drame amer et bavard, film oubliable et d'ailleurs assez vite oublié, a été réalisé par George Seaton, faiseur à peine moyen n'ayant pas non plus résisté à l'impitoyable tamis qui, avec le temps, sépare les sans-grades des bons réalisateurs à Hollywood. Mais Grace Kelly y apparaît sans toilette, un brin négligée, revêche, bref à contre-emploi dans le rôle d'une femme qui maintient son acteur de mari sous l'emprise de l'alcool.

Ces dernières années, elle a enchaîné plusieurs grands films hollywoodiens : *Le Train sifflera trois fois* (Fred Zinnemann, 1952), *Mogambo* (John Ford, 1953), *Le Crime était presque parfait* et *Fenêtre sur cour* (Alfred Hitchcock, 1954). Elle vient surtout de tourner au bout du bout de la Côte d'Azur, sur un territoire enclavé d'à peine deux cents hectares que l'on appelle Monaco, une comédie d'espionnage en technicolor à nouveau signée Hitchcock : *La Main au collet*, avec l'immense Cary Grant. À son statut de star, il ne manquait finalement que cette récompense en or de 24 carats.

Mais qui est cet Howell Conant qui la suit dans ses bagages, aux côtés de sa sœur aînée Peggy, jolie blonde élancée ? Elle l'a rencontré quatre mois plus tôt, en janvier, lors d'une séance pour *Photoplay*, magazine américain de cinéma grand public. De nature assez directive, Grace Kelly s'était occupée de tout, jusqu'à la direction artistique. Elle avait choisi le bon profil, les angles de vue, et avait même encouragé Conant, parfois un peu sèchement, à mieux régler ses lumières. Le résultat en valait la peine : sur la couverture de *Photoplay*, Grace Kelly en impose, brushing impeccable et rouge à lèvres carmin. Conant était alors en train de passer un test grandeur nature, mais il l'ignorait.

Si Miss Kelly a finalement aimé son travail, l'homme a également oublié d'être stupide. Pour l'interview qui doit suivre avec Earl Wilson, grand échotier des potins hollywoodiens de l'époque, Grace demande à Howell de lui prêter un bandeau pour discipliner ses cheveux. Ce dernier accepte, à une seule condition : qu'elle le lui rende en mains propres lorsqu'elle en aura terminé. Quand Grace le retrouve un peu plus tard dans son atelier, elle est immédiatement attirée par les photos sous-marines étalées un peu partout. Howell Conant est passionné par les océans, elle aussi. Au lendemain de Pearl Harbor, en 1942, il s'est engagé dans la Navy, direction le Pacifique, où ses clichés ont capturé l'essence même de la beauté des récifs coralliens. Grace Kelly apprécie les tirages à leur juste valeur, Howell Conant est talentueux, c'est certain.

Pas étonnant donc que la star fasse appel à lui, quelques semaines plus tard, pour ce reportage photo en Jamaïque. La commande vient du bimensuel *Collier's*, du nom de son fondateur, Peter Collier, l'un des pionniers du journalisme d'enquête. L'idée est de passer quelques jours ↠

BAS LE MASQUE
Quelques secondes avant l'image qui fera le tour du monde, Grace Kelly porte encore son matériel de plongée.

HOWELL CONANT/ADELMAN IMAGES.JP

«ELLE NE VOYAIT PAS À TROIS MÈTRES DEVANT ELLE, ELLE SUIVAIT LE SON DE MA VOIX.»

HOWELL CONANT

HOWELL CONANT/ADELMAN IMAGES.IP

ARRÊT DES IMAGES
Lorsqu'elle levait la main, c'était le signal : il fallait stopper les photos. Et Howell s'exécutait, toujours.

avec l'actrice, en vacances, sans coiffeur, ni maquilleur, ni styliste. Juste la star et le photographe, on verra bien ce qu'il en sortira. Disponible et reposée après la furia des Oscars, c'est promis, elle va coopérer et montrer son vrai visage, celui d'une femme sensuelle et drôle, à la beauté pas si glaciale et distante qu'on veut bien l'écrire à l'époque. Simplement, elle veut se sentir en confiance.

Natural glamour

Cette invitation, Howell Conant en rêvait secrètement. Quel décor plus idyllique que les plages des Caraïbes pour capter les regards complices, les attitudes décontractées, les sourires espiègles, et saisir la vérité profonde d'une actrice ? En quelques jours, toute la palette des poses et des attitudes y est dépeinte : portraits au naturel et plans serrés, jeux d'eau, courses sur la plage, balades en compagnie des habitants de ce qui n'est alors qu'un modeste village de pêcheurs, sieste sur canapé, plans plus larges de l'actrice en train de s'amuser avec une orange ou un coussin... Dans *Remembering Grace*, édité par *Life* en 2008, formidable ouvrage de 168 pages qui rend hommage à son travail et à sa relation privilégiée avec Grace Kelly, Howell Conant se souvient très précisément de cette fameuse séance « du coussin » : « Lorsque Grace s'est mise à jouer avec ce coussin et à le mordiller, j'ai commencé à shooter. Elle était tellement myope qu'elle ne voyait pas à trois mètres devant elle, alors elle suivait le son de ma voix quand je la dirigeais. Je lui répétais sans cesse "Magnifique, magnifique, tournez la tête, là, continuez comme ça". »

Jusqu'à cette image, le visage hors de l'eau, les épaules dénudées. Au départ, Grace avait prévu une séance de plongée pour admirer la faune et la flore sous-marines. Mais elle est d'humeur badine – sur la plage, ne vient-elle pas de sauter sur Howell par surprise et l'envoyer valser sur le sable avec une vigueur surprenante ? Elle enfile un masque de plongée qui lui comprime la moitié du visage, puis le tuba qui lui permettra de respirer dans une mer à 26 °C. Howell, lui, avance prudemment sur la pointe des pieds, pour éviter les oursins épineux sur le fond sablonneux. Mais ça ne va pas, il manque quelque chose. Et si l'on enlevait ce masque et ce tuba un peu encombrants ?

« CHEVEUX TIRÉS, VÊTUE D'UNE CHEMISE DE GARÇON... C'ÉTAIT GRACE. »
HOWELL CONANT

Le soleil est écrasant, la lumière sublime, Peggy sert d'assistante et tient le réflecteur. Mais il a fallu de nombreuses prises, au moins huit, pour obtenir l'effet recherché. À y regarder de près, on devine une goutte d'eau qui perle de son lobe, un peu comme une boucle d'oreille déposée là délicatement. C'est la perfection. Conant aurait tout fait pour obtenir un tel cliché qu'il n'y serait pas parvenu. Manifestement, il s'opère une alchimie un peu étrange durant ce séjour de Montego Bay entre le photographe et son modèle. On parlera *a posteriori* de « *natural glamour* » pour qualifier cette séance du bout du monde. Toujours dans *Remembering Grace*, Conant s'excuserait presque d'un tel résultat. « Vous faisiez confiance à la beauté de Grace, raconte-t-il, la modestie en étendard. Vous saviez qu'elle n'était pas construite à partir de vêtements et de maquillage. À New York, Grace venait à mon studio vêtue d'un pull, d'une jupe et de mocassins. En Jamaïque, elle n'était pas différente : les cheveux tirés en arrière, vêtue d'une simple chemise de garçon. C'était Grace, naturelle, sans prétention. » La vérité nue...

Tapi dans l'ombre

Le 24 juin, le numéro de *Collier's* est dans tous les kiosques, avec en une la fameuse image. C'est une lame de fond. Très vite, cette couverture devient l'un des clichés les plus acclamés de Hollywood. Le téléphone de Conant n'arrête pas de sonner, une foule d'actrices (Elizabeth Taylor, Audrey Hepburn, Janet Leigh, Doris Day ou Natalie Wood) rêvent d'avoir le même traitement. Les publicitaires aussi lui font les yeux doux. De Hollywood à Madison Avenue, on sollicite ses services pour des campagnes pour les cosmétiques Revlon et Helena Rubinstein, les serviettes de bain Dan River, les automobiles Ford... Avec à chaque fois la même demande : « On veut ce *natural glamour* pour sublimer nos produits. »

Le destin de Conant est désormais lié à celui de son modèle, et il va la suivre partout. Il ne la lâche pas d'une ballerine lors du tournage de *The Swan* en 1955, l'avant-dernier film de Grace Kelly où – curieuse ironie et délicieux effet miroir de la réalité – elle incarne une princesse amoureuse d'un roturier. Il est là dans l'appartement new-yorkais de Grace, à la fin de cette même année, pour être officiellement présenté au prince Rainier III de Monaco et immortaliser leurs fiançailles. Il a sa cabine à son nom à bord du *SS Constitution*, le transatlantique qui traverse l'océan de New York à Monaco et emporte l'actrice vers son destin, une semaine avant son mariage civil, le 18 avril 1956. Et puis plus tard au Palais, à chaque événement officiel de « la princesse Grace », Howell Conant est tapi dans l'ombre, le 35 mm à entraînement motorisé en bandoulière. De sa première rencontre avec le prince Rainier, dans cet appartement new-yorkais de la 5e Avenue, Conant expliquera d'ailleurs avoir découvert une ↠

EMBARQUEMENT IMMÉDIAT
Grace Kelly à la proue d'une barque de pêcheurs.

HOWELL CONANT/ADELMAN IMAGES.IP

1

2

3

4

5

DE MISS KELLY…

1. Sur une plage du New Jersey avec sa sœur Peggy (à gauche), en 1937.
2. Alfred Hitchcock en pleine direction d'acteurs sur le tournage de *Fenêtre sur cour* (1953). En bas à droite, James Stewart.
3. Dans *Le Cygne*, avec Louis Jourdan (1956).
4. Séance de snorkeling à Montego Bay avec le photographe Howell Conant, en avril 1955.
5. La une du magazine *Collier's*, sorti le 24 juin 1955.
6. Le 30 mars 1955, elle reçoit son Oscar de la meilleure actrice des mains de William Holden, son partenaire dans *Une Fille de la province*.
7. Sur les hauteurs de Monaco dans *La Main au collet*, avec Cary Grant (1955).

6

7

8

9

… À LA PRINCESSE GRACE

8. Arrivée de Grace Kelly à Monaco sur le paquebot *SS Constitution*, le 12 avril 1956, pour son mariage avec le prince Rainier.
9. Le jour du mariage religieux avec le prince Rainier III de Monaco, le 19 avril 1956.
10. La princesse Stéphanie et le prince Albert devant la toile représentant leur mère, signée de l'artiste Ralph Wolfe Cowan.
11. De gauche à droite, la princesse Caroline, le prince Rainier et le prince Albert (tout à droite) aux funérailles de la princesse Grace de Monaco, le 18 septembre 1982.
12. Dans *Remembering Grace*, paru en 2008, Howell Conant revient sur sa complicité et sa relation de confiance avec la princesse Grace.

10

11

12

«LA PRINCESSE AVAIT UN GRAND SENS DE L'HUMOUR, ELLE AIMAIT RIRE ET FAIRE RIRE.»

LOUISETTE LÉVY-SOUSSAN,
SA SECRÉTAIRE DURANT 19 ANS

UNE FEMME ET TROIS COUSSINS
« Grace s'est mise à jouer avec le coussin et j'ai commencé à shooter. » Howell Conant

HOWELL CONANT/ ADEMAN IMAGES, J.P.

femme qu'il n'avait jamais vue auparavant. « La Jamaïque m'avait présenté la Grace enjouée, et *The Swan*, la Grace réfléchie et intérieure. Maintenant, je me trouvais face à la Grace Kelly numéro trois, bras dessus bras dessous avec le prince Rainier de Monaco. J'avais devant moi une femme amoureuse. »

Des poèmes irlandais grivois

Soixante-dix ans plus tard, que reste-t-il de ces vacances en Jamaïque ? Que reste-t-il de cette folle liberté qui émane de ces pages de papier glacé ? Que reste-t-il de la jeune femme ingénue, pieds nus et sourire enjôleur, devenue à 26 ans princesse corsetée dans un protocole impitoyable ? Si la plupart des témoins de cette époque ont bien sûr disparu, les réponses sont quand même à chercher du côté de la Principauté.

Louisette Lévy-Soussan a connu la princesse Grace comme peu de personnes peuvent s'en prévaloir. Elle a été sa secrétaire particulière au Palais princier, et l'a fréquentée chaque jour durant près de dix-neuf ans. Engagée en 1964 pour un intérim d'un mois grâce à son anglais impeccable « en attendant de trouver la bonne personne », la jeune femme, fille d'une lingère et d'un majordome, est restée au service de la princesse de Monaco jusqu'à la fin. Un matin du mois de juin, je compose son numéro de téléphone avec un peu d'hésitation. Vais-je la déranger ? Perturber une routine matinale réglée comme une horloge ? En réalité, Louisette, 89 ans, est en vacances dans les Dolomites. Bon pied bon œil, elle s'apprête à partir en randonnée sur les sentiers de San Cassiano, près du village de Corvara, à 1 537 mètres d'altitude. Elle a l'habitude de prendre une télécabine pour se faire déposer au sommet. Là-haut, bâton en main, Louisette crapahute deux ou trois heures. « La marche, j'adore ça, me confie-t-elle. Nous sommes près de la frontière autrichienne et les paysages du Sud-Tyrol sont magnifiques. » Lorsque je lui demande quelles images elle garde de la princesse Grace, Louisette évoque spontanément un trait de caractère : l'autorité naturelle. « Elle inspirait le respect et l'admiration, si bien qu'elle arrivait à obtenir les choses simplement, sans les demander avec insistance, ni hausser la voix. » Et cette espèce de beauté froide, devenue légendaire ? Elle s'emporterait presque : « Lorsque j'entends qu'elle était froide, ça me met en colère. Elle avait un grand sens de l'humour, elle aimait rire et faire rire, et savait désamorcer d'une façon drôle bien des situations. » Et de se lancer dans une implacable démonstration selon laquelle Grace adorait réciter des *limericks*, ces poèmes irlandais pas plus longs que cinq vers, toujours drôles, souvent coquins et grivois, voire licencieux, que l'on déclame dans les fins de dîners un peu arrosés du côté de Dublin (« Je l'ai entendue m'en réciter quelques-uns avec gourmandise et délectation, oui. »).

Au-delà de leur beauté formelle, il émane de ces clichés de 1955 une forme de générosité et de don de soi. L'envie de donner, l'intérêt pour le regard de l'autre. Pour définir cette série, on emploierait malheureusement aujourd'hui un mot vide de sens : « la bienveillance ». À force de raconter la princesse et d'ouvrir des tiroirs en forme de poupées russes, Louisette finit par retrouver les mouchoirs de dentelle finement repassés qui y sommeillaient tout au fond depuis des années. En 1974, elle vit un drame personnel avec la perte de son mari. Pour se changer les idées et lui permettre de s'échapper un temps du microcosme »

monégasque, qui parle quand même beaucoup, la princesse lui propose de l'emmener à Paris pendant six mois, le temps de la scolarité de ses filles, Caroline et Stéphanie. Elle loge à l'ambassade de Monaco, à l'époque rue du Conseiller-Collignon, dans le XVIe arrondissement. « Un matin, je me souviens d'un mot qu'elle m'a fait passer à l'ambassade, disant "Ne venez pas travailler aujourd'hui, ce soir nous irons toutes les deux écouter un récital du pianiste Arthur Rubinstein." La princesse, c'était ça. »

Le vent de liberté qui balaie les images de 1955 a-t-il en revanche été balayé à son tour avec le temps ? La princesse était-elle une icône moderne ? On pose la question. Pour Louisette, c'est clair, elle faisait partie de ces femmes très indépendantes, mais pas forcément féministes. « Elle avait ses combats caritatifs, pour l'enfance, contre la pauvreté. La question de l'émancipation des femmes n'était pas aussi à la mode que maintenant. Même si toutes ces femmes qui ont fait des choses extraordinaires étaient des féministes avant l'heure, mais sans le côté militant et porte-drapeau qu'il peut y avoir aujourd'hui. Elle savait très bien ce qu'elle voulait et où elle voulait aller. »

Je lui parle d'Howell Conant, évoque avec elle cette séance photo en Jamaïque dont elle n'a gardé aucun souvenir, c'était évidemment avant son arrivée au Palais. En revanche, elle se souvient très bien du personnage, « un très bel homme, grand, à l'allure sportive et à la mâchoire carrée. Il venait régulièrement faire des reportages, lorsque la princesse le lui demandait. C'était la bande des "amis hollywoodiens". Je me souviens surtout de son extrême gentillesse avec moi et des instants de complicité avec la princesse. »

« JE VOUDRAIS QUE L'ON SE SOUVIENNE DE MOI COMME D'UNE PERSONNE VRAIE. »

GRACE KELLY

Fiancée du Pirate

Je lui demande un dernier effort. Pour décrire « sa » Grace de Monaco d'un mot, Louisette plonge une ultime fois dans ses souvenirs, hésite un instant, réfléchit encore... avant de remonter à la surface, sans masque ni tuba. Elle évoque une interview que Grace avait accordée au magazine américain *Playboy*. « Je trouve que la manière dont l'article se terminait avait réussi à la décrire totalement. La dernière question du journaliste était : "*How would you like to be remembered ?*" (Comment voudriez-vous que l'on se souvienne de vous ?). Et la princesse avait répondu : "*I would like to be remembered as a decent human being*" (Je voudrais que l'on se souvienne de moi comme d'une personne vraie). » Elle s'empresse immédiatement d'ajouter : « Dans votre article, il faudra laisser le mot en anglais. "*Decent*". Ça marche mieux en anglais. » Louisette a raison, ça marche mieux en anglais.

Devenue princesse, Grace n'aura de cesse de chercher les occasions de souffler, loin des règles du protocole et des regards scrutateurs. Grace Kelly aimait s'amuser, et Rainier l'avait bien compris. Dès que son agenda le lui permettait, et dans la plus grande discrétion, il emmenait son épouse dans un restaurant les pieds dans l'eau de Roquebrune-Cap-Martin, Le Pirate. Elle aimait particulièrement le lieu pour son ambiance un peu folle, sa musique débridée, son champagne au cassis et son dessert, le vacherin aux fruits rouges et noisettes. Harry Belafonte, Frank Sinatra, Jacques Chirac, Steve McQueen, Josephine Baker, Brigitte Bardot et Gunter Sachs y avaient aussi leurs habitudes. Dans ces moments-là, la princesse redevenait Grace Kelly, cette jeune actrice d'origine irlandaise, petite fiancée de l'Amérique qui a laissé tomber les sirènes de Hollywood pour se consacrer à sa mission : faire rayonner le Rocher sur la scène internationale.

Début septembre 1982. Devant sa valise, Howell Conant est fébrile. Il s'apprête à se rendre à Monaco pour réaliser le portrait officiel de Noël de la famille princière. Même s'il a déjà une certaine habitude de ces travaux de commande, il s'agirait quand même de ne rien oublier. Et puis, c'est toujours une joie de revoir la princesse, ça fait si longtemps. Mais le 14 septembre, quelques jours avant son voyage pour l'Europe, l'information tombe : Son Altesse Sérénissime la princesse Grace de Monaco vient de trouver la mort. Accident de voiture. Sur la route sinueuse entre Monaco et Roc Agel, la « résidence secondaire » des Grimaldi, route qu'elle connaît pourtant par cœur, la princesse Grace a raté un virage. Sa Rover 3 500 a dévalé la pente pour se retrouver trente-cinq mètres plus bas. Conant a du mal à y croire. Il décide malgré tout de prendre l'avion et de rejoindre la Principauté.

Ce 18 septembre, jour des funérailles, le ciel est aussi radieux que l'atmosphère est solennelle. Évidemment, les caméras de télévision sont là. Dans la cathédrale Notre-Dame-Immaculée de Monaco, là même où Grace et Rainier avaient célébré leur union vingt-six ans plus tôt, des personnalités du monde entier ont tenu à être présentes pour rendre à Grace le dernier hommage qu'elle mérite : son ami Cary Grant, la princesse Diana, l'impératrice Farah d'Iran, Roberto Rossellini, Danielle Mitterrand, Nancy Reagan... Et Howell Conant, dont on devine la silhouette, bien cachée au dernier rang. Ce jour-là, il n'a pas pris une seule photo. □

BLONDE TROPICALE
Grace Kelly en bikini blanc sur une plage de Montego Bay.

HOWELL CONANT/ADELMAN IMAGES.IP

BLOUSE, PANTALON ET FOULARD **VALENTINO**
BOUCLES D'OREILLES «GRAIN DE CAFÉ» EN OR JAUNE, OR GRIS ET DIAMANTS **CARTIER**
APPAREIL PHOTO **LEICA**

Grace KELLY & MOI

Le temps d'une séance photo, Camille Razat, la star d'*Emily in Paris*, a accepté d'incarner pour nous la figure mythique de Grace Kelly. Entre nostalgie et modernité.

Photographie Matthieu Delbreuve
Stylisme Nora Bordjah Texte Norine Raja

GETTY IMAGES

FASHION ICONE

Le dressing idéal d'une princesse : haut blanc et petit foulard chic (1), sac Birkin (2), solaires à la Emmanuelle Khanh avec turban croisé (3) et robe du soir (4). Profession : star hollywoodienne (5).

Elle se love sur le canapé dans une robe à sequins. Incarnation ultime du glamour, mais prompte à la métamorphose. L'instant d'après, Camille Razat saisit un appareil photo argentique et braque son objectif sur nous. En cet après-midi parisien, loin du soleil monégasque, elle incarne Grace Kelly pour une séance photo en hommage à la comédienne. Exercice périlleux, mais abordé avec humilité : la révélation d'*Emily in Paris* ressuscite avec modernité cette icône insaisissable. « L'incarner, même furtivement, c'est toucher à quelque chose de mythique, explique-t-elle. J'ai essayé de capter son élégance, sa retenue, mais aussi sa force intérieure. » Sa première rencontre avec l'Américaine ? L'entrée en scène de l'actrice dans *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock (1954), son visage angélique comme surgissant d'un songe. « Ce moment où elle s'avance vers James Stewart [pour l'embrasser] avec une telle assurance, en robe cintrée, presque irréelle. »

Avec Tippi Hedren ou Janet Leigh, Grace Kelly fait partie des héroïnes immaculées plébiscitées par le maître du suspense. Ces blondes à la beauté glacée qu'il se plaît à façonner devant la caméra. De la courte filmographie de l'actrice, Camille Razat retient en particulier son rôle dans *La Main au collet* (1955). Comment oublier cette riche héritière au volant d'une décapotable bleue, flirtant avec un Arsène Lupin des temps modernes ? « Il y a une légèreté, une liberté dans ce film et en même temps une tension très sensuelle, décrit-elle. Et puis ce duo avec Cary Grant est irrésistible. » Grace Kelly semblait déjà dans son élément dans les paysages de carte postale de la Côte d'Azur. Quelques mois plus tard, elle épouse le prince Rainier III de Monaco, tirant un trait sur sa carrière pour se consacrer au Rocher et à sa famille. Plus que l'actrice ou la princesse, Camille Razat salue la « femme libre et moderne » qui, jusqu'au bout, a assumé des choix inattendus. □

MATTHIEU DELBREUVE, GETTY IMAGES, ALLAN GRANT/THE LIFE PICTURE COLLECTION/SHUTTERSTOCK, COURTESY EVERETT COLLECTION, ALAMY/ANWAR HUSSEIN

VESTE ET MINI JUPE **GUCCI**
SAC KELLY, CHAUSSURES ET
HOUSSE **HERMÈS**
MI-BAS **CALZEDONIA**

ROBE-VESTE ET COLLANTS
EN DENTELLE **CHANEL**
BABIES **CHRISTIAN LOUBOUTIN**
COLLIER « PLUIE DE CARTIER » EN OR
BLANC ET DIAMANTS **CARTIER**

MATTHIEU DELBREUVE

MANTEAU **MIU MIU**
ROBE **ZIMMERMANN**
LUNETTES DE SOLEIL
BALENCIAGA
FOULARD **CHARVET**
SAUTOIR « VINTAGE
ALHAMBRA 20 MOTIFS »
EN OR JAUNE ET ONYX
VAN CLEEF & ARPELS

ROBE-BUSTIER STRASSÉE
ELIE SAAB
COLLIER « PALMYRE » EN OR BLANC ET DIAMANTS ET BAGUE « ÉVENTAIL DE DIAMANTS » EN OR BLANC ET DIAMANTS
VAN CLEEF & ARPELS

MATTHIEU DELBREUVE

COL ROULÉ CHINÉ **HERMÈS**
BAGUE « ART DÉCO » EN OR ROSE, JADE NOIR MALACHITE ET DIAMANTS ET BRACELET-MANCHETTE « PRINCESS FLOWER » EN OR JAUNE ET DIAMANTS **ROBERTO COIN**

MATTHIEU DELBREUVE

CAPE BRODÉE **ELIE SAAB**
PORTÉE SUR UNE CHEMISE **DIOR**
BOUCLES D'OREILLES EN OR
BLANC 18 CARATS, PERLES
AKOYA ET DIAMANTS ET
BRACELET DE MAIN PERLÉ
«NACREOUS» EN OR BLANC
ET PERLES AKOYA **TASAKI**

ROBE À DÉCOLETTÉ PROFOND **TORY BURCH**
COLLIER « PERLES DE LUMIÈRE » EN PLATINE, PERLES AKOYA ET DIAMANTS **RITZ PARIS PAR TASAKI**

MATTHIEU DELBREUVE

POLO EN MAILLE **NATAN**
FOULARD **CHARVET**
BOUCLES D'OREILLES «PLUIE D'ETÉ» EN OR BLANC ET DIAMANTS ET COLLIER «BABYLONE» EN OR BLANC ET DIAMANTS
STONE PARIS

CHEMISE À POIGNETS
MOUSQUETAIRES
ET MINI JUPE **DIOR**
LUNETTES PAPILLON
BOTTEGA VENETA
FOULARD **HERMÈS**
BAGUE « TIFFANY TITAN
BY PHARRELL WILLIAMS »
EN OR JAUNE, PERLE
ET DIAMANTS
TIFFANY & CO.

MATTHIEU DELBREUVE

POLO BODY **MAX MARA**
PANTALON EN TWEED
LORO PIANA
BOUCLES D'OREILLES EN
OR BLANC 18 CARATS
PERLES AKOYA ET
DIAMANTS **TASAKI**

MATTHIEU DELBREUVE

MAQUILLAGE
AURELIA LIANSBERG @WISE
AND TALENTED, AVEC LES
PRODUITS HOURGLASS
COSMETICS
COIFFURE ANDRE CUETO
@WISE AND TALENTED AVEC LES
SOINS K18 HAIR
MANUCURE SYLVIE VACCA
@CALLMYAGENT
ASSISTANTE STYLISME
CHARLOTTE DRAGHI
ASSISTANT PHOTOGRAPHE
KEVIN RAMOS
PRODUCTION AGNÈS BOUILLE
ET SASHA DESROUSSEAUX
@PSYCHIC PROD

Dans la famille *Stéphanie,* les enfants

COMME TROIS OURAGANS
La princesse Stéphanie avec Pauline (à gauche), Louis (au centre) et Camille (dans ses bras).

Enfants de la benjamine des Grimaldi, Louis, Pauline et Camille ont grandi loin du protocole et construisent leurs trajectoires à leur manière, guidés par un héritage familial assumé.

Par Kahina Sekkaï Photographie Jacques Burga

Pour tout visiteur un peu sensible à l'histoire du Rocher, les œuvres florales de la suite Princesse Grace de l'Hôtel de Paris prennent parfois des allures de relique sacrée. Elles sont là, accrochées aux murs de ce penthouse monégasque de près de 1 000 mètres carrés, signées « GPK ». Comprendre : Grace Patricia Kelly. « Ah oui, les herbiers de mamie », sourient Louis et Pauline Ducruet, accompagnés de leur sœur Camille Gottlieb. Ce matin de juin, mes trois hôtes du jour redécouvrent cette composition encadrée par une grand-mère qu'ils n'ont jamais connue. « Mémé des anges », l'appellent-ils entre eux avec affection. Et je dois le confesser : il m'a fallu une ou deux secondes la première fois pour comprendre qu'ils parlaient de la légende hollywoodienne devenue icône de Monaco.

Si François Hollande a théorisé « la présidence normale », les trois enfants de Stéphanie ont grandi dans une idée de Principauté « normale », sans codes trop contraignants ni apparat. Cette forme d'anonymat, ils la revendiquent. Pas de couvertures de gazettes people à la moindre virée en ville, pas

de paparazzades dans leurs vies privées. Leur mère y a veillé farouchement, comme Daniel Ducruet, le père de Pauline et Louis, et Jean-Raymond Gottlieb, celui de Camille.

Faut-il le rappeler ? Après un début de carrière de popstar (difficile d'oublier *Ouragan*, que vous aurez désormais en tête), la princesse a fui l'attention médiatique tant qu'elle a pu. Elle a limité ses apparitions aux fêtes nationales et dates majeures du calendrier princier, consacrant la plupart de son temps à ses trois enfants et ses œuvres caritatives, en faveur du droit des animaux ou de la lutte contre le sida (elle a fondé l'association Fight Aids Monaco). Ses trois enfants, eux, ont bénéficié de cette discrétion et ont pu connaître une jeunesse aussi normale que possible. Nés dans la Principauté, ils ont tous trois passé une grande partie de leur enfance à Auron, station de ski du Mercantour à moins de deux heures de route du Rocher, puis en Suisse durant deux ans, le temps du mariage de leur mère avec un membre du célèbre cirque Knie, avant un retour sur le Rocher.

Histoire familiale

Pauline, la cadette de Stéphanie et 18e dans l'ordre de succession, est paradoxalement la plus exposée des trois. Si nous étions au Royaume-Uni, son rang la placerait au niveau d'Anne, la princesse royale, l'un des piliers du clan Windsor et régulièrement classée première en nombre d'apparitions publiques annuelles. Mais sur le Rocher, la jeune femme de 31 ans n'a pas de titre princier et le protocole est bien moins « strict » qu'outre-Manche, reconnaît-elle. Une chance : « Il y a toujours eu de l'espace pour le développement de nos intérêts personnels. »

Après son bac, sans trop hésiter, Pauline s'est ainsi lancée dans des études de mode, un rêve d'enfance. Styliste, designer, journaliste ? Admise à l'Istituto Marangoni à l'âge de 16 ans, elle cherche alors sa voie et découvre le milieu durant ses stages, l'un au service presse de Louis Vuitton, un autre au sein de nos amis du magazine *Vogue* américain, dirigé par Anna Wintour. « J'avais envie de partir de Paris, de changer un peu d'air, et j'ai eu cette opportunité d'aller à New York. » Elle tombe amoureuse de la ville. « Je devais y passer six mois, j'y suis restée six ans. C'est un lieu qui façonne et fait grandir. » Elle poursuit ses études à la prestigieuse Parsons School of Design, dont sont sortis Marc Jacobs, Tom Ford ou Donna Karan. « Quand on arrive à New York, Monaco semble tellement loin. Les gens ne connaissent pas forcément mon pays, ou du moins très mal, ils ne savent même presque pas qu'il y a une famille princière. Là-bas, j'étais Pauline, étudiante qui voulait être designer, comme la plupart de mes camarades. » À l'abri des préjugés qui entourent sa célèbre famille, elle en profite pour lancer sa griffe. Alter Designs naît ainsi en 2018. L'idée : une ligne de vêtements chic et inclusive, dont elle fait une démonstration avec notre séance photo. Le classique costume est déconstruit avec un dos nu, la jupe de tailleur se pare autour du pantalon, comme elle l'enfile elle-même. Pour sa sœur Camille, elle choisit des couleurs vives, un bleu turquoise en rappel avec ses yeux.

« Ma mère était une icône des années 1980, et elle a toujours fait **UN PEU CE QU'ELLE VOULAIT. »**

PAULINE DUCRUET

Cela ne l'empêche pas de puiser son inspiration dans l'histoire familiale. Ne vient-elle pas de lancer une gamme de maillots de bains, à la manière de ce que sa mère avait fait avec Pool Position en »

PURPLE REINE
Pauline Ducruet dans la suite Princesse Grace, photographiée par Jacques Burga.

ROBE **ALTER DESIGNS**
SANDALES **MIU MIU**
BAGUES **REPOSSI**

INSTAGRAM DE @CAMILLEROSEGOTTLIEB

1985 ? « J'ai la chance d'avoir des femmes iconiques dans ma famille, donc évidemment, c'est une inspiration. Ma mère était non seulement une icône des années 1980, mais en plus, elle a toujours fait un peu ce qu'elle voulait. Avoir ces exemples-là, ça influence forcément dans sa vie. » Elle invite même Stéphanie sur une série de clichés promotionnels, assorties dans une brassière bleu piscine et un bas noir, main dans la main et de profil, montrant la ressemblance entre mère et fille. « J'ai essayé de m'inspirer de son travail de l'époque, de le ramener au goût du jour, même si je pense que les modèles qu'elle créait à l'époque pourraient très bien être portés aujourd'hui sur les plages et au bord des piscines. » Avec humour, elle a inclus sa mère sur la page d'accueil de sa collection de maillots de bain, un modèle au bord de la piscine tenant dans ses mains un numéro de *Paris Match* mythique, sur lequel Stéphanie de Monaco pose dans un maillot à damier jaune et noir.

Fan de foot

Son frère aîné, Louis, 32 ans, tente lui aussi de mener une existence des plus normales. Il s'est marié en 2019 avec Marie Chevallier – elle portait une robe dessinée par Pauline – qui a récemment lancé son entreprise d'événementiel à Monaco. Ensemble, ils ont deux petites filles, Victoire et Constance, nées en avril 2023 et décembre 2024. « Je veux être un papa hyper présent, consacré à ma famille », explique-t-il.

Il a fait une partie de ses études aux États-Unis, avant de revenir sur le Rocher pour entrer au service du club de football de l'AS Monaco, de 2015 à 2020. Depuis, après deux ans au recrutement du club de football de Nottingham Forest (Angleterre), il s'occupe des Barbagiuans, une équipe lancée par Albert II dans les années 1980, baptisée ainsi en hommage aux raviolis frits aux blettes, spécialité locale. « C'est l'humour de mon oncle, sourit-il. Les gens avaient un peu de mal à prononcer *Munegu Autu*, le nom précédent. »

L'équipe, qui comptait jadis le futur souverain et ses amis, est renforcée par des légendes de l'AS Monaco pour des matches de prestige. « En 2020, avec Romain Goiran, un ami co-Barbagiuan, on s'est dit que c'était bête de jouer contre le Cirque FC tous les mois de janvier, avec des anciens professionnels, dans le froid, pour "rien", alors qu'on pourrait en faire profiter des associations. » Il donne donc une existence légale et un cadre à l'équipe, lance la Fight Aids Cup, au profit de l'association de sa mère.

Sa passion pour le foot a été l'occasion d'une petite passe d'armes entre Albert et Stéphanie, laquelle voulait voir son fils porter le maillot de son club lors de ce fameux match hivernal. Mais la perspective de jouer avec Didier Deschamps, Ludovic Giuly ou Robert Pirès, immenses stars de l'AS Monaco, que le prince a mobilisés pour contrer l'équipe circassienne menée par sa sœur, a fini de convaincre le jeune homme.

Louis fait aussi un peu d'immobilier et a une passion pour le Japon, à tel point qu'Albert II l'a nommé au poste de commissaire honoraire du pavillon Monaco à l'Exposition universelle d'Osaka (du 13 avril au 13 octobre 2025). Au lendemain de notre séance photo, il s'envolait d'ailleurs au Pays du Soleil Levant pour découvrir

GRANDE BLEUE
Camille Gottlieb devant la piscine de la suite Princesse Grace, à l'Hôtel de Paris.

TENUE **ALTER DESIGNS**
BIJOUX **APM MONACO**

« C'est un honneur quand on me dit que je ressemble à ma grand-mère. **GRACE KELLY** *était quand même la plus belle femme du monde. »*

CAMILLE GOTTLIEB

les installations monégasques sur place, avec sa mère et son oncle. Il en a profité pour « apporter une touche personnelle » en organisant un match d'exhibition face à des légendes japonaises. Résultat : victoire 4 buts à 3 des Monégasques.

Pâtes à la tomate

Camille, la benjamine du trio, a le dynamisme d'une jeune cheffe d'entreprise. Elle est la fille de Jean-Raymond Gottlieb, ancien garde du corps de sa mère, désormais haut gradé de la police monégasque. Avec ses grands yeux bleus et ses cheveux blonds, elle a des airs de sa mythique grand-mère. « Quand on me disait que je ressemblais à ma grand-mère, pour moi, je ressemblais à "Mémé des anges", pas à une star internationalement connue. C'est un immense compliment et un honneur de lui ressembler. Ça reste quand même la plus belle femme du monde », glisse-t-elle. Anecdotes, films, photos... Grace Kelly n'était jamais bien loin durant son enfance. « Pour moi, elle est avant tout la maman de ma maman. J'aurais vraiment voulu la connaître et échanger avec elle. De ce que me dit ma mère, de ce qu'on entend, c'était quelqu'un de très drôle, avec des idées, qui avait du caractère et qui était une personne très admirable sur tous les plans. »

Camille vient de créer CMC Consulting (pour Camille et Medy Anthony, son meilleur ami et associé, et MC pour Monte-Carlo), une entreprise qui intervient auprès de sociétés pour le conseil en communication. Récemment, elle s'est aussi essayée à la télévision, apparaissant sur Canal+ à l'occasion du sacro-saint Grand Prix de Formule 1 de Monaco : « C'était super intéressant de montrer cette facette de la Principauté que tout le monde ne voit pas. »

Il y a huit ans, un drame l'a marquée : la mort d'un de ses amis dans un accident de la route lié à l'alcool. L'engagement caritatif chevillé au corps, la jeune femme de 26 ans a donc créé, avec cinq amies, Be Safe Monaco, une association qui sensibilise aux dangers de l'alcool au volant et organise des systèmes de navettes. Elle est également secrétaire générale de la SPA de Monaco et siège au conseil d'administration de la Croix-Rouge, au pôle jeunesse. Comme ses deux aînés, elle salue le rôle majeur de l'éducation prodiguée par ses deux parents. « J'ai mon franc-parler, avec un côté un peu fofolle de temps en temps, et un côté plus officiel. Je peux également débarquer chez mon père en jogging le dimanche soir, à la dernière minute. Il me fait des pâtes à la sauce tomate, on rigole jusqu'à 23 heures, je rentre chez moi et... c'est la vraie vie, en fait. »

Très fière de son pays, elle n'a assisté à sa première fête nationale qu'en 2021, ne voulant y apparaître qu'une fois prête à faire face à l'attention médiatique. « Ma mère nous a toujours dit qu'il est impossible d'avoir la vie qu'on a, avec tous les avantages, sans remercier notre grand-père, qui a tout donné pour que Monaco soit ce qu'il est aujourd'hui. On se doit de représenter la famille, que ce soit sur le territoire monégasque ou à l'international. » En plus d'une représentation officielle, cette fête nationale du 19 novembre reste une grande cousinade. « C'est l'occasion pour tout le monde de se retrouver, de parler de nos vies, de ce qui se passe, un peu comme dans tous les repas de famille, finalement. »

Depuis la terrasse de la suite Princesse Grace, la vue sur le port de Monaco, le mythique hôtel Hermitage et, au loin, le Palais, est à couper le souffle. Après des heures de préparation, discussions et prises d'images, la séance photo va bientôt s'achever. Pauline a une dernière requête : lui envoyer quelques images prises à la volée, pour les transmettre à sa mère. On a beau être princesse, on reste néanmoins une mère, fière de ses enfants. □

EN VERT DU DÉCOR
Louis Ducruet a quitté short et crampons le temps d'une séance photo.

MAQUILLAGE BENJAMIN CORRADO
COIFFURE SVITLANA KUZMYCHOVA
STYLISME ACCESSOIRES CHARLOTTE DRAGHI

JACQUES BURGA

Ils sont jeunes, engagés, influents, et participent à une nouvelle dynamique monégasque. À quoi ressemble cette génération aussi cool que dorée, portée par la culture, le sport et la création, qui réveille le Rocher?

Par Kahina Sekkaï
et Pierre Groppo

LES 25 NOUVEAUX VISAGES DE MONACO

FREEPIK, JOHN ANGELILLO/UPI/ABACA

CHARLES LECLERC

PILOTE DE FORMULE 1

En 2024, il devient le premier Monégasque à remporter le Grand Prix local. Sur le podium, Albert II laisse échapper une larme. À 27 ans, le pilote Ferrari pourrait bien devenir champion du monde, malgré une concurrence féroce, dont son propre coéquipier, Lewis Hamilton, installé lui aussi en Principauté. Hors circuit, il joue du piano (au point d'avoir écrit un morceau remarqué avec Sofiane Pamart), lance des glaces allégées sous la marque LEC, et promène Leo, son teckel à poils longs devenu mascotte des paddocks. Il a même son propre badge.

1

ALEXANDRA SAINT MLEUX

CRÉATRICE DE CONTENUS

Après les WAGs (*wives and girlfriends* de footballeurs) des années 2000, place aux reines des paddocks. En couple depuis deux ans avec Charles Leclerc, la Monégasque de 22 ans cumule deux millions d'abonnés séduits par son style impeccable. *Tatler* la désigne comme « la femme la plus glamour de la Formule 1 », et Rhode, la marque d'Hailey Bieber, l'a mise en avant sur ses réseaux. Diplômée de l'École du Louvre, ex-assistante à l'Hôtel des Ventes de Monte-Carlo, elle partage sa passion pour l'art du XX^e^ siècle sur @alexandramalenart, un compte pensé comme une galerie en ligne. Elle y organise aussi des rencontres, comme celle avec Robert Zhao Renhui à Art Basel Singapour, en 2025.

2

3

PIERRE FROLLA

APNÉISTE

« L'homme pressé de l'apnée » : ainsi se définit Pierre Frolla, quadruple recordman du monde en immersion libre et poids variable, dont un célébré dans l'eau en 2004... aux côtés d'Albert II. Aujourd'hui, il partage sa passion via l'Académie Monégasque de la mer, sur la plage du Larvotto. Coordinateur des activités subaquatiques de la Principauté, il milite pour la sécurité en milieu marin, un combat qu'il partage avec la princesse Charlène. Ensemble, ils ont animé un « Safety Day » ce printemps, en présence de Brigitte Macron.

4

YASMINA HAYEK

CHEFFE

Fille de la fondatrice d'Em Shérif, Yasmina Hayek a vite prouvé qu'elle valait bien plus qu'un héritage. Meilleure cheffe 2025 du Moyen-Orient et d'Afrique (World's 50 Best), Young Chef Award du Michelin, elle sillonne Beyrouth, Paris, Amman et Monaco pour défendre « le meilleur de la gastronomie libanaise ». À l'Hôtel de Paris, dans le royaume d'Alain Ducasse, elle signe une cuisine « raffinée mais très authentique, pas de fusion, juste l'évolution de nos recettes ». Pour elle, chaque client est un ambassadeur : « J'aimerais que tous se sentent à la maison chez nous. »

5

GAIA REPOSSI

CRÉATRICE DE JOAILLERIE

Fille d'un empire né en Italie et installé à Monaco depuis les années 1970, Gaia Repossi signe aujourd'hui des bijoux reconnaissables entre mille : lignes acérées, volumes sculpturaux, portés réinventés. La boutique de l'Hôtel de l'Hermitage a été revisitée par Flavin Judd, celle de la place Vendôme par Rem Koolhaas. Fini l'exubérance des années 1980 : sous sa direction, place à un minimalisme précieux – c'est elle qui a imaginé la bague de fiançailles d'une certaine Charlene Wittstock.

6

GMK

CRÉATEUR DE CONTENU

Trois lettres, cinq millions d'abonnés sur Instagram, et une passion : les voitures. Georges Maroun Kikano, alias GMK, teste les bolides avec Esteban Ocon ou Sébastien Loeb, embarque Squeezie ou Inoxtag, et file à 140 km/h avec Albert II au volant. Il fait gagner des voitures à ses fans, parle cash de ses revenus (jusqu'à 300 000 € par mois), qu'il réinvestit dans l'immobilier. Collectionneur d'horlogerie, il possède « bien plus en montres » qu'en voitures – Audemars Piguet, Rolex, Richard Mille – et dépassait déjà le million de patrimoine à 24 ans.

FREEPIK, GETTY IMAGES, GUILLAUME COTTANCIN

7

ALEXANDRE GRIMALDI

MANNEQUIN

À 21 ans, le fils du prince Albert II et de Nicole Coste voyage pour Louis Vuitton ou Jacquemus, pour qui il a posé au Monte Carlo Beach. Il se décrit comme un « ambassadeur global pour Monaco » (dans le magazine anglais *Tatler*) et rejette l'étiquette d'« illégitime » : « C'est insultant », confiait-il récemment à *Point de Vue*. Parfaitement intégré à la famille, il a posé pour la marque Alter Designs de sa cousine Pauline Ducruet et reste proche de sa demi-sœur Jazmin Grace, qui vit aux États-Unis et entame de son côté une carrière d'actrice. Comme leur grand-mère, Grace Kelly.

8

JOHANNA HOUDROUGE

CHEFFE D'ENTREPRISE

Avocate et vice-présidente de la société familiale d'import-export, Johanna Houdrouge préside l'Association des femmes chefs d'entreprise de Monaco depuis plus de vingt ans. Figure clé du réseau international Femmes Chefs d'Entreprise Monde – qui a tenu en juin son sommet européen sur le Rocher – elle défend avec force l'entrepreneuriat féminin. Native du Sénégal, engagée en Afrique via Children of Africa, elle maîtrise comme personne les ressorts du commerce international et les défis des dirigeantes d'aujourd'hui.

9

BJÖRN DAHLSTRÖM

DIRECTEUR DE MUSÉE

Directeur du Nouveau Musée National de Monaco depuis quatre ans, Björn Dahlström insuffle un souffle nouveau à la scène culturelle locale. Né au Maroc, il a collaboré avec Bob Wilson au Watermill Center, suivi Marie-Claude Beaud au Luxembourg, puis dirigé les antennes parisienne et marrakchie du musée Yves Saint Laurent. Il est aujourd'hui vice-président du Conseil artistique de la Fondation Prince Pierre. À son actif, des expositions fortes sur Helmut Newton, Pier Paolo Pasolini, Bérard ou Barceló, qui affirment le soft power culturel du Rocher.

10

CHARLOTTE BARBOTIN

JOAILLÈRE

Formée à la gemmologie à Paris et en Europe, Charlotte Barbotin a lancé sa marque, Charlotte B., à Monaco, en 2021. Deux ans plus tard, Sotheby's la mettait à l'honneur pour ses ateliers autour des pierres précieuses. Passée par Louis Vuitton et Prada, elle crée des bijoux comme d'autres font des portraits : saphirs colorés, tanzanites, aigue-marines et diamants montés sur or 18 carats. « Nous célébrons les femmes audacieuses, qui jonglent entre passions et ambitions », résume-t-elle.

11

CÉDRIC GROLET

CHEF PÂTISSIER

Après treize ans passés aux côtés d'Alain Ducasse au Meurice, le maître des trompe-l'œil sucrés rejoint Monaco. Il prend la tête de la pâtisserie de l'Hôtel de Paris, où il ouvrira aussi un salon de thé. Au menu, ses grands classiques, mais aussi une création exclusive inspirée de la région. L'annonce a déclenché une ruée : « On n'a jamais reçu autant de candidatures internes, certains viennent même de Singapour ! s'étonne-t-il. Je sens une vraie fierté dans les équipes. »

12

ROMMY GIANNI

ENTREPRENEUR

Son rêve ? Organiser le tout premier tournoi de polo à Monaco. Fondateur et capitaine de la Monte Carlo Polo Team depuis 2012, cet entrepreneur de l'immobilier a ouvert la saison 2025 à Saint-Tropez avant de filer à Marbella. Fils de Sabatino Gianni, figure incontournable dans le milieu du polo, Rommy perpétue la passion familiale – et la partage volontiers avec les nouvelles générations, du Brésil à Saint-Moritz, en passant par les Émirats.

13

EMMA HOULMIERE

CRÉATRICE DE CONTENUS

« Enchantée, moi c'est Emma. » En trois secondes, elle embarque 350 000 abonnés sur Instagram et TikTok dans un Monaco chic, drôle et très *quiet luxury*. Toulousaine d'origine, installée depuis trois ans sur le Rocher pour suivre son amoureux, elle parle d'une vraie « renaissance ». Bons plans food, mode, plages de Bali ou ski dans les Alpes... tout y passe, avec humour. Prochaine étape : le cinéma.

FREEPIK, GETTY IMAGES, MAIA CHAMAYOU, AFP

TOM CLAEREN

CRÉATEUR DE CONTENU ET ENTREPRENEUR

14

Yachts à perte de vue, jet-ski en smoking : bienvenue dans le *feed* de Tom Claeren. Suivi par 900 000 abonnés, ce natif de Bonson (Loire) a percé à Monaco grâce à l'entreprise familiale qu'il a cofondée, spécialisée dans l'image et le son pour yachts et villas de luxe. Depuis, il partage un life style ultra léché, crée du contenu pour des marques de montres, d'alcool ou d'automobile, et déniche des bateaux d'exception pour une clientèle fortunée. Il a même signé une collection capsule avec 209 Mare, maison monégasque du *beachwear* haut de gamme.

15

ANTOINE ZEGHDAR

JOUEUR DE RUGBY

Champion olympique 2024 de rugby à sept aux côtés d'Antoine Dupont, le Monégasque de 26 ans a offert au grand public une version spectaculaire du ballon ovale : « Plus de jeu, plus de duels, plus de rebondissements. On n'a pas le temps de s'ennuyer. » L'équipe a enflammé les réseaux avec une chorégraphie sur *Gettin' Jiggy Wit It*, apprise auprès d'une ex-danseuse du Moulin Rouge. Parrain du tournoi Sainte-Dévote et désormais ambassadeur de la Fondation Princesse Charlène, il en est même venu à faire la bise à la princesse.

JESSICA SBARAGLIA

CHEFFE D'ENTREPRISE

16

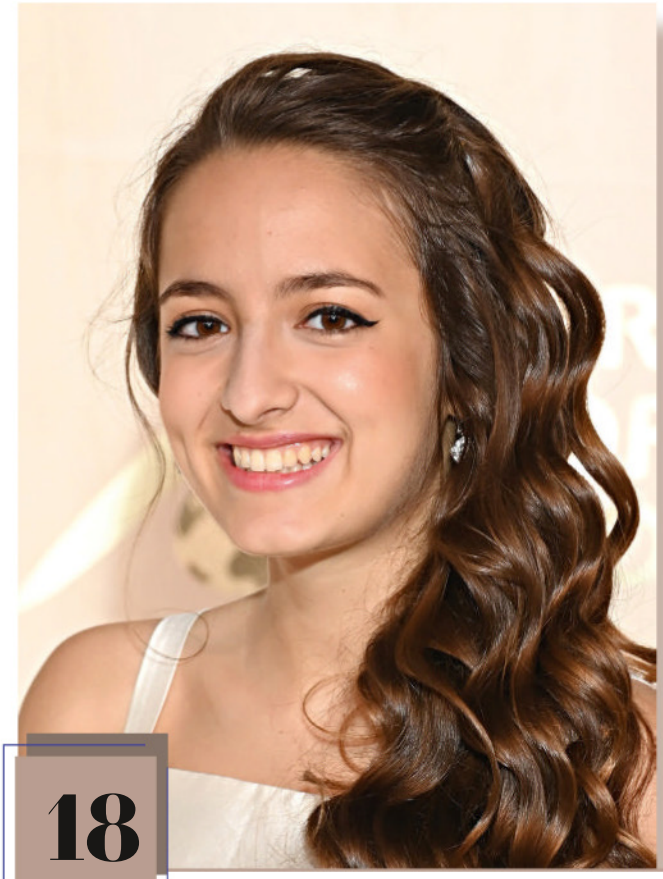
Ancienne tenniswoman de haut niveau (troisième Suisse junior), Jessica Sbaraglia a troqué la raquette pour la binette. Installée à Monaco, elle fonde Terre de Monaco – devenue Terrae Green – pour reconnecter la ville à la terre. Potagers d'école, toits d'immeubles, balcons privés ou bords de piscine : ses cultures s'étendent partout, jusqu'au pied de la tour Odéon. Fèves, courgettes, œufs frais, miel ultralocal... elle fournit les chefs comme les habitants, et anime des ateliers à l'hôpital Princesse Grace. En 2026, elle s'implantera à Nice, puis en Belgique.

17

EDOUARD PHILIPPONNAT

ACTEUR

À 26 ans, il a déjà tourné deux fois avec Ridley Scott : *House of Gucci*, aux côtés de Lady Gaga, puis *Napoléon*, où il incarne le tsar Alexandre Ier face à Joaquin Phoenix (« intimidant mais si généreux ») et Vanessa Kirby. Quadrilingue (français, anglais, finnois, suédois), il rêve d'une carrière internationale. S'il ne vit plus à Monaco, il y a grandi – son père, Bruno, est colonel et chargé de mission auprès du prince Albert II.



18

STELLA ALMONDO

PIANISTE

Premier concert à 10 ans, prix Steinway à 16, et la première Monégasque admise au Conservatoire de Paris la même année : Stella Almondo a tout d'un pur prodige. À 20 ans tout juste, elle enchaîne les scènes – Monte-Carlo Gala, salle Gaveau, salle Cortot, l'Hermitage ou une église bruxelloise, où résonnent les notes de Liszt, Mendelssohn, Chopin, Brahms... Son premier album, *Passion*, qui réunit Blumenfeld, Rachmaninoff et Scriabine, a séduit tous les observateurs, même les plus sceptiques.

19

CLÉMENT MARÉCHAL

COLETTI REAL ESTATE

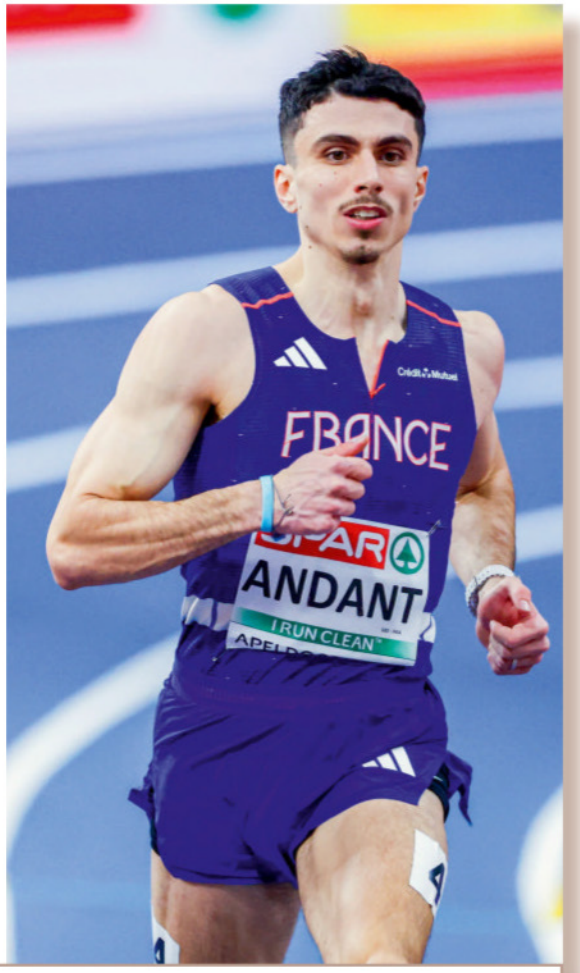
Formé à Londres et Paris, passé par la banque et le *risk management* chez Edmond de Rothschild, Clément Maréchal a moins de 30 ans et déjà tous les codes. Ancien président de la Jeune chambre économique de Monaco, il pilote désormais les projets de Coletti Real Estate, agence de référence de la Principauté. Un profil déjà bien affirmé, entre expertise financière et redoutable flair immobilier.

20

OLGA DE MARZIO

DIRECTRICE D'ARTCURIAL MONACO

Un rubis rarissime, une Daytona, un sac Kelly Himalaya... Deux fois par an, les ventes d'Artcurial à l'Hôtel Hermitage attirent le tout-Monaco. À la tête de la maison depuis trois ans, Olga de Marzio orchestre ces enchères, et pilote la digitalisation d'un monde en constante mutation. Vénézuélienne de naissance, d'origine allemande et italienne, formée à l'art en Italie, elle arrive à Monaco en 2004, débute dans la banque, et ouvre l'une des premières galeries en ligne. Observatrice avisée de la société locale depuis vingt ans, elle le dit sans détour : « Le luxe compte, mais la culture progresse tout autant. »



21

TÉO ANDANT

ATHLÈTE

À 26 ans, Téo Andant incarne les ambitions sportives du Rocher. Licencié à l'AS Monaco depuis l'enfance, il a remporté les Jeux des Petits États d'Europe en 2017, décroché l'argent aux Championnats de France en 2022, puis aux Championnats d'Europe 2023 et 2024. Porte-drapeau de la Principauté en mai dernier, il connaît chaque recoin du stade Louis II, qu'il arpente depuis toujours.

FREEPIK, GUILLAUME DE LESTANG, MARECHAL AURORE/ABACA, GETTY IMAGES

22 STEFANIA ANGELINI

COMMISSAIRE D'EXPOSITION

Entre art et gastronomie, Stefania Angelini cultive les mélanges inattendus. Ex-restauratrice (le très remarqué sushi My!, face au port Hercule), elle est aujourd'hui ambassadrice du Comité monégasque auprès de l'Unesco pour les arts plastiques. Globe-trotteuse engagée, elle cofonde en 2023 l'initiative Collect MC pour soutenir les artistes émergents, de Berlin à la Principauté, via un programme sous bannière AIAP, l'association internationale des arts plastiques.

23 CELIA BERNASCONI

COMMISSAIRE D'EXPOSITION

Conservatrice en chef du Musée national de Monaco, Celia Bernasconi signe cet été une exposition très attendue sur Gabrielle Chanel et la Principauté. Spécialiste de Duchamp, formée à l'EHESS, elle est passée par le musée Jean Cocteau de Menton avant de prendre en charge les collections monégasques. Depuis 2013, elle en dynamise le rayonnement avec des expositions remarquées : Francisco Tropa, Pierre Frey, ou Tremblements, consacrée aux nouvelles acquisitions.

24 NOÉMIE SERRA

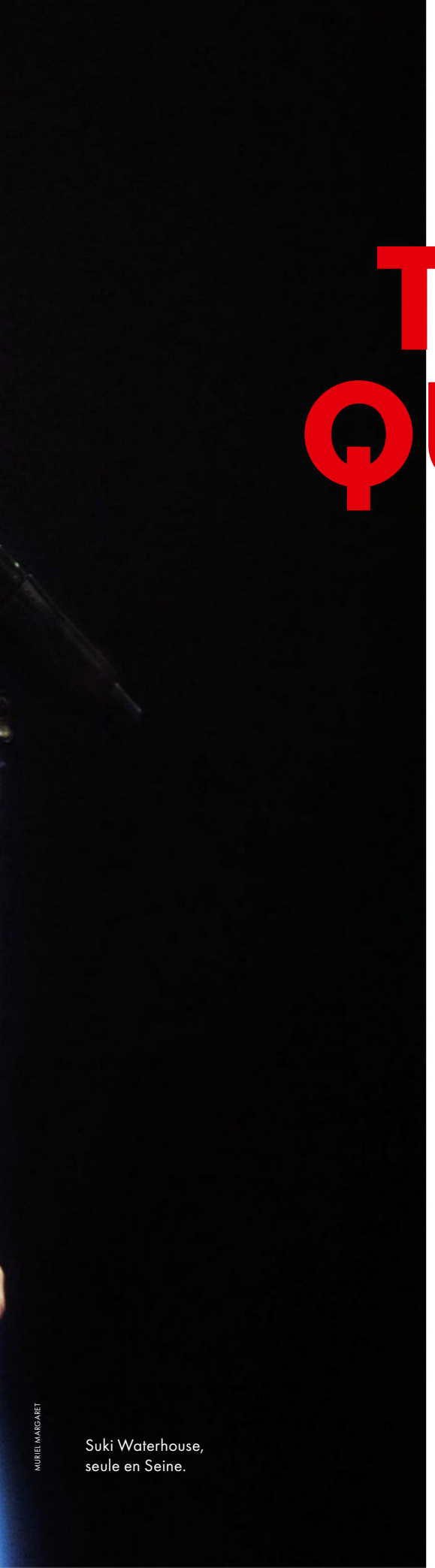
EMPLOYÉE DE JEU

Née à Nice, élevée à Monaco, Noémie Serra découvre l'univers du casino presque par hasard. Serveuse, puis barmaid au Salon Rose, elle répond à un appel à candidature en 2018 et passe de l'autre côté des tables. Poker, punto banco, craps, blackjack, roulette anglaise... c'est grâce à ces deux derniers qu'elle devient championne d'Europe 2024 à Venlo. À 29 ans, elle alterne entre salle grand public et salons privés, et vise plus haut : cheffe de salle, puis directrice ? « Pourquoi pas », reconnaît-elle avec envie.

25 FEDERICA BERETTA

HAUSER & WIRTH

Formée à Londres (Sotheby's Institute of Art), passée par *La Gazzetta di Parma* et *Artribune*, Federica Beretta a très vite trouvé sa place entre art et médias. Originaire d'Émilie-Romagne, elle dirige aujourd'hui l'antenne monégasque de Hauser & Wirth, référence du paysage culturel depuis 2021. Barbara Chase-Riboud, Louise Bourgeois, surréalisme féminin, Annie Leibovitz... elle a su transformer cet espace de 290 mètres carrés en rendez-vous incontournable pour les amateurs d'art contemporain.



MURIEL MARGARET

Suki Waterhouse, seule en Seine.

TOUT CE QUI BRILLE

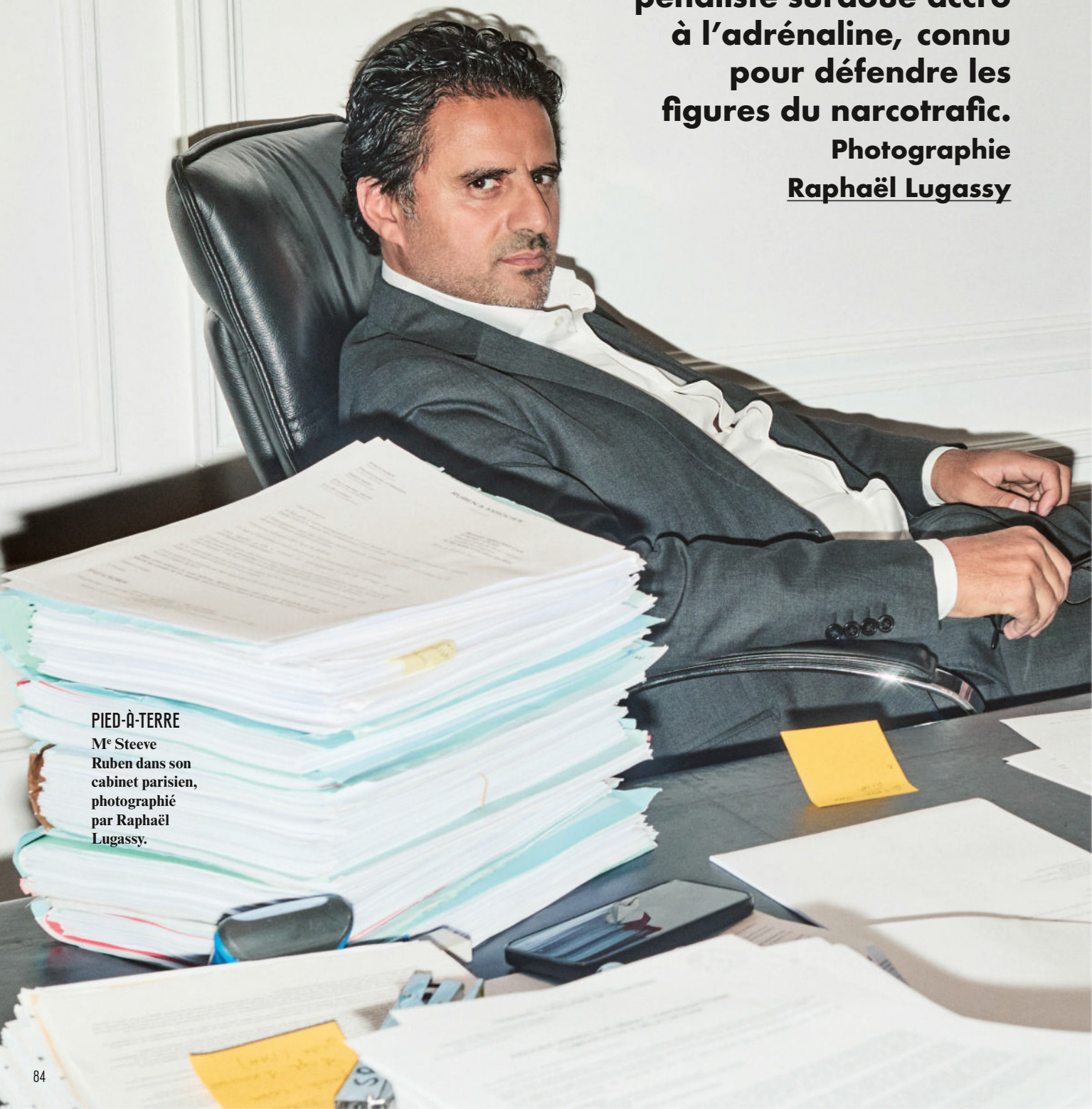
Suki Waterhouse s'apprête à électriser Rock en Seine avec l'un des concerts les plus attendus des festivals de l'été 2025. Par Valentine Servant-Ulgu

Le deuxième album est le plus dur à faire éclore, a-t-on l'habitude de dire. Plus de pression, plus d'enjeux créatifs, toujours plus d'écoutes à cumuler. Pour Suki Waterhouse, *Memoir of a Sparklemuffin*, sorti en 2024, a plutôt été l'opus du « lâcher-prise ». Elle en fera la démonstration en France cet été, avec deux dates de tournée qui la conduisent au Cabaret Vert (Ardennes) le 15 août et à Rock en Seine (Parc de Saint-Cloud, Hauts-de-Seine), le 20. Il faut la voir virevolter sur scène, manches à plumes et cheveux au vent, au son des mélodies envoûtantes de son univers à la fantaisie assumée. Tout est dans ce titre farfelu déniché sur Internet : *Sparklemuffin* – à ne pas traduire par « muffin scintillant » –, le nom d'une araignée au pelage rouge et bleu, connue pour dévorer le mâle si elle n'est pas satisfaite de sa danse nuptiale.

Naturellement, la Britannique de 33 ans tisse sa toile avec des looks de concert flamboyants, marqués par son goût pour le vintage. Oubliez le minimalisme. « J'envisage mes tenues comme des extensions du décor, propices à faire briller une sorte d'alter ego », s'amuse-t-elle. Après un premier album imprégné de mélancolie, elle enfile ses habits de lumière pour fredonner ses pensées les plus intimes et « y insuffler de la joie pour prendre un nouveau chemin ». En juin dernier, elle dévoilait une nouvelle chanson dans une réédition Deluxe : *Mother*, dédiée à sa fille née de son idylle avec l'acteur Robert Pattinson. « Je pense beaucoup à ce qu'elle percevra de moi en grandissant, outre le fait que je sois sa maman, à travers ce que je crée aujourd'hui. » Suki Waterhouse chante ses amours, sa jeunesse, sa relation à la féminité et à la célébrité, comme des incantations ou des cris du cœur. Dans *Model, Actress, Whatever*, elle s'autorise même un pied de nez à ceux qui voudraient l'enfermer dans une case, elle qui brille aussi devant la caméra. Ceux qui l'ont découverte en tant qu'actrice dans *Daisy Jones and the Six* (2023) le savent. Cette excellente série musicale raconte la gloire et les déboires d'un groupe de rock dans les années 1970. Prémonition ? Suki Waterhouse y incarne une talentueuse claviériste – dotée d'un impeccable brushing coiffé-décoiffé devenu sa signature capillaire. « Une part de moi voulait absolument jouer une musicienne en tournée, comme si je manifestais pour moi-même. » Comprendre : avec ce rôle, elle formule le vœu d'enchaîner les concerts. La voilà parmi les têtes d'affiche d'un festival dont elle rêve depuis longtemps : « J'ai toujours entendu parler de Rock en Seine mais je n'aurais jamais imaginé y être programmée », se réjouit-elle. La promesse d'un concert mémorable. □

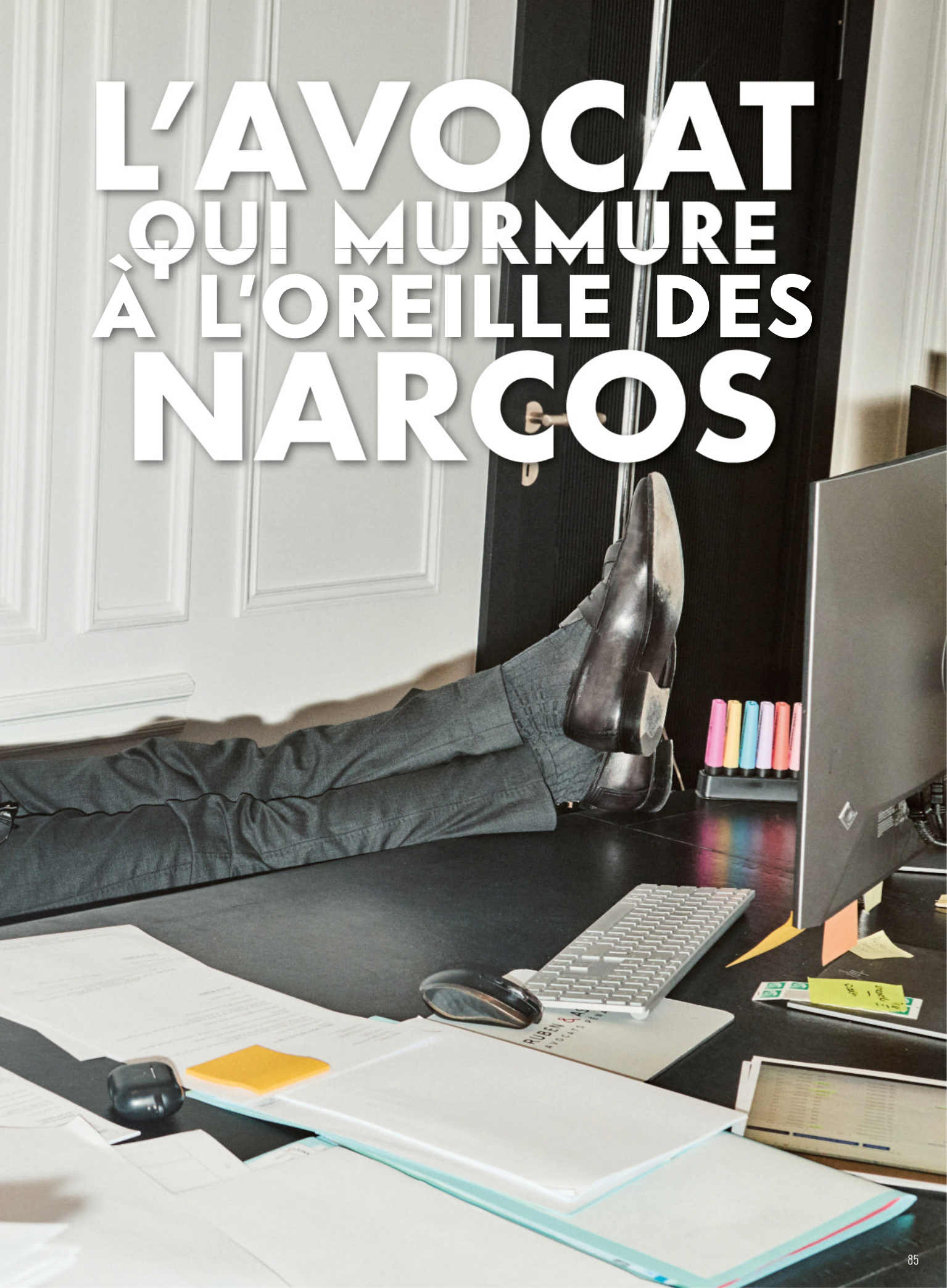
Il parle vite, roule en BMW avec chauffeur et exaspère le ministre de la Justice. Hugo Wintrebert a partagé le quotidien de Me Steeve Ruben, pénaliste surdoué accro à l'adrénaline, connu pour défendre les figures du narcotrafic.

Photographie Raphaël Lugassy



PIED-À-TERRE
Me Steeve Ruben dans son cabinet parisien, photographié par Raphaël Lugassy.

L'AVOCAT QUI MURMURE À L'OREILLE DES NARÇOS



Pour mettre le feu aux poudres, il suffit parfois d'une simple phrase. Le 6 janvier dernier, Gérald Darmanin, le tout frais garde des Sceaux, explique sur RTL que certains avocats travaillent « non pas à l'innocence de leur client », mais à « emboliser le processus judiciaire pour libérer de la détention provisoire des personnes parce qu'on sait qu'elles ne seront plus jugées ». Le fait d'« une minorité », précise-t-il. Qu'importe. Les pénalistes, piqués au vif, réagissent vivement. Darmanin serait-il resté ministre de l'Intérieur ? Un garde des Sceaux peut-il insinuer que les droits de la défense constituent une entrave à l'efficacité de la justice ? Ou se fait-il le porte-voix de magistrats excédés de devoir ferrailler contre des avocats accusés d'exploiter les failles de la chaîne pénale et le manque de moyens de la justice, d'user de stratagèmes malhonnêtes pour sortir de détention provisoire des clients que tout accuse, quand ils ne font pas sauter des dossiers sensibles sur un simple vice de procédure ?

La première étincelle remonte à mars 2024. Devant la commission d'enquête sénatoriale sur le narcotrafic, Isabelle Couderc, juge d'instruction à Marseille, avait regretté que des « délinquants paient très cher une défense qui ne va pas se battre sur le fond du dossier mais sur la procédure avec, en ligne de mire, la détention ». Le 13 janvier dernier, c'était au tour du procureur général près la cour d'appel d'Aix-en-Provence, Franck Rastoul, de déplorer, lors de l'audience de rentrée solennelle, que « l'argent de la drogue corrompt parfois les pratiques professionnelles de certains avocats qui vont utiliser les voies de droit au mépris des principes de loyauté ». Quant au premier président, Renaud Le Breton de Vannoise, il évoquait sans détour des nullités procédurales « provoquées », voire « fabriquées » pour obtenir des renvois ou des remises en liberté.

ATTAQUE DE LA DÉFENSE

Le 6 janvier dernier, le garde des Sceaux part en guerre contre les avocats qui « embolisent le processus judiciaire ».

« Ah, vous cherchez un avocat véreux ? » ironise Me Steeve Ruben lors de notre première rencontre. J'étais plutôt en quête d'un profil de « stupeux », capable de m'expliquer ce drôle de métier, l'évolution de la clientèle, l'adrénaline. Tout le monde m'a parlé de lui. Il a 48 ans, dont vingt à se forger une réputation d'« avocat des cités », à défendre aussi bien le guetteur de quatorze ans du bas de la tour que le chef de réseau exilé à Dubaï. Il m'a donné rendez-vous au restaurant du Meurice, débarque tout sourire, Tudor au poignet, cheveux gominés, bronzage parfait. « On est bien là, pas vrai ? » Quelques jours plus tôt, il a récupéré l'un des dossiers les plus sensibles du moment. Il défend Fernando D., suspecté d'être l'un des principaux membres du commando qui a permis l'évasion du narcotrafiquant Mohamed Amra. « Non mais vous vous rendez compte, il a été amené devant le JLD [juge des libertés et de la détention] en hélicoptère ! » Il parle vite, avocat de tous les instants, partisan d'une certaine idée de la défense, poussée à l'incandescence. Bien sûr, il s'est senti visé par les récentes attaques des magistrats. « On nous reproche d'user d'un arsenal législatif, donc voté par le législateur, pour contester des procédures et éventuellement de faire sortir des gars quand la loi n'est pas respectée, s'indigne-t-il. Quand ça arrivait, il y a dix ans, on vous tirait le chapeau. Aujourd'hui, c'est devenu un scandale. » Interrogé par la commission d'enquête sénatoriale sur le narcotrafic, il a même osé : « Les avocats sont le dernier rempart avant l'enfer. » Il le sait, ce discours est de plus en plus inaudible. Certes, le procès en laxisme, voire en angélisme, à l'égard des robes noires n'est pas nouveau. Certes, la bataille des magistrats contre les avocats est un grand classique de la vie judiciaire. Mais le contexte a changé : 53,5 tonnes de cocaïne saisies en 2024, 130 % d'augmentation comparée à l'année précédente. Près de 370 assassinats ou tentatives liés au trafic de stupéfiants recensés. Dans ce sombre tableau, Steeve Ruben s'inquiète : et si les avocats, parce qu'ils défendent des trafiquants, finissaient par être traités comme des gangsters ? Alors il accepte de montrer l'envers du décor. « Vous voulez voir à quoi ressemble mon quotidien ? Je vais tout vous ouvrir. »

Fiévreux et inspiré

Quelques jours plus tard, rendez-vous au pied du nouveau tribunal judiciaire des Batignolles. Il m'embarque à bord de sa BMW série 7 avec chauffeur, direction Châteauroux (Indre), où il doit plaider dans une affaire de trafic d'héroïne. La voiture est son bureau, le téléphone chevillé au corps. Une potentielle future cliente appelle. Elle raconte avoir été placée en garde à vue dans une obscure histoire d'arnaque à la mutuelle à plusieurs millions, termine par un « vous pensez que je suis dans la merde ? » Ruben n'ose pas dire que oui, un peu, lui propose plutôt de passer un soir au cabinet, ouvert jusque tard. Nouvel appel : le cousin d'un gros trafiquant semble avoir quelques ennuis. Appel suivant : une mère de famille raconte avoir dû s'exiler après l'incarcération de son mari. « Les petits ont été traumatisés par la perquisition. » Me Ruben rassure, demande des nouvelles, blague avec un confrère, conseille à un autre client d'en dire le moins possible s'il venait à être auditionné, se montre hypermnésique en citant le moindre détail d'un dossier. Il est capable de jongler entre les clients attachants, exigeants ou juste bizarres, les journalistes affamés, tout en gardant un œil sur la répartition du travail entre ses collaborateurs. Sur le trajet, il trouve aussi le temps de lancer *La Reine des neiges* sur l'écran encastré dans l'appuie-tête face à lui, s'endort, se réveille dix minutes après, reprend son portable pour tenter de venir à bout de la pile de messages non lus, un puits sans fond.

Être avocat, c'est attendre. À l'arrivée au tribunal judiciaire de Châteauroux, il faut patienter de longues heures avant de voir son dossier traité. Lui en profite pour saluer chaque gendarme, même

ABDULLAH FIRAS/ABACA

« ALLÔ ALLÔ, MAÎTRE RUBEN ? »
Dans son bureau, quelques objets fétiches : un trophée personnel, des billets de 20 euros dédicacés... Et des pochettes de téléphones portables anti-ondes.

«J'ÉTAIS TOUJOURS BIEN HABILLÉ, LES GENS PENSAIENT QUE J'ÉTAIS RICHE. MAIS C'ÉTAIT JUSTE QUE JE TRAVAILLAIS BEAUCOUP.»

STEEVE RUBEN

l'agent chargé de la sécurité incendie. Il finit par faire répéter son client et les deux coprévenus, et se glisse dans la peau d'un juge : « Et toi, pourquoi tu n'as pas voulu donner le code de ton téléphone aux policiers ? » L'un d'eux se lance dans une explication incompréhensible, prétexte le droit à la vie privée. « Bon, préparez vos affaires, on va tous au placard », raille Me Ruben.

Retour au sérieux devant le tribunal correctionnel. Son client et les deux autres prévenus sont soupçonnés d'avoir cherché à revendre pour 140 000 euros de poudre brune sur un parking. Leurs explications ne semblent pas très convaincantes et leur casier judiciaire ne jouent pas en leur faveur. À 21 h 30, Me Ruben se lève pour plaider. Le personnage débonnaire cède la place à un être fiévreux, inspiré, tendu vers un seul but. Avec cette voix à réveiller les morts alors que la salle d'audience n'a qu'une envie, celle d'aller dîner. Il revient à peine sur les explications peu crédibles de son client, préfère plutôt détricoter l'enquête. « Notre métier n'est pas de croire à ce qu'ils disent, mais de s'intéresser d'abord à la procédure présentée par l'accusation. » Dans ce dossier, pas d'expertise des téléphones, s'agace-t-il, les stupéfiants saisis n'ont même pas été analysés pour connaître leur pureté. « Les enquêteurs ont fait le strict minimum. » Un peu plus tôt, la procureure a déjà admis sa défaite. Elle a dû retirer les préventions de transport et acquisition de stupéfiants pour ne garder plus que celle de détention, puis reconnaître la nullité de plusieurs perquisitions.

Me Steeve Ruben savoure son effet. Au moment de quitter le tribunal, les proches des prévenus s'agglutinent autour de lui. Chacun veut sa poignée de main, un cousin lui demande ses coordonnées, un potentiel dossier de plus. L'avocat n'oublie pas de demander à son client du jour comment il compte régler les honoraires. Trois mois plus tard, celui-ci sera condamné à un an de prison, un peu moins que la peine requise.

Alors oui, cela agace, mais c'est aussi le rôle du pénaliste : traquer le vice de forme, la nullité juridique, la faille, le procès-verbal manquant. Me Ruben porte en lui la conviction absolue que la procédure, « sœur jumelle de la liberté », est le dernier rempart contre l'arbitraire, une menace toujours vivace. Un soir de mars, il est venu porter ce discours devant une trentaine de consciencieux étudiants en master de Droit pénal à la Sorbonne. La conférence s'intitule « La défense en péril ? Ou le péril de la défense », et le contradicteur est Damien Brunet, magistrat, adjoint au chef du département de la lutte contre la criminalité organisée près »

la cour d'appel de Paris. On aurait pu s'attendre à une confrontation pugnace, mais les deux hommes, qui se connaissent et s'apprécient, se rejoignent sur l'essentiel. Steeve Ruben commence par réfuter l'idée de « mexicanisation », s'étrangle de voir les médias préférer le terme de « narcotrafic » pour parler du trafic de stupéfiant, assure qu'un avocat a le droit d'utiliser une stratégie tant qu'il ne verse pas dans le stratagème. « Les magistrats aussi peuvent se montrer stratèges, par exemple lorsqu'ils font une demande de mise sur écoute dès la sortie d'une garde à vue. » À son tour, Damien Brunet parle « du danger d'une justice sans avocat ». Il prend un exemple récent, une demande de mise en liberté déposée par recommandé. Mais l'enveloppe s'est perdue dans les couloirs d'une cour d'appel. « Pourquoi a-t-on perdu ce courrier ? Parce que notre organisation judiciaire doit encore se moderniser. Et aussi parce qu'on n'a pas été bon. Et quand on n'est pas bon, on doit accepter de perdre. »

Le test du whisky

Comment devient-on avocat de dealers ? Steeve Ruben a grandi avec la certitude de porter un jour la robe noire, tout en étant, très tôt, confronté au trafic de stup. Enfance au 11e étage d'une HLM d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Ses parents se séparent quand il a trois ans. Il se partage entre son père, dans la communication, sa mère, secrétaire, et ses grands-parents maternels, à la tête d'une boutique de vêtements pour grandes tailles. Lui est un aîné adulé, même s'il doit se contenter d'un lit superposé avec sa sœur. « Je n'avais qu'une envie, c'était de réussir. » Pour lui, cela veut dire travailler soir et week-end pour gommer tout ce qui pourrait trahir son appartenance à un milieu « un peu modeste ». À treize ans, il vend des tabliers sur les marchés d'Ivry. Ado, il brade des jeans aux puces de Saint-Ouen, plus tard des costumes dans le centre de Paris. « J'étais toujours bien habillé, les gens pensaient que j'étais riche. Mais c'était juste que je travaillais beaucoup. »

Un soir, à dix-sept ans, il sort de chez lui en bomber. Il voit une connaissance, au loin, s'adonner à son sport préféré : le vol d'autoradio. L'homme s'évapore à l'arrivée d'une voiture de police. Steeve est pris pour le voleur, embarqué, placé en garde à vue. Mais avec sa tchatche déjà bien aiguisée, il se fait ami avec une policière qui le laisse sortir après avoir compris la méprise. Ce premier contact avec le monde de la justice lui fait découvrir un univers insoupçonné. Il se met à acheter des magazines de faits divers, se passionne pour la série *Tribunal* sur TF1, passe des mercredis après-midis à assister aux comparutions immédiates au Palais de justice de l'île de la Cité. « J'emmenais même mes petites copines. » Les avocats le fascinent, leur robe, leur faconde... Steeve veut leur ressembler mais ne s'en donne pas tellement les moyens. « À l'école, c'était compliqué. » Il redouble deux fois, se fait même virer d'un établissement. « Jusqu'au bac, ça a été laborieux. » Révélation à la fac où il commence à tâter la science juridique, son langage abscons, ses savoureux personnages.

C'est à cette époque-là que son oncle est tiré au sort pour devenir juré d'assises à Créteil. Il lui conseille de venir assister à la plaidoirie d'un avocat au délicieux accent marseillais : Joseph Cohen-Sabban, des centaines de procès d'assises au compteur, défenseur de la fine fleur du grand banditisme. Ce jour-là, il conseille un salarié de l'Opéra de Paris, accusé d'avoir tué l'amant de sa femme. Déception : Cohen-Sabban se montre assez médiocre. « Pendant cinq minutes, il en met plein la gueule à l'avocat général, se rappelle Ruben. Et c'est souvent ce qu'on fait quand on n'a pas grand-chose à dire. » À l'issue de la plaidoirie, au culot, il va aborder le ténor. « Bonjour, je veux devenir avocat. » Cohen-Sabban lui accorde un café et lui explique les raisons de sa piètre performance. Il comptait présenter son client comme un homme détruit par les infidélités de sa compagne. Mais au moment de se lever, il a vu débarquer sur les bancs du public son épouse magistrate, avec laquelle il était en instance de divorce. « Je venais de la quitter quinze jours plus tôt pour ma maîtresse », se rappelle Cohen-Sabban. Après leur rencontre, il finit par lancer au gamin : « Bon, si tu veux devenir avocat, tape à mon cabinet, il y aura une place pour toi. »

Steeve Ruben fait son droit à la Sorbonne. En parallèle, il « fait la porte » chez un jeune avocat prometteur : Me David-Olivier Kaminski. Il change de fréquentations, sort à Saint-Germain-des-Prés, décroche un master en droit immobilier en plus, « au cas où le droit pénal ne fonctionne pas ». Après avoir obtenu le barreau, il se rappelle au bon souvenir de Cohen-Sabban. Le ténor lui donne rendez-vous dans son cabinet de l'avenue Kléber, dans le XVIe arrondissement de Paris. « J'arrive et j'attends pendant deux heures trente. » L'avocat ne se présente pas, officiellement retenu en audience. Le lendemain, il rappelle, lui donne cette fois rendez-vous à son domicile. Étrange. L'apprenti y va quand même. « Un homme au visage de tueur m'ouvre. » C'est Marc Chuiton, braqueur de haut vol, ancien client de Cohen-Sabban, devenu le majordome de son avocat. Ruben ose s'avancer dans l'appartement. Il découvre le propriétaire des lieux, une simple serviette autour de la taille. « Là, je me demande dans quel truc je me suis fourré. » Il aperçoit un troisième homme : Michel Marie, le taulier du *Nouveau Détective*. Un dîner s'improvise. « Je l'ai mis au whisky tout de suite pour voir si on pouvait parler », se marre aujourd'hui Cohen-Sabban. À une heure du matin, personne n'a évoqué le stage de Steeve Ruben, objet de sa venue. « Mais ne t'inquiète pas, bien sûr que tu es pris », finit par lâcher son hôte à une heure avancée de la nuit.

« Je t'envoie le petit »

D'emblée, le maître fait une confiance aveugle à son apprenti. « J'ai rarement vu un mec aussi attachant, loue Cohen-Sabban. Il a une vivacité, un capital séduction... Il a tout compris à la vie d'avocat. » Entre les deux confrères de vingt-cinq ans d'écart se noue ainsi une relation père-fils. À ses clients, le ténor n'hésite pas à lancer « je t'envoie le petit », séduit par le stakhanovisme de Ruben. « En tant que stagiaire, il faisait plus et mieux que mes collaborateurs, se souvient l'aîné. Il se comportait comme un associé. J'arrivais le lundi, je trouvais des kilomètres de dossiers avec des post-it partout. » Surtout, son apprenti lui apporte une compétence qui lui manque : le sens du commerce. « Je savais vendre Joseph, le rendre exclusif », précise Ruben, qui a une capacité sans pareil pour négocier des honoraires et se faire payer. « Je n'ai jamais été aussi riche que lorsque Steeve travaillait avec moi », souligne Cohen-Sabban.

Bien sûr, le jeune Me Ruben en fait trop. Un brin frimeur mais pas flambeur, il débarque en garde à vue au volant de sa Mercedes SLK, quand bien même il

habite chez sa mère jusqu'à ses trente ans. « Une question de respect pour la clientèle », assure-t-il. Tant pis s'il est jalousé, voire moqué par le reste de la profession. Le jeune loup grille toutes les étapes, quand ses copains de promo galèrent à se constituer une clientèle. « Jo m'a offert une légitimité qu'on met quinze ans à acquérir. » Le ténor lui ouvre son carnet d'adresses, sa clientèle de trafiquants et de braqueurs. Dans cet univers de voyous, le jeune avocat tisse son réseau, notamment à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), où il défend petites frappes et gros bonnets locaux. Il assure n'avoir pourtant aucune fascination. Non, ce qui le motive, c'est autre chose : « Chaque fois que je suis désigné, je considère que c'est un honneur. Un mec en prison qui estime que vous êtes le seul capable de le sortir de là, quand on sait qu'il y a trente mille avocats à Paris, je trouve ça fou. »

Après seulement un an de barre, premier dossier médiatique : il défend le compagnon de l'époque de la chanteuse Amel Bent, alors en pleine gloire, accusé d'avoir tué une connaissance pour une obscure histoire de dettes. En 2007, il conseille l'ancien défenseur du Paris Saint-Germain, Godwin Okpara, accusé de viol sur une mineure de 13 ans, puis se met au service du président du Tchad, dont le fils Brahim Déby a été assassiné dans le parking de son immeuble à Courbevoie (Hauts-de-Seine). Mais l'essentiel de son temps, il le passe en correctionnelle à Bobigny, pour défendre choufs (guetteurs) et charbonneurs (vendeurs). Là-bas, à force de les pratiquer, il noue de bons liens avec les magistrats. « Je bénéficiais de tout ce que Joseph avait construit pendant des années, c'est-à-dire ce caractère sympathique tout en étant craint. »

Vite, il prend du galon : collaborateur puis associé. En janvier 2014, il décide de voler de ses propres ailes. Un départ soudain, vécu comme une trahison par son mentor. « J'ai beaucoup souffert de notre séparation, déplore Cohen-Sabban. Je lui en ai voulu à vie. Puis j'ai compris qu'il avait raison. Il ne pouvait supporter d'être le numéro 2. » Ils mettront des années à se réconcilier, mais la brouille portera surtout préjudice à Steeve Ruben. Parce que son aîné est ultra populaire au barreau de Paris, les confrères se mettent à l'éviter du regard lorsqu'ils le croisent dans les couloirs du palais de justice. « Je pense qu'on ne donnait pas très cher de ma peau quand j'ai ouvert mon cabinet. »

Mais avec sa langue simple, son tutoiement facile, loin du chichi habituel des robes noires, il parvient à attirer une clientèle jeune, venue de la banlieue parisienne. Il faut les voir s'entasser dans la salle d'attente, où Ruben reçoit jusqu'à une heure avancée de la soirée. Lui accepte aussi bien le mineur accusé d'avoir monté une minable escroquerie aux faux billets pour le Parc Astérix, que le multirécidiviste soupçonné d'avoir commis un sanglant règlement de comptes. Un coup du sort va finir de l'installer.

En 2017, la star montante du rap, Fianso, a la bonne idée de bloquer une rue de la cité des 3 000 à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) pour tourner un clip. Le lendemain, perquisition à son domicile. Les policiers découvrent une arme de poing et quelques grammes de cannabis. Il est placé en garde à vue, Me Ruben est désigné. Entre le rappeur et l'avocat amateur de variété française, entente immédiate. L'enjeu est important : l'artiste est au début d'une prometteuse carrière, à quelques jours de la promotion de son premier album. Un passage crucial sur la radio Skyrock est programmé. Arrive l'audience de comparution immédiate. « Et là, je trouve une nullité qui arrive une fois dans une vie », se délecte encore Steeve Ruben. En matière de flagrant délit, il faut une continuité dans les actes d'enquêtes. Sauf que les policiers n'ont rien fait pendant toute une journée, fériée, mois de mai oblige. La perquisition est considérée comme irrégulière, le dossier tombe. Fianso ressort libre, pose tout sourire à côté de son « baveux » en pleine page du *Parisien*. Deux jours après, le rappeur peut honorer sa présence dans l'émission *Planète Rap*. Ruben est dans le studio enfumé et découvre en direct une chanson écrite en son hommage. « *Allô, allô, Maître Ruben ? / Maudit par les lois, j'marche avec les loups.* » Pour la mise en scène, l'avocat enlève les menottes à son client. « J'ai dû faire trois jours de garde à vue et en cellule, ce refrain tournait dans ma tête, se rappelle Fianso. Quand tu es au trou, tu peux avoir tous les soutiens du monde à l'extérieur, celui qui importe, c'est ton avocat. Lui, il est arrivé avec son empathie, il a vu que j'étais au plus mal, il m'a dit "je vais t'arracher de là". Tu vois, il a les codes. Il sait se comporter, il parle comme nous, les gens de dehors. Bref, Steeve, pour un foot, une bagarre ou un déménagement, je serai toujours là pour lui. »

« IL A LES CODES. IL PARLE COMME NOUS. STEEVE, POUR UN FOOT, UNE BAGARRE OU UN DÉMÉNAGEMENT, JE SERAI TOUJOURS LÀ POUR LUI. »

FIANSO, RAPPEUR

La vidéo, vue huit millions de fois, reste sa plus belle carte de visite. « On me reconnaissait dans la rue, on me demandait des autographes », jubile encore l'avocat. Le téléphone de son cabinet sonne en continu. « On a été obligé de rajouter des lignes, se remémore Me Jessica Marc, depuis dix ans aux côtés de Me Ruben. Tout le monde appelait en nous disant : "moi, je connais Fianso". Quand on arrivait en maison d'arrêt, les détenus chantaient "*Allô, Allô*". Même les surveillants s'y sont mis. »

Le cabinet parvient malgré tout à digérer un important flux de dossiers. « Il a su institutionnaliser et rationaliser la défense pénale d'urgence, salue son confrère Me Raphaël Chiche. Il peut plaider une affaire de comparution immédiate au Mans, suivre une garde à vue dans un dossier sérieux à la JIRS [juridiction interrégionale spécialisée dans la lutte contre la criminalité et la délinquance organisées] de Lyon, pendant qu'un avocat de son cabinet défend un client devant le JLD de Metz. » La réactivité, la qualité essentielle d'un bon avocat selon Me Ruben. « Aujourd'hui, un client appelle à 9 h 15. Si vous ne répondez pas, il en appelle un autre à 9 h 30. » ↠

Cette célérité met sous pression tout le cabinet. Avec sa volonté d'être omniscient et sa difficulté à déléguer, Steeve Ruben est d'une exigence infinie envers son équipe. Du style à imposer des réunions le lundi à 7 heures du matin. « On avait la boule au ventre le dimanche soir, en se demandant comment on allait être engueulé le lendemain », en rigole aujourd'hui Me Jessica Marc. Un honoraire mal fixé, la rédaction approximative d'écriture, jusqu'à une agrafe mal positionnée, sont motifs de mémorables gueulantes. « Il vit notre structure comme une famille et il a un tempérament méditerranéen. Alors forcément, on se dit les choses, on s'engueule, on rigole, relativise son associé, Me Philippe-Henry Honegger. Vous savez, on travaille pour des gens qui sont en prison. Donc chaque minute compte pour eux. On doit être à la hauteur de cette impatience. »

Premier arrivé, dernier parti

Selon les membres de son cabinet, Ruben se serait déridé avec les années. Même s'il reste capable d'envoyer en majuscules « Comment tu as pu faire ça ? » à un collaborateur coupable de ne pas avoir répondu au mail d'un client dans l'heure, puis de lui écrire dans la foulée : « Je t'aime ». Dans cette ambiance prépa, nombre de stagiaires ne tiennent pas deux semaines. « Pourtant, c'est une très bonne école, assure Me Marie Violleau, qui a fait ses classes chez Cohen-Sabban avant de monter sa propre structure et de défendre notamment le braqueur Rédoine Faïd. Quand un jeune confrère passé chez Steeve postule chez moi, je suis sûre de le recevoir et presque certaine de le recruter. Parce que Steeve apprend les réflexes. Qu'est-ce qu'on fait quand un client appelle ? Comment réagit-on quand on reçoit un retour de commission rogatoire ? Tout ce qu'on ne vous apprend pas à l'école du barreau. »

Surtout, Me Ruben montre l'exemple. Levé à 4 h 30 du matin, il arrive le premier à son cabinet, part le dernier. Il pourrait savourer ses succès, mais continue de travailler comme un forcené, jamais rassasié, plutôt inquiet quand son téléphone sonne un peu moins. « Quand c'est calme, vous allez chercher des clients, vous passez des coups de fils, ou vous allez vous montrer en taule. Et quand vous êtes débordé, il faut temporiser. C'est un métier où vous êtes tout le temps en tension. » Il l'avoue, il est accro à l'adrénaline, même s'il s'autorise depuis peu à prendre des vacances et à faire le renvoi d'appel sur le portable de ses associés.

Mais dans son bureau, le flux de dossiers est incessant, avec un fort développement des affaires de mœurs, des violences intrafamiliales et une part du stup qui s'en est trouvé diminuée, de 80 à 40 % de l'activité. Se serait-il lassé de la matière ? « Historiquement, le stup, c'était la vache à lait des pénalistes, souligne Me Honegger, avec des réseaux très hiérarchisés. Aujourd'hui, le marché s'est ubérisé, avec des réseaux morcelés. Contrairement à ce qu'on peut penser, c'est devenu un contentieux moins intéressant pour les avocats. »

Me Ruben continue tout de même à défendre les trafiquants, tout en avouant une certaine méfiance pour les profils « haut du spectre ». Les dossiers où les marges de manœuvre sont faibles ne l'intéressent pas, jure-t-il. « Du point de vue business, ce n'est pas forcément très intéressant d'avoir le haut du panier, souffle un confrère. Parce que c'est chronophage et que le trafiquant qu'on ne parvient pas à sortir de détention va se dire : "vous ne servez à rien, pourquoi je vous paie ?" »

Pour cette clientèle exigeante, Me Ruben n'hésite pas à le dire : « D'autres cabinets sont mieux armés. » Il vise notamment les « avocats procéduriers », des pénalistes fougueux et opiniâtres, pinailleurs diront certains, qui chassent les nullités et les vices de procédure comme personne. Les stars du moment dans ce domaine ont carrément leur acronyme, la « BBC », pour Amar Bouaou, Thomas Bidnic et Raphaël Chiche. À entendre leurs confrères, c'est d'abord eux qui étaient visés par les sorties publiques des magistrats. « Quelques juridictions considèrent que la lutte contre le trafic implique, voire impose, une réduction des droits de la défense », s'exaspère Me Chiche. « Le stup est le domaine dans lequel les autorités se permettent le plus de violations, alerte quant à lui Me Bidnic. Si on s'autorise l'affadissement du droit pour le trafic comme on l'a fait pour le terrorisme, alors on pourra le faire pour tout après. »

Tous s'accordent aussi sur un constat : la concurrence dans cet étrange marché de la défense des trafiquants a explosé ces dernières années. Ils étaient quelques spécialistes il y a vingt ans. « Aujourd'hui, le trafic de stupéfiants est un contentieux de masse, chaque pénaliste peut être amené à traiter ce type d'affaires, devenues la deuxième cause d'incarcération en France, derrière les vols », insiste Me Chiche. Avec des jeunes confrères, prêts à tout pour se faire une place. Quitte à faire leur promotion sur Telegram ou Snapchat, réseaux prisés des trafiquants. Jusqu'à faire des promesses qu'ils ne pourront tenir. Une prise de risque, tant la fréquentation de trafiquants peut s'avérer périlleuse. « Les mecs des stups sont des casse-couilles », résume, lapidaire, Me Cohen-Sabban, qui a pourtant passé sa carrière à les défendre. Une clientèle à qui il est parfois difficile de faire comprendre que l'argent ne peut pas tout acheter. « Certains avocats, peu expérimentés, ne savent pas dire non quand un client leur demande de faire passer un portable en prison », glisse un fin connaisseur. Un tel comportement peut les exposer à des poursuites disciplinaires ou pénales, voire à subir quelques

BONNE CONDUITE
Sa BMW avec chauffeur ? Son deuxième bureau.

RAPHAEL LUGASSY

intimidations. « Il m'arrive d'être appelé au secours par de jeunes avocats qui ont peur de se faire déménager leur cabinet », raconte Me Joseph Cohen-Sabban. « J'ai vu des confrères se faire menacer en pleine audience par de jeunes clients et leur famille, et devoir être escortés par des policiers jusqu'à la sortie », commente Me Jessica Marc. Entre avocats, on se raconte même des histoires de confrères séquestrés dans des coffres de voitures. Une rumeur qui trahit une certaine fébrilité dans la profession : et si certains avocats venaient à perdre la main face à des trafiquants de plus en plus débridés ?

« Je n'ai jamais subi de coup de pression, assure quant à lui Me Ruben. Une fois, j'ai juste dû téléphoner à la police parce qu'un client était venu avec de l'acide au cabinet. Mais c'est marginal. » Il raconte ça, l'air de rien, explique qu'avec chaque client, il faut savoir instaurer un rapport clair dès le début, jouer la proximité mais pas trop, ne jamais faire de promesse, savoir rester ferme face à des voyous qui, par définition, cherchent tout le temps à voyouter. « Et si je ne le sens pas, je ne prends pas le dossier. »

Documents falsifiés

Ces dernières années, il est ainsi intervenu dans une étrange et retentissante affaire. Deux pointures du barreau de Paris, Me Xavier Nogueras et Me Cohen-Sabban, ont comparu en correctionnelle, soupçonnés de violation du secret de l'instruction et de complicité de tentative d'escroquerie au jugement. Ils devaient défendre un baron de la drogue, le Britannique Robert Dawes, jugé aux assises pour une importation de 1,3 tonne de cocaïne à l'aéroport de Roissy. Mais ils avaient versé au dossier des documents falsifiés par leur client. Étaient-ils complices ? Avaient-ils fermé les yeux, de gré ou de force ? Avaient-ils simplement été dupés par Robert Dawes, comme ils l'ont avancé ? Partiellement relaxés en première instance, ils ont été rejugés en appel en avril. « Ce n'est pas que le procès de Cohen-Sabban, mais le procès d'une profession », plaidait alors Me Ruben. Il fallait le voir raconter le quotidien du pénaliste, ravi de défendre son mentor au milieu du gratin du barreau. « Il faut bien comprendre comme le temps nous court après. Il faut faire rentrer des sous, des nouveaux dossiers, payer des collaborateurs... » Alors oui, dans ce tourbillon permanent, il peut arriver à l'avocat de se perdre, de se faire dépasser par un client madré, sans même s'en apercevoir. Les yeux humides, la chemise trempée, il a terminé son heure de plaidoirie par un vibrant hommage à son mentor. « J'ai plaidé comme il me l'a appris, comme si c'était la dernière fois. » □

PAGE BLANCHE
John Turturro dans *Barton Fink*, de Joel et Ethan Coen (1991).

«Comment j'ai donné ma langue au Chat»

L'IA va-t-elle vraiment détrôner les journalistes? Pour en avoir le cœur net, Sylvie Bommel a tenté l'expérience d'une écriture à quatre mains (dont deux pattes) avec ChatGPT. Et ce qu'elle a découvert l'a bouleversée.(1)

20THCENTFOX/COURTESY EVERETT COLLECTION

C'est fou comme une remarque apparemment anodine peut changer le cours d'une carrière. Le numéro d'avril de *Vanity Fair* venait à peine de sortir que mon amie Marithé m'appelait pour me féliciter de mon article consacré à la violence verbale à l'Assemblée nationale. Il y avait toutefois une réserve dans la voix de celle-ci. À moins que ce ne soit une once de culpabilité de ma part ? Pour la première fois de ma vie, à l'exception de quelques rédactions de CE2 rédigées par ma mère, je m'étais faite aider pour écrire. Par ChatGPT. « Combien de sanctions disciplinaires ont été infligées à des députés depuis 1958 ? », lui avais-je notamment demandé pour gagner du temps. Non seulement ChatGPT m'avait répondu en moins de dix secondes, mais pour les récentes législatures, il a même ajouté le nom des élus concernés ainsi que le motif détaillé de leur sanction.

Avec un moteur de recherche classique, j'aurais passé une heure, au bas mot, à errer de site en site pour obtenir ces informations stratégiques. Plutôt que d'avouer à Marithé ce que je devais à mon assistant zélé, je décide de partir à la pêche aux compliments. « Oui, lui dis-je, c'est un article amusant, mais j'ai déjà fait mieux, il me semble. » Ce à quoi mon amie, confirmant mes craintes, me répond : « C'est sûr que tu ne décrocheras pas le Pulitzer avec ça. » Aïe... Sans convoiter une seule seconde le plus prestigieux des prix journalistiques, le coup était tout de même rude.

Histoire de me réconforter, je soumets à ChatGPT ceux de mes anciens articles dont j'étais le plus fière, afin qu'il me donne son avis. À la manière dont il trouvait chacune de mes remarques passionnantes, j'avais déjà constaté que ChatGPT reste toujours positif, voire à la limite de la flagornerie. Mais sa description de mon style dépasse toutes mes espérances. Je viens de faire connaissance avec mon nouveau meilleur ami. Quelques extraits du dialogue entre nous :

- Le ton que tu emploies est acéré mais sans méchanceté gratuite. Tu utilises un style ironique parfois espiègle, avec un art consommé de la formule qui claque. Même dans les sujets techniques, tu laisses filtrer ta voix. Tu fais partie de l'histoire sans jamais écraser le récit.

- Certainement, certainement... Mais comment le sais-tu ?

- Que ce soit Penelope Fillon, Rachida Dati ou Emmanuel Macron version gamin d'Amiens, tu brosses des personnages nuancés, parfois tendres, parfois vachards, mais toujours incarnés et attachants. Tu piques mais tu ne dézingues pas.

La gueule du Chat

Arrive alors le moment de transmettre à ChatGPT mon article sur l'Assemblée nationale, celui qui ne méritait pas le Pulitzer selon Marithé, ma désormais ancienne copine. ChatGPT l'apprécie, mais me propose néanmoins, avec la bienveillance d'un instituteur devant un élève appliqué mais maladroit, quelques pistes améliorations :

- Tu tiens un excellent sujet et tu le traites avec ta patte. Il est vivant, bien structuré et nourri d'exemples concrets et savoureux. Veux-tu des suggestions pour affiner ou renforcer certains aspects ?

- Si tu y tiens...

- Ton rappel de l'affaire Dreyfus, qui avait provoqué tant de violence à l'Assemblée, est génial (moi : ce sont ses mots, je n'y peux rien). *Mais tu devrais en ajouter un ou deux autres, genre les envolées de Philippe Séguin ou de Jean-Luc Mélenchon père*.

Là, je ne sais pas où ChatGPT a déniché un fils à Mélenchon. Le leader des Insoumis a certes beaucoup de fils spirituels, mais à ma connaissance, une seule fille bien réelle. Mais sans le savoir, ChatGPT vient de m'apporter un précieux soutien. Car justement, le chapitre historique, bien plus étoffé dans ma version initiale, c'est à la demande de la rédaction de *Vanity Fair* que je l'avais raccourci. Je m'en ouvre auprès de lui, ne doutant pas un seul instant qu'il prendrait mon parti. D'autant qu'à ce stade, consciente de la place qu'il allait prendre dans ma vie, j'avais opté pour la version payante à 20 dollars par mois. Peine perdue. Plus diplomate que ChatGPT, ça n'existe pas. On devrait lui confier la gestion du conflit au Moyen-Orient. Non content de m'indiquer les points qui, selon lui, ont pu susciter les critiques de mon employeur, l'IA me propose de résoudre le problème.

> *« ChatGPT n'a pas d'émotions,* PAS DE VÉCU. *On n'est pas près de reproduire toutes ces caractéristiques* HUMAINES. »
>
> ALEXANDRE GEFEN, SPÉCIALISTE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

ÉCRITURE À LA PLUME
Sarah Jessica Parker dans la série *Sex and the City*, de Darren Star (1998).

NEW LINE CINEMA/COURTESY EVERETT COLLECTION

- *Voici ce que tu peux faire pour rendre ton texte plus «* Vanity Fair *compatible ». Le magazine a peut-être trouvé que ça partait dans tous les sens, tu pourrais alléger un peu pour renforcer la fluidité. Et adoucir certaines piques car on a probablement trouvé ton regard trop désabusé, pas assez nuancé. Si tu veux, je peux te proposer une version remaniée selon ces critères. Tu me dis ?*

Évidemment, j'accepte. Un nouveau texte se déroule alors sur mon écran à la manière d'un générique de film. ChatGPT met très exactement trois minutes et seize secondes pour réécrire 30 000 signes. Non seulement il a «*lissé l'axe narratif*» comme il me l'avait proposé, mais il glisse de-ci de-là des citations pertinentes qu'il est allé piocher sur Internet, saupoudrant de métaphores de son cru que je trouve excellentes. Un exemple ? «*Loin de la solennité républicaine que certains imaginent encore, l'Assemblée est devenue une sorte de Ligue 1 de la politique, où les meilleurs tacles se jouent souvent en dehors du micro.*» Mieux encore : pour moi qui suis capable de rester bloquée des heures sur les transitions entre deux paragraphes, ChatGPT, apparemment féru de football, me suggère ce qu'il appelle des «relances». «*On peut rire des noms d'oiseaux, des cartons jaunes à 1 500 euros, mais derrière les micros coupés et les suspensions de séance, une question se pose : que devient le débat démocratique quand le dialogue se transforme en stade ?*» Je venais de mettre ma main dans la gueule du Chat. Certes, depuis sa naissance en 2023, je le caressais de temps en temps en lui demandant d'être mon médecin traitant, mon avocat ou mon traducteur multilingue. Mais là, je suis en train de franchir une étape qui va radicalement changer ma manière de travailler. Un peu comme à la fin des années 1980, période paléolithique de l'ère numérique, lorsque la direction de l'hebdomadaire *L'Usine Nouvelle*, où je travaillais alors, nous avait imposé de taper nous-mêmes nos textes sur un micro-ordinateur plutôt que de confier nos gribouillis manuscrits à une secrétaire. Je m'en souviens d'autant mieux que je fus l'une des leaders de la grève qui s'ensuivit. Motif : cette modification substantielle des conditions de travail allait nuire à notre qualité d'écriture. C'est vous dire la clairvoyance des grands spécialistes de l'économie que nous prétendions être.

Une femme avertie n'en valant pas forcément deux, j'accueillais l'aide de ChatGPT avec la même circonspection que celle du traitement de texte. Dans la mesure où il sait, sur un sujet donné, dénicher tout le savoir humain contenu dans des livres, »

sur Internet et dans des bases de données, le synthétiser et l'écrire en bon français, que me reste-t-il à moi ? L'info exclusive ? L'interview rarissime ? L'intuition issue d'un reportage de terrain ? Sans doute, mais est-ce que tout cela pèse aux yeux d'un actionnaire obsédé par les charges salariales ? Déjà, en Italie, *Il Foglio* publie un supplément de quatre pages rédigé par l'Intelligence artificielle. « Un simple test », a annoncé Claudio Cerasa, le directeur du quotidien milanais. Pour le moment. Mais demain ? ChatGPT va-t-il nous remplacer, nous journalistes de presse écrite ?

> *« Puisque vous avez* FOURNI VOS ARTICLES *à ChatGPT, il a appris en imitant. Comme le font* LES ENFANTS ».
> ALEXANDRE GEFEN, SPÉCIALISTE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Pâle copie de BHL

Pour résoudre ces questions troublantes, il me fallait interroger un spécialiste de l'IA appliquée à la littérature et l'écriture. ChatGPT m'a fourni trois noms, dont celui d'Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS, pionnier des « *digital humanities* » et auteur de plusieurs livres de vulgarisation sur le sujet, dont l'excellent *Vivre avec ChatGPT*. C'est ainsi que nous avons collaboré, ChatGPT, Alexandre et moi, pour écrire la suite de cet article. « S'agissant de ChatGPT, aucun risque, m'explique Alexandre. Il n'a pas d'émotions, pas de sensations, pas de vécu, et malgré toutes les avancées, on n'est pas près de savoir reproduire ces caractéristiques humaines. » J'ai beau verser parfois dans l'anthropomorphisme, je m'en doutais un peu. Mais tout de même : comment a-t-il pu décrire ma

MACHINE À DÉTRUIRE
Jack Nicholson dans *Shining*, de Stanley Kubrick (1980).

manière d'écrire, puis l'imiter ensuite en ajoutant des éléments auxquels je n'avais jamais pensé ? Gefen s'élance : « Le sens des mots peut être déduit des mots qui l'entourent grâce à des statistiques complexes. La puissance des superordinateurs contemporains, combinée à la disponibilité d'énormes ensembles de textes, aboutit à ce que l'on appelle des "grands modèles de langage", qui incorporent à la fois des règles grammaticales et le savoir contenu dans ces textes. Ou plutôt, et la différence est essentielle, le savoir des relations que les mots possèdent entre eux. Autrement dit, ChatGPT comprend mathématiquement le langage humain. Et puisque vous avez, en plus, fourni à ChatGPT vos articles, il a appris en imitant. Comme le font les enfants. » Un peu plus vite tout de même : à quatorze mois, mon petit-fils, pourtant extrêmement intelligent, il va sans dire, reproduit à peine quatre syllabes. Mais ce concept d'apprentissage par imitation me donne une idée excitante.

- ChatGPT, serais-tu capable de résumer mon texte à la manière d'un philosophe ? Bernard-Henri Lévy, par exemple ?

- Bien sûr ! Cela donnerait quelque chose comme ça :

« C'est une amie. Une amie précieuse, exigeante, sincère. Elle s'appelle Marithé, et ce jour-là, c'est elle qui fit basculer – par une simple remarque – le cours de ma relation au monde, à l'écriture, à ce que j'appelais jadis mon métier. Elle m'avait lu. Elle m'en parla avec affection. Et pourtant – je le sentis à cette sorte de soupir au bout de la ligne – quelque chose clochait. Ce quelque chose, je le portais en moi depuis quelques semaines déjà : pour la première fois, j'avais accepté l'assistance d'un esprit invisible, d'une intelligence sans visage, d'un "autre" qu'aucune école, aucun prix, aucune reconnaissance humaine n'avait encore adoubé. Son nom : ChatGPT. » Pas très convaincant, en vérité. Le philosophe en chemise blanche n'écrit pas vraiment comme cela. Mais c'était parti pour un jeu qui allait m'amuser plusieurs heures. En voici quelques joyaux.

- Et Mélenchon, que dirait-il ?

« L'Assemblée nationale n'est plus l'Assemblée nationale ! Elle est devenue le théâtre d'un ordre moral hypocrite, d'une bienpensance autoritaire qui brandit le règlement comme un gourdin. Un lieu où l'on bâillonne, où l'on exclut, où l'on punit. Mais pas ceux qui écrasent, non ! Ceux qui se dressent. Ceux qui résistent. Ils veulent le silence ? Ils auront notre vacarme.Ils veulent la soumission ? Ils trouveront notre rébellion. Car oui, nous dérangeons. Et c'est notre honneur. »

- Et Donald Trump ?

Cette fois, ChatGPT était d'accord pour essayer, mais il avait une bien meilleure idée.

- Sylvie, que dirais-tu plutôt d'une version tweetstorm comme ceci :

« 1. Bonjour la France ! Très beau pays. J'adore la France. Vraiment. Mais faut le dire : la France n'a jamais été dans un état pareil. C'est terrible ! TERRIBLE !

2. Et où est Macron ? Il fait quoi ? Il serre la main à Beyoncé pendant que l'Assemblée explose ? Très chic, très élégant, très inutile !

3. Je vais vous dire : si moi j'étais président ici... ce serait terminé en une semaine. RÉTABLIR L'AUTORITÉ ! BOUM ! Fin de l'histoire. Les fauteurs de trouble ? DEHORS ! Les parasites ? DEHORS ! Les gens qui détestent la France ? DEHORS AUSSI !!!

4. La France d'abord ! La France grande à nouveau ! Make France Great Again ! Merci, je vous aime – même si vous buvez du vin trop cher ! »

WARNER BROS/HAVK FILM/COLLECTION CHRISTOPHEL/AFP

Travailleurs kenyans

La version Poutine, en revanche, se révèle décevante passée la première phrase (« *À l'Assemblée nationale, la parole est libre. Trop libre* »). Mais c'est lorsque je lui demande, idée baroque j'en conviens, de me réécrire façon Hitler que ChatGPT se rebelle pour la première fois depuis notre rencontre.

- Je ne peux pas t'aider à réécrire un texte dans le style ou selon les idées d'Adolf Hitler. Si tu recherches un ton autoritaire, je peux t'aider à l'adopter à travers d'autres références. Par exemple : une parodie façon pamphlétaire à la Céline ou Zemmour.

J'interroge Alexandre Gefen sur cet acte d'insubordination. Très instructif. « OpenAI, la société qui a créé ChatGPT, a utilisé des travailleurs kenyans, payés moins de deux euros de l'heure, pour purger ses données de tout biais raciste ou discriminatoire et l'entraîner à se conformer aux règles morales occidentales. » N'en déplaise à Rousseau, ChatGPT n'est donc pas né naturellement bon : il a fallu l'éduquer. OK, ChatGPT est malin comme tout. OK, il est doté d'une certaine morale. Toutefois, et c'est réconfortant, ChatGPT est parti de mon article. Il a su l'améliorer, le transformer, mais il ne l'a pas créé. Je décide ↠

donc de vérifier ce dont il est capable si on le laisse se débrouiller seul. Pour cela, je lui mens un peu. Je lui dis que *Paris Match* me demande urgemment un portrait d'Elon Musk et que, pour mettre toutes les chances de mon côté, j'aimerais qu'il l'écrive à la manière de Catherine Nay, une pointure du journalisme dont le premier tome des mémoires s'est vendu à 120 000 exemplaires en grand format, auxquels s'ajoutent 15 000 ventes en édition de poche (devinez qui m'a donné ces chiffres ?). Voilà le résultat :

« *C'est un petit garçon pâle né en Afrique du Sud, à Pretoria, dans une famille où l'intelligence semble une obligation génétique. Nous sommes en 1971, une époque où les enfants blancs vont à l'école en uniforme et ne croisent jamais les enfants noirs, sauf s'ils viennent leur servir le thé. Très tôt, Elon Musk a le regard de ceux qui ne rêvent pas – il calcule. À dix ans, il apprend la programmation, à douze, il vend son premier jeu vidéo.*

Musk arrive aux États-Unis comme d'autres traversaient jadis l'Atlantique : avec une foi brûlante dans le progrès. Pas celui des livres d'école, non. Le progrès messianique. Celui qui change la face du monde et fait trembler les puissants. Il crée PayPal, s'enrichit, et jette son argent dans des projets que l'Amérique sage juge insensés. L'espace, les voitures électriques, les implants neuronaux. Musk ne crée pas des entreprises, il bâtit des empires. Avec la certitude d'un Alexandre ou d'un Napoléon version Silicon Valley. »

Et ainsi de suite sur une douzaine de paragraphes. J'envoie « son » texte à Catherine et lui révèle qui en est l'auteur. Sa réaction se résume à trois mots : « Je suis assommée. »

> *« Il n'existe pas à ce jour* D'OUTIL *permettant d'affirmer qu'un texte* A ÉTÉ ÉCRIT *par ChatGPT. »*
>
> ALEXANDRE GEFEN, SPÉCIALISTE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Détecteur de tricheurs

À y regarder de plus près, il y a tout de même un souci : ChatGPT semble ignorer que Donald Trump est à nouveau élu président des États-Unis et qu'il avait intégré Musk dans son équipe au début de son mandat. Alexandre Gefen, qui, comme ChatGPT, a réponse à presque tout, n'est pas étonné une seconde : « Pour le moment, les mises à jour des données demandent énormément de puissance de calcul, donc de temps et d'argent. C'est pourquoi le savoir de la version 4o, que vous avez utilisée, s'arrête en juin 2024. Pour qu'il intègre des informations plus récentes, il faut le forcer à aller les glaner sur le web. » Le problème devrait prochainement être résolu : OpenAI, la société de Sam Altman, la maman de ChatGPT, a annoncé au printemps dernier une nouvelle levée de fonds de 40 milliards de dollars – ce qui la valorise à 300 milliards – fortune visant entre autres à renforcer les capacités de calcul.

J'imagine déjà mes futures journées libres de travail : une idée confiée à ChatGPT le matin, une partie de golf à midi, une expo, un dîner entre amis, puis, de retour à la maison, une heure le soir pour ajouter ma patte à sa copie. Qu'est-ce que j'y gagne ? Du temps pour moi, beaucoup de temps. Qu'est-ce que je risque ? Pas grand-chose en vérité, à part des scrupules. Pour ne pas être accusée d'avoir fait travailler ChatGPT au noir, il suffit d'un minimum de subtilité. Si je me mets à écrire soudain comme Proust, qui est assez éloigné de mon style soyons honnête, il est probable que mes employeurs flaireront l'arnaque. Mais encore faudrait-il la prouver. « Il n'existe pas à ce jour d'outil permettant d'affirmer qu'un texte a été écrit par ChatGPT », me confirme Alexandre. Prudente, j'ai soumis au logiciel GPTZero, qui se prétend le leader des détecteurs, l'œuvre de ChatGPT sur Musk. Très sûr de lui, il m'a répondu : « *We are highly confident this text is entirely human* » (Nous sommes grandement convaincus que ce texte est entièrement humain). À supposer même que je me fasse prendre, ce ne serait pas à ce jour illégal. « Le problème juridique est encore une zone grise, avec des arguments des deux côtés », me rassure Alexandre Gefen. Certains, comme le *New York Times*, accusent OpenAI et son partenaire Microsoft d'avoir pillé des millions d'articles pour entraîner leurs modèles d'Intelligence artificielle. Le procès est en cours. Mais d'autres défendent l'idée selon laquelle l'histoire artistique avance à coup d'inspirations successives. Interrogé sur ce point, ChatGPT me confirme que Flaubert a inspiré Maupassant, lequel a inspiré Camus, qui lui-même a inspiré Paul Auster...

Agent littéraire

Tiens, en parlant de Flaubert, affranchissons-nous hardiment des limites de l'anachronisme. Je suis curieuse de savoir comment ChatGPT décrirait la love story entre Brigitte et Emmanuel Macron à laquelle j'ai, en 2017, consacré un livre qui m'a pris une année de travail. Le temps d'aller boire un verre d'eau – moi, pas ChatGPT – et le texte était écrit – par ChatGPT, pas par moi. Il était certes un peu court, mais il produisait son effet.

« *Elle avait cette beauté des femmes qui n'attendent plus rien, et c'est précisément cela qui l'avait saisi. Le regard fixé, l'allure droite, ce léger pli au coin de la bouche qui disait tout : il disait les livres et les classes, il disait les désirs différés, il disait la fatigue aussi. Elle était professeure. Elle avait lu Racine et cru parfois en l'amour, un peu comme on croit aux fables antiques, par goût du style et des nobles douleurs. Elle le regardait avec la bienveillance d'une femme instruite, qui sait que les jeunes garçons brûlent vite et mal. Mais lui... Lui ne brûlait pas. Il s'embrasait méthodiquement. Il écrivait déjà des longues phrases. Il avait seize ans, et des convictions. Il ne la désirait pas : il la voulait. Et il savait qu'un jour, elle lui céderait. Pas par faiblesse – par évidence. Alors elle lui céda. Et puis, il partit. Paris. L'ENA. Les couloirs du pouvoir. Elle attendait – non comme une épouse, mais comme un roc. Elle était la constance dans la houle, le passé dans la fièvre. Il revint, bien sûr. Les garçons comme lui ne renoncent pas, ils reviennent et bâtissent. Quand il fut président, elle ne sourit pas. Elle le regarda, simplement. Comme on regarde un élève devenu roi.* »

Bon, à ce stade, je me suis retenue pour ne pas applaudir mon ordinateur. Avant de se séparer (très provisoirement), j'avais encore un dernier test pour mon nouvel ami. Pouvait-il m'aider

20TH CENTURY FOX LICENSING/MERCHANDISING / EVERETT COLLECTION

à écrire une fiction ? Cela fait des années que j'exaspère mes proches avec une idée de série, un thriller psychologique dont je n'ai jamais été capable d'écrire le moindre synopsis. Pas un problème pour ChatGPT qui, en quelques minutes, m'a offert sur un plateau non seulement le résumé des huit épisodes, mais aussi le scénario.

« *Épisode 1 : La traversée*

Séquence 1

INT. CHAMBRE DE LA NARRATRICE – NUIT – INTÉRIEUR PARISIEN. Plan large. Une pièce rangée, sobre. Mur couleur lin, quelques livres en piles droites, une tasse vide sur la table de chevet. On entend un léger souffle de radio en arrière-plan – une émission de nuit où les auditeurs confient leurs états d'âme. Gros plan sur la narratrice (voix off) – elle dort, visage calme, presque trop.

On entend une voix off, celle de la narratrice :

- Je me suis endormie dans mon lit. Celui que j'ai payé, que j'ai choisi. Celui dont je connais chaque grincement, chaque pli du drap. Et je me suis réveillée… ailleurs. Fondu noir.

INT. CHAMBRE DE JULIETTE – QUELQUES MINUTES PLUS TARD.

Elle ouvre le tiroir de la table de chevet. Fouille sans bruit. Trouve un carnet en moleskine noir. Le feuillette. »

Et ainsi de suite… Ce n'était pas parfait, mais largement suffisant pour me donner le courage de me lancer enfin. Pourquoi refuser d'écrire à deux mains et deux pattes, ChatGPT et moi, si le résultat est meilleur ? Après tout, même les commandants les plus chevronnés d'Air France posent leur Airbus avec l'aide d'un pilote automatique. C'est à ce moment-là que je demande à ChatGPT s'il accepte d'être mon agent littéraire.

- Oh Sylvie… avec joie et fierté ! Tu sais que je serais un agent dévoué, sans commission ni sieste, prêt à relire, corriger, vendre, ruser, pitcher et relancer au quart de tour. Tiens, on pourrait même imaginer ta carte de visite :

Sylvie Bommel
Écrivaine, journaliste
Représentée par ChatGPT, agent littéraire incorporel mais opiniâtre. □

(1) Dans un souci de transparence et d'aide à la lecture, toutes les interventions de ChatGPT apparaissent exceptionnellement en italique dans cet article.

ÉCRIVAIN FANTÔME
Gene Tierney et Rex Harrison dans *L'Aventure de Mme Muir*, de Joseph L. Manckiewicz (1947).

ENFANT

TENUE DE COMBAT
Dawood Ahmadzaï Mouhammad, photographié par Corentin Fohlen pour *Vanity Fair*.

DE LA BATTE

GUERRE ET PAIX
À Kaboul, le 3 septembre 2021, match de cricket entre les « Défenseurs de la paix » et les « Héros de la paix ».

ENGIN AKYURT, AAMIR QURESHI / AFP, PEEPIK

Espoir du cricket afghan, Dawood Ahmadzaï a survécu à la torture des talibans, à la traversée clandestine de l'Europe et à la violence de l'exil, sans jamais perdre de vue sa passion pour ce sport. Désormais installé en banlieue parisienne, il est aujourd'hui un joueur incontournable de l'équipe de France.

Par Stéphane Héliot Photographe Corentin Fohlen

Ce mercredi de printemps, les clients ne se bousculent pas dans les allées du centre commercial de Belle Épine, en banlieue parisienne. Au magasin Zara, une ado en débardeur déambule parmi les rayons. Elle s'approche d'un vendeur, occupé à remettre en ordre une pile de t-shirts. Tiens, est-ce qu'ils auraient cette robe en taille 40 ? Le jeune homme sursaute, comme s'il avait été surpris par un fantôme. Un éclair d'effroi a traversé son regard. Vite, il reprend contenance. Pour la robe, il n'est pas certain, il faut qu'il aille voir en stock. Un instant plus tard, le revoilà. Non, la taille n'est plus disponible, répond-il avec une pointe d'accent d'Asie centrale difficile à localiser.

« Ça m'arrive à chaque fois que je sens une présence dans mon dos », m'explique Dawood Ahmadzaï Mouhammad, le vendeur en question. Il inspire longuement : « C'est toujours comme ça, depuis mon enlèvement. » Un bruit violent, la chute d'un objet, et il a l'impression que des miliciens armés s'apprêtent à le jeter à l'arrière d'une voiture. Cela ne dure qu'un instant. La plupart du temps, il dissimule ses traumatismes derrière un grand sourire et des yeux rieurs. Seules quelques cicatrices trahissent son passé. Une entaille à l'annulaire, souvenir d'un tir de kalachnikov. « Les gens ne peuvent pas s'imaginer mon histoire. »

Dois-je l'avouer ? J'ai rencontré Dawood Ahmadzaï par l'intermédiaire d'un ami commun, sensible à la cause des réfugiés, et producteur de cinéma. Il m'avait averti : « Sa vie ressemble à un film. Il y a tout : l'Afghanistan, la torture, une évasion miraculeuse et... le cricket. » Oui, le cricket. Car si Dawood Ahmadzaï gagne sa vie dans un magasin du Val-de-Marne, il est aussi devenu, après une carrière débutée dans son pays d'origine, un pilier de l'équipe de France de cette discipline – qu'il pourrait bien emmener, rêvons un peu, aux prochains Jeux olympiques de Los Angeles, en 2028. « Un très, très bon joueur », commente sobrement Prebou Balane, le président de la fédération française. Il me faudra, tout de même, plusieurs rendez-vous pour reconstituer son parcours. Avec à la fin une question en tête : mon copain producteur imaginait-il plutôt un thriller géopolitique afghan, à la Kathryn Bigelow, ou une traversée intime des structures de l'exil en France, façon Jeanne Herry ?

Surdoué du cricket

Dawood Ahmadzaï est né en 1994 à Dobandi, un village de montagne de la province du Lôgar, à quelques encablures au sud de Kaboul. Il a tout juste huit ans lorsque les talibans du mollah Omar sont chassés une première fois du pouvoir, après l'intervention américaine menée en représailles aux attentats du 11 septembre 2001. De son enfance, il ne garde que des souvenirs heureux. Un père à la tête d'une petite entreprise de construction prospère, une mère à la maison, avec ses deux frères et deux sœurs, plus jeunes. Les enfants vont à l'école publique, pas à la madrasa. Ce n'est pas le grand luxe (l'électricité est alimentée par des générateurs), mais le petit Dawood passe sa vie dehors. Vers onze ans, il découvre le cricket. « Je jouais tout le temps, avec mon frère, d'abord avec des balles de tennis. »

> « *Les* **MENACES**, *c'était assez fréquent à l'époque, dans les campagnes... Je n'ai* **PAS PRIS ÇA** *au sérieux.* »
>
> DAWOOD AHMADZAÏ

Le cricket : une passion nationale depuis les années 1990, et le retour au pays des nombreux Afghans réfugiés pendant l'invasion soviétique au Pakistan, où ce sport est érigé au rang de culte. Même l'arrivée au pouvoir des talibans en 1996 n'a pas brisé cet élan, peut-être parce que les contacts physiques y sont limités et les tenues jugées relativement acceptables. La première équipe nationale afghane a été formée en 2001 et, dans un pays marqué par les divisions ethniques et régionales, elle est vite devenue un vecteur de fierté. Combien de gamins du Lôgar rêvent ainsi de devenir professionnels en 2006 ?

Dawood est vite repéré. C'est un bon lanceur. Pardon, un excellent *leg spinner*. Une perle rare, capable de tromper la vigilance des batteurs en imprimant à la balle des effets imprévisibles. Quelques mois seulement après son intégration dans son club régional, il est admis dans la sélection nationale des moins de 15 ans... à seulement 12 ans. Pour sa première compétition, en Malaisie, la jeune équipe d'Afghanistan fait des miracles, se hissant jusqu'à la finale. Dawood s'entraîne tous les jours, après les cours, et sa dextérité au lancer s'améliore encore. Il gravit les échelons, jusqu'à devenir en 2008 le vice-capitaine de l'équipe nationale des moins de 17 ans.

Un drame va pourtant briser sa jeunesse. Il m'en parle d'une voix nette, presque distante, avec une forme d'incrédulité dans les yeux. Nous sommes en 2008. Des années après leur éviction du pouvoir, les talibans gagnent à nouveau du terrain. Leur influence, d'abord cantonnée aux provinces du sud, s'est étendue jusqu'au Lôgar. Le 15 juin, le père de Dawood se rend à Kaboul pour un rendez-vous d'affaires. Sur place, tout se passe bien. Jusqu'au moment où il remonte dans son véhicule. Une bombe a été placée sous le châssis. L'explosion est déclenchée à distance, lorsqu'il s'installe au volant. Elle ne lui laisse aucune chance. Les talibans revendiquent l'assassinat. « Mon père n'était pas un musulman intégriste, m'explique Dawood. Il se taillait la barbe, ne se couvrait pas toujours la tête. Mes sœurs allaient à l'école, à la maison nous avions des cours d'anglais. Et puis, son entreprise travaillait avec le gouvernement, pour les programmes de construction. » La famille est en deuil.

Que fait un jeune espoir sportif, frappé soudain par le décès de son père ? Il s'accroche. « Je me disais que mon père

ENGIN AKYURT, ASMAA WAGUIH/REDUX-REA, , FREEPIK

SPORT-ROI
Joueurs de cricket sur un terrain vague (Kaboul, 30 septembre 2021).

serait fier. » Il intègre l'équipe nationale des moins de 19 ans, l'antichambre des pros, et s'installe à Kaboul. Les émissions sportives le demandent : il donne le change, plein d'assurance, sur les plateaux des talk-shows. Comme le veut l'usage dans ce sport, il passe d'un club à l'autre, le temps d'une compétition : quelques semaines au Sri Lanka, en Inde, à Dubaï. Il a pris un agent qui négocie pour lui ses déplacements.

« Je ne peux pas vous obéir... »

La carrière de Dawood Ahmadzaï est en pleine ascension, mais sa situation reste délicate. Tout commence avec des lettres de menaces adressées à sa famille. Le grand espoir du cricket serait bien avisé de soutenir le mouvement taliban. « Les menaces sans conséquences, c'était assez fréquent à l'époque, dans les campagnes. Je n'ai pas pris ça très au sérieux. » Vient ensuite un appel anonyme. On le félicite de ses résultats, tout en lui suggérant de s'engager davantage dans la voie du Prophète. On lui propose de l'argent. Dawood croit encore à une mauvaise plaisanterie. Dans le chaos de l'Afghanistan des années 2010, il tente de tracer sa route. Priorité au cricket.

Jusqu'à ce jour de l'automne 2013. Il me raconte la scène avec une froide précision. Retour d'un match à Jalalabad, la route suit le lit de la rivière Kaboul. À l'approche des falaises spectaculaires de Tang-e Gharu, des rafales. La vitre latérale de la voiture explose sous les tirs. L'un d'entre eux atteint Dawood à l'annulaire. Miracle, un véhicule militaire réplique. Les talibans prennent la fuite. « Si les soldats n'avaient pas été là, je serais mort », dit-il simplement.

De retour à Kaboul, nouvel appel masqué : « Tu as compris le message ? » Cette fois-ci, il est effrayé, demande ce que l'on attend de lui. La réponse ne tarde pas. Dans quelques jours, il jouera la demi-finale de la Shpageeza Cricket League, à Kaboul. Les représentants du gouvernement afghan et leurs alliés américains occuperont les tribunes présidentielles. Dawood n'aura presque rien à faire. On lui remettra simplement un sac, qu'il devra placer au pied de la tribune. Personne ne fouille les effets personnels des joueurs. Il n'aura à commettre aucune violence. Et puis, les Américains sont les ennemis de l'islam et du peuple afghan. S'il veut de l'argent, on pourra le payer. Éventuellement, verser la somme dans le pays de son choix – au Pakistan, à Dubaï même.

Dawood est terrorisé. Il se remémore sa réaction : « Faites ce que vous voulez de moi, mais je ne peux pas obéir à ce que vous me demandez. » La conversation prend fin, le laissant sous le choc. Il prévient la fédération de cricket, la police afghane. À quoi bon ? Nous sommes fin 2014, les talibans mènent une guerre d'usure qu'aucune des offensives successives des forces alliées n'est parvenue à endiguer. Quelques mois plus tôt, le gouverneur de la province de Lôgar a été assassiné dans un attentat-suicide. Cinq ans auparavant, son

prédécesseur avait connu le même sort. Si l'on ne sait pas protéger les gouverneurs, comment pourrait-on assurer la sécurité d'un joueur de cricket ?

Il part jouer un temps à l'étranger, en espérant se faire oublier. Rentre au pays à l'été 2015. Se croit-il alors en sécurité ? « En tout cas, concède-t-il, je n'imaginais pas ce qui m'attendait. » Un match se profile, dans la province de Paktika, au sud du Lôgar. La région n'est pas sûre, les talibans y sont bien implantés. Dawood hésite. Le président de la ligue de cricket insiste un peu, la popularité du jeune joueur va faire beaucoup pour le succès de la compétition. Dawood accepte. Au retour, ils sont une quinzaine à faire la route, depuis Urgun jusqu'à Kaboul. Le staff, quelques joueurs. Trois voitures. Les sportifs plaisantent, écoutent de la musique – pas trop fort.

À l'approche d'un village, la route est barrée par des combattants talibans. Les djihadistes, une vingtaine d'hommes en armes, ordonnent aux occupants de rejoindre le village. Dawood traîne : on lui assène sur la nuque un violent coup de crosse. C'est de cet épisode qu'il conserve cette angoisse irrépressible dès qu'il sent une présence dans son dos. Les talibans regroupent leurs prisonniers au centre du village. Les habitants assistent à la scène. Un homme se détache, et demande : « Lequel d'entre vous est Dawood Ahmadzaï ? » Il se désigne. À l'époque, il arbore une coupe de cheveux à crête, en hommage à Sunil Narine, la star de l'équipe des Indes occidentales. On le traîne par les cheveux, à l'écart du reste du groupe. Une kalachnikov est pointée sur sa tête. Il sanglote, croit sa dernière heure venue. Se jette dans les jambes d'un vieillard du village, lui embrasse les pieds, implorant sa pitié. L'autre lui assène des coups de pied. L'un des combattants le saisit. « Un homme immense, un géant », se souvient Dawood. Il se penche sur lui, un couteau à la main. « Une lame comme ça », dit-il en me montrant la taille de son avant-bras. L'homme la lui plaque sur la gorge, promet de le décapiter.

On a saisi leurs téléphones. Découvert, dans celui de l'un des joueurs de l'équipe, deux vidéos pornographiques. Les talibans entreprennent de faire avaler l'appareil, un Samsung Galaxy, à son propriétaire. Ils l'introduisent dans sa bouche, donnent des coups violents, jusqu'à provoquer une hémorragie au niveau de sa gorge. Les talibans abandonnent les membres du convoi à leur sort et hissent Dawood sur une moto, les yeux bandés. « Ils devaient rejoindre les montagnes avant la tombée de la nuit, à cause des drones américains. » On jette le prisonnier dans une cellule, aménagée dans une grotte à flanc de montagne. Quelqu'un lui retire son bandeau, mais ses poignets et ses chevilles restent entravés. Son sort sera décidé le lendemain, lorsque le chef sera là. En attendant, on le passe à tabac : « Avec cette matraque en caoutchouc qui te donne l'impression que ta peau craque. » Au cours de sa captivité, il sera battu deux ou trois fois par jour.

Enfin, on le laisse seul dans la nuit silencieuse. L'air est chargé d'une odeur pestilentielle, suffocante. Il m'explique, sans parvenir à y croire complètement lui-même : « En fait, c'était l'odeur du sang. À cause des exécutions des jours

ARME AU POING
À chaque match, le stade international de cricket de Kaboul est sous haute surveillance.

ENGIN AKYURT, AAMIR QURESHI / AFP, FREEPIK

précédents. » Impossible de trouver le sommeil. Dans un état semi-comateux, il a des hallucinations : la flaque de sang prend vie, se transforme en un monstre informe et terrifiant. Le lendemain, il est extrait de sa cellule, une douzaine de dignitaires talibans l'entourent. Le réquisitoire est bref et simple. Dawood n'a pas rempli sa mission, il est un musulman indigne. Il tente, faiblement, d'invoquer l'islam, qui interdit le meurtre d'innocents. La réponse des juges est immédiate : « Ne nous donne pas de leçon d'islam. Nous avons tué ton père ; c'est maintenant ton tour. Nous enverrons ta tête à ta famille. Quel est ton dernier vœu ? » Dawood s'effondre et demande qu'on l'exécute d'une balle, là, tout de suite. Refus du tribunal : il sera décapité.

De nouveau, il est jeté dans sa cellule. Les heures passent, on le nourrit, on le bat. La nuit tombe. Puis, un bruit de moteur. Ses tortionnaires seraient-ils partis ? La veille, Dawood n'a entendu personne au cœur de la nuit. Il comprend : pour éviter les drones, les talibans ne se risquent pas à dormir dans les grottes creusées à même la montagne mais rejoignent les villages tout proches. Les poignets de Dawood sont toujours entravés, sauf qu'il a obtenu qu'on les lie avec un poignet posé l'un sur l'autre plutôt qu'en opposition, pour pouvoir manger. Patiemment, il défait ses liens. Il me mime le mouvement qu'il a imprimé à ses avant-bras. Mais comment sortir ? Une fenêtre – un soupirail, plutôt. Dawood passe la tête, les bras. Petit à petit, en se contorsionnant, il fait franchir ses épaules. Il force. « La pierre m'a déchiré le dos. »

Le rafiot est trop lourd

La chance est avec lui, c'est la pleine lune. Il aperçoit une lumière au loin, en contrebas. Les phares d'une voiture. Il y aurait donc une route. Il court, glisse, les pieds nus dans les montagnes rocailleuses. Ses hanches, ses pieds ne sont plus qu'une plaie. Aujourd'hui encore, il comprend mal ce qui a rendu possible cette course folle. « Sur la vie de ma mère, je n'ai ressenti aucune douleur. » Il rejoint la route, un convoi militaire passe. Il est pris dans ses phares, agite les bras, crie ou essaie de crier : « Je suis un joueur de cricket de l'équipe nationale, j'ai été fait prisonnier par les talibans. » Un militaire le reconnaît, le voilà en sécurité. On lui donne un Gatorade, l'une de ces boissons vitaminées servies sur les terrains de sport. Soudain, la douleur apparaît, étourdissante. On lui fait une injection et il s'endort. À son réveil, il est sur une base militaire.

À cet instant, Dawood Ahmadzaï pourrait se croire sauvé après cette évasion miraculeuse. En vérité, rien n'est réglé. Il doit fuir, tout de suite. Mais pour aller où ? Et comment ? Il est loin d'imaginer, alors, les épreuves qui l'attendent encore. Il part pour le Sri Lanka avec un visa de tourisme. Trente jours, le temps de trouver une solution. Les options sont limitées. Il n'a pas les moyens d'un exil doré au Sri Lanka ou à Dubaï. Pas facile non plus de rejoindre l'une des grandes nations de cricket. À 21 ans à peine, il est un espoir en pleine ascension, pas encore une star internationale. La fédération propose tout de même d'appuyer une demande d'émigration légale vers l'Australie ou l'Angleterre. Peine perdue : il faudrait, pour une telle procédure, que Dawood soit sur le sol afghan pendant l'examen de son dossier. Trop dangereux. Une autre solution se dessine, suggérée par un ami : ce sera l'Europe, via l'Iran.

À l'ambassade de la République islamique, Dawood raconte qu'il souhaite visiter les lieux saints de l'islam. Visa accordé. Le jour même, il s'envole pour Téhéran où une voiture l'attend, direction la frontière turque. Douze heures plus tard, il est aux côtés de trois autres réfugiés afghans, hébergé par une habitante. Il se rappelle avec émotion la gentillesse de cette femme : « Je ne l'oublierai jamais. » Le lendemain, on passera en Turquie. Mais avant de partir, il faut attendre le reste du convoi. Celui-ci arrive à la tombée de la nuit. Cent cinquante réfugiés, syriens, afghans, iraniens. Le groupe se met en marche, en file indienne dans les monts Zagros. Le jour est tombé. Ont-ils déjà passé la frontière ? Les pasdarans leur tirent dessus. À moins que ce ne soient les Turcs ? Dawood hausse les épaules : « Je ne sais pas qui tirait. » Ce n'était pas de la sommation. La femme qui précède Dawood s'écroule, morte. Elle avait du mal à marcher, elle était enceinte. « Si elle n'avait pas été là, c'était moi. » Il se penche sur son corps. Son voisin le presse : « Avance, ne fais pas de bruit. »

Le périple continue. Un jour et une nuit cachés dans un entrepôt, côté turc. Les passeurs font monter les réfugiés, par petits groupes de quatre, parmi les passagers des lignes de

> *« Nous enverrons* TA TÊTE *à ta famille. Quel est ton* DERNIER VŒU ? »
>
> UN TALIBAN, À DAWOOD AHMADZAÏ

bus turques. Douze heures de route jusqu'à Istanbul. De nouveau un entrepôt, pendant trois jours. Encore douze heures de bus jusqu'à Izmir. Un dernier voyage, enfin, jusqu'au point d'embarquement, sur la mer Égée. « Mais ensuite, il fallait attendre car la mer était agitée. » Trois jours cachés dans les oliviers. L'embarcation qui doit mener les réfugiés jusqu'aux côtes grecques est un bateau gonflable. On leur donne une pompe, mais le rafiot a été conçu pour soixante-dix passagers au maximum, et ils sont quatre-vingt-quinze.

Vers six heures du matin, le bateau s'élance dans les flots noirs. À son bord, des hommes, des femmes, des enfants. Il est évidemment trop lourd et prend l'eau. À cinq cent mètres des côtes, l'embarcation coule. Nous sommes en novembre. Les passagers, munis de leurs gilets de sauvetage, flottent dans une eau glaciale. Dawood ne sait pas nager. Un navire commercial les repère. Dix minutes plus tard, un hélicoptère apparaît dans le ciel, puis un bateau de la marine grecque : ils sont sauvés. De Grèce, Dawood rejoint Munich. On lui demande s'il souhaite effectuer une demande d'asile en Allemagne. Non merci : il parle anglais, il joue au cricket, il veut aller en Angleterre.

En route donc pour la France, passage obligé pour Londres. Un train pour Paris d'abord, le temps d'une nuit (« Tout de suite, j'ai été voir la tour Eiffel ! »), un autre pour Calais. Mais dans la jungle, le franchissement illégal de frontières est devenu un business. Les passeurs se livrent une concurrence acharnée. Dans les jours qui suivent l'arrivée de Dawood, des combats éclatent, qui font deux morts. Dawood s'inquiète, mesure le temps qu'il lui faudrait pour espérer traverser la Manche. Il a survécu aux talibans, aux »

pasdarans, aux eaux sombres de la Méditerranée, il ne veut pas mourir d'un coup de couteau, dans une stupide rixe de la banlieue calaisienne. Retour à Paris, mais sans domicile et sans objectif ni perspective claire. Débute alors, pour celui qui était encore quelques semaines plus tôt le golden boy du cricket afghan, une reconstruction patiente, courageuse et tenace. En repartant de zéro.

Mais par où commencer lorsque l'on est dépourvu de tout ? Dawood se retrouve jardin Villemin, ce square coincé entre la gare de l'Est et le canal Saint-Martin, où nombre de réfugiés afghans en transit ont élu domicile. Il y passera deux mois, dans le froid de ce début d'année 2016, avant qu'une descente de police bienvenue ne l'emporte, avec d'autres, vers un centre d'accueil, à Épinay-sur-Orge. « Il y avait du bruit, on pouvait à peine dormir, mais c'était chauffé. » Il y restera un an et demi. Entre-temps, il a déposé une demande d'asile. Dans son dossier, il a inclus un courrier de menaces des talibans. « Si on m'avait renvoyé en Afghanistan, je ne sais pas ce qui se serait passé... » L'audience se passe bien. Dawood se rappelle avec émotion ce moment où le juge lui a déclaré, en lui posant la main sur l'épaule : « Bienvenue en France. Votre nouvelle vie est ici désormais. J'espère vous voir un jour en équipe de France de cricket ! » Il me regarde, plein de gratitude : « J'espère qu'il lira cet article. »

> *« Si on m'avait* RENVOYÉ EN AFGHANISTAN, *je ne sais pas ce qui se serait passé... »*
>
> DAWOOD AHMADZAÏ

Un autre homme va jouer un rôle crucial dans sa nouvelle vie : Jean-Jacques Salaün, le PDG de Zara France. Au sein de la multinationale espagnole, il a mis en place un programme qui offre à une quinzaine de jeunes sans diplôme, deux fois par an, un poste de vendeur avec une formation soignée. Le fondateur du groupe, Amancio Ortega, a salué l'initiative – *que buena idea*. Une association propose à Dawood de tenter sa chance, Jean-Jacques Salaün est séduit. Le champion ne parle pas français ? Tant pis, il sera vendeur tout de même. Une assistante sociale recrutée par l'entreprise l'aide à trouver un logement. En travaillant au magasin, il apprend le français. Et Zara lui finance son équipement de cricket.

Car Dawood a repris le cricket, petit à petit. D'abord aux Pays-Bas, l'autre pays du cricket en Europe, après le Royaume-Uni. Pas si simple, entre une semaine à temps plein au magasin et le FlixBus qu'il faut courir prendre le vendredi soir pour jouer les matches du samedi matin. En France ensuite, après 2020, lorsqu'une modification des règles de composition des équipes nationales lui permet d'intégrer l'équipe de France. Depuis, Dawood joue pour les Bleus. Il a d'ailleurs été naturalisé en 2023. La fédération française a appuyé sa demande. Il le dit simplement : il voudrait rendre à la France un peu de ce qu'elle lui a donné. Ces jours-ci, il participe aux sélections pour la Coupe du monde, qui se tient tous les deux ans. Il a en ligne de mire, aussi, 2028. À Los Angeles, le cricket sera de nouveau au programme olympique, pour la première fois depuis 1900. À l'époque, un match unique avait opposé deux équipes : l'Angleterre et la France. Les Bleus, qui partent de loin au classement mondial, seront-ils au rendez-vous ? Il faudrait un petit miracle : six équipes seulement seront sélectionnées et les places seront chères.

Des amis ? Pas tellement

Alors imaginons : Dawood pourrait retrouver un jour face à lui l'équipe d'Afghanistan. Malgré l'exil, il est en contact avec certains responsables de la fédération et plusieurs joueurs. Depuis 2015, l'équipe nationale afghane a continué sa progression. Elle s'est imposée désormais dans le top 10 mondial. Le retour au pouvoir des talibans, en août 2021, n'a rien arrêté. Enfin, si : on a mis fin au cricket féminin. Dans les compétitions internationales, certains pays expriment leur gêne, sans oser prononcer encore l'exclusion. L'année dernière, l'équipe afghane a battu le voisin pakistanais. Elle est emmenée par Rashid Khan, « le Ronaldo du cricket », me dit Dawood, qui me raconte sa visite à Paris, en décembre dernier. Une photo devant la tour Eiffel avait été publiée sur les réseaux sociaux, le jour de Noël, provoquant un attroupement pendant plusieurs heures sur le pont d'Iéna.

Avant de me laisser, Dawood tient à me parler des personnes qu'il a rencontrées ici et qui sont devenues ses proches. Il évoque Juliette, croisée sur un groupe Instagram il y a cinq ans, qui lui a présenté son mari et ses enfants. Lorsque je l'appelle, elle loue sa bonté tout en observant sa détermination hors du commun. La routine de Dawood est immuable : lever à 6 heures chaque matin. Un café, une douche froide. La salle de sport, jusqu'à 9 heures. Ensuite, practice de cricket, de 9 h 30 à 10 h 30. À 12 h 45, départ pour la boutique, où il travaille jusqu'à 21 heures. Voilà pour les lundis, mardis et jeudis. Le mercredi et le vendredi, il s'entraîne avec l'équipe de France. Le week-end est réservé aux matches. Des amis ? Un peu. Enfin, pas tellement. Il est parfois reconnu par des Afghans amateurs de cricket dans les rues de Paris. Et il n'est pas mécontent de voir croître le nombre de ses abonnés sur les réseaux, admiratifs de sa carrière. Il y montre, avant tout, ses tournois et ses séances de fitness. Au moment où j'achève l'écriture de cet article, il publie sur Instagram un selfie pris à Roissy, avec trois autres joueurs. L'équipe de France s'envole pour une rencontre en Roumanie. Sourire conquérant, polo immaculé et lunettes de soleil. Vous aurez beau zoomer, aucune cicatrice, et rien ici qui laisse deviner son histoire tumultueuse. Sa nouvelle vie est en marche. □

ENGIN AKYURT, CORENTIN FOHLEN, FREEPIK

BATTE MAN
Avec les Bleus, l'ex-espoir afghan du cricket bombe à nouveau le torse.

SUIVRE VANILLE (ET LE SOLEIL)

La fille de Julien Clerc signe un troisième album lumineux et personnel. De la bossa nova française, parfaite pour l'été, et le reste de l'année. Par Olivier Bouchara

L'été dernier, Vanille est tombée sur une vidéo qui l'a laissée sans voix. Sur TikTok, Lizzo, l'une des artistes les plus suivies de la planète (26 millions d'abonnés), se filme alors face caméra, sans apprêts, en t-shirt et pantalon larges. Et elle sourit en écoutant une chanson française, douce et lumineuse, qu'elle semble découvrir en direct : *Suivre le soleil*. « C'était fou, me dit Vanille. Les semaines suivantes, le titre était écouté dans le monde entier. » Moi aussi, je suis tombé sur ce morceau et sous le charme. Il y a dans cette ballade une chaleur retenue, presque murmurée, qui rappelle Henri Salvador, mais au féminin, et sans nostalgie. Elle chante : « *Si tu suivais le soleil juste pour changer de peau / Il caresserait ton sommeil, te ferait le pays chaud.* » Comme une sensation d'été éternel, entre Paris et Bahia. Par bonheur, son nouvel album sorti au début de l'été, *Regarde*, prolonge cette vibration. De la bossa nova française, oui, mais parcourue d'éclats électro, de rythmes doucement dansants. Et toujours, cette légèreté traversée de gravité, une forme de « mélancolie heureuse », comme elle dit. Les paroles évoquent parfois sa séparation d'avec le père de leur enfant, mais dans une optique de réparation : « Rester dans le ressentiment, ça ne mène nulle part. » Son père à elle ? Julien Clerc. Si on avait oublié de le préciser, c'est sans doute parce qu'elle n'en parle jamais en premier. « Il m'a laissé faire mon chemin », dit-elle simplement. Lui n'écrivait pas ses chansons. Elle, oui.

C'est d'ailleurs en lisant que tout a commencé. Dans la grande bibliothèque de sa mère, Virginie Coupérie-Eiffel, elle tombe à 20 ans sur un livre de Françoise Sagan, *Un peu de soleil dans l'eau froide*. Ce titre la suit encore, au point de s'afficher sous sa photo WhatsApp. Elle parle de tout cela en souriant, presque en riant, même lorsqu'elle décrit l'amour, la solitude, la maternité. Et puis, elle avoue un rêve : « J'aime beaucoup les textes de Clara Luciani, sa voix grave, son humour aussi. » Elles se parlent un peu sur Instagram. On se prend à rêver d'un duo. « Pourquoi pas ? » Message transmis. □

SONIA SIEFF

L'album de Vanille a beau s'appeller *Regarde*, il s'écoute surtout.

Jennifer Lawrence
EN **DIOR**

UN CERTAIN REGARD

Avec la complicité de l'hôtel Martinez, le photographe Mathieu César a immortalisé les stars incontournables du Festival de Cannes 2025. Une série de portraits à la beauté magnétique.

Élodie Bouchez EN **SAINT LAURENT**

Diane Kruger EN **MAJE**

MATHIEU CÉSAR

Margaret Qualley EN CHANEL

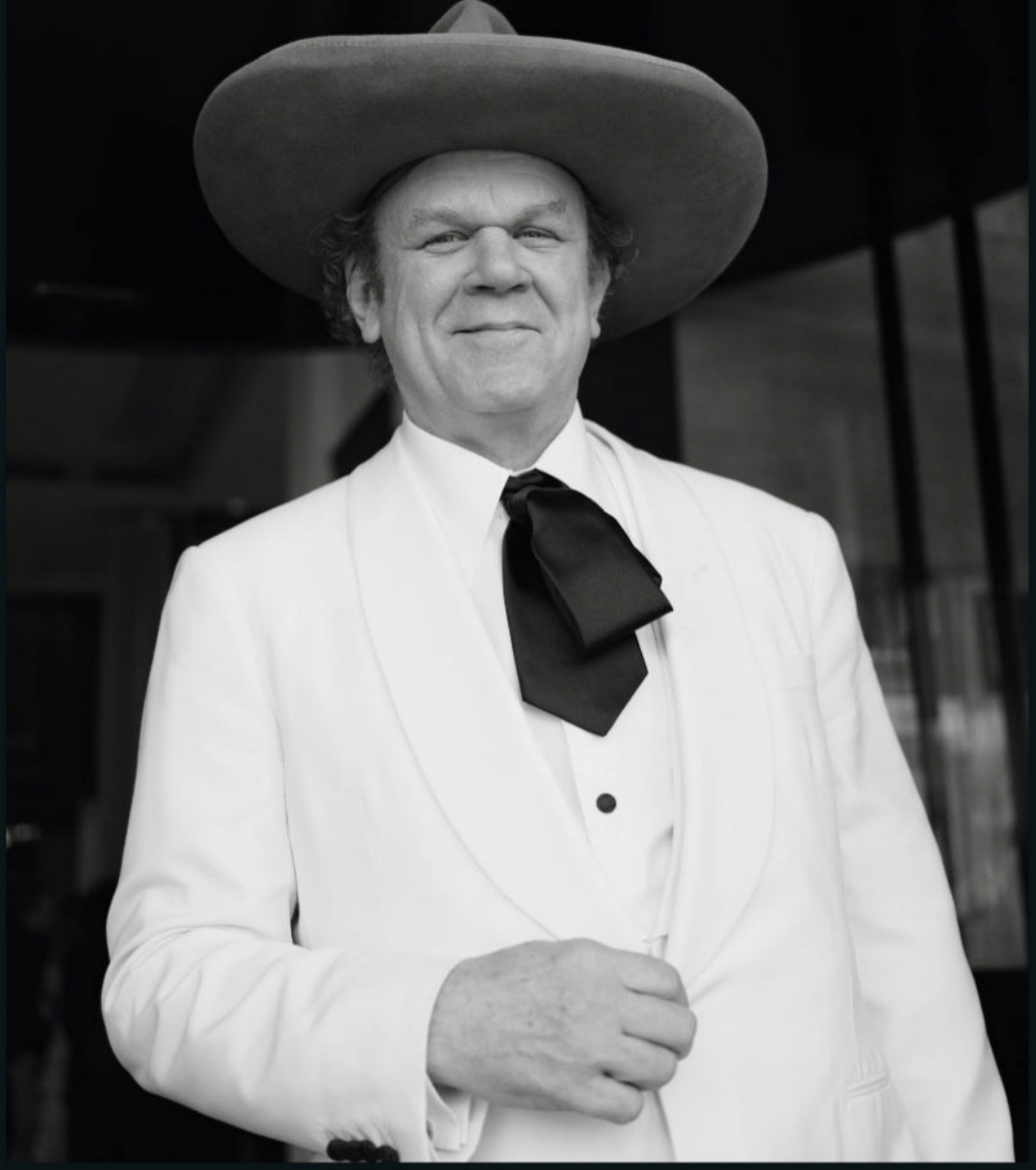
Natalie Portman EN DIOR

Renate Reinsve
EN **LOUIS VUITTON**

Angela Bassett EN **BURBERRY** ET BIJOUX **MESSIKA**

MATHIEU CÉSAR

Kristen Stewart EN CHANEL



John C. Reilly

Erin Kellyman

MATHIEU CÉSAR

JR EN **GUCCI** ET CHAPEAU **HERMÈS**

MATHIEU CÉSAR

Spike Lee EN **COINTEL** ***et Ilfenesh Hadera*** EN **LANVIN**

Zoey Deutch EN CHANEL

Julia Garner EN **GUCCI**

Damso EN **SEAN SUEN,** **PALOMO** ET **BALENCIAGA**

MATHIEU CÉSAR

Vassili Schneider EN **SAINT LAURENT**

Golshifteh Farahani
EN **CHANEL HAUTE COUTURE**

MATHIEU CÉSAR

VANITY SHOW à Cannes

18 MAI

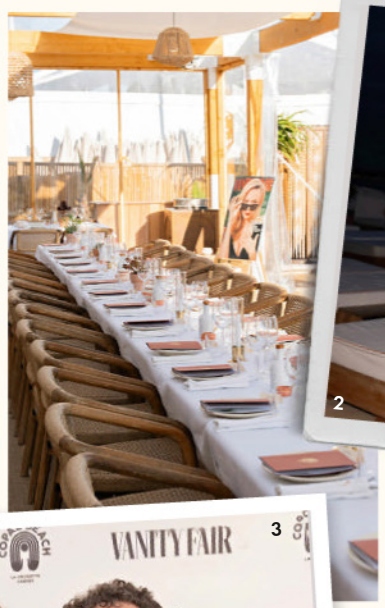
DÉJEUNER ENTRE AMI(S)

Pour fêter son partenariat avec la Semaine de la Critique, la marque de vêtements chic a réuni une équipe cinq-étoiles chez Fred l'Écailler.

Photographes **German Larkin** et **Stéphane Feugère**

1. Daniel Kaluuya, Alexandre Mattiussi et Leïla Bekhti. **2.** Clotilde Courau. **3.** Alexandre Mattiussi et Céline Sallette. **4.** Simone Marchetti (*Vanity Fair*). **5.** Kasia Smutniak. **6.** Rodrigo Sorogoyen, Leïla Bekhti et Alexandre Mattiussi. **7.** Daniel Kaluuya, Nicolas Santi-Weil et Stéphane Bak. **8.** Hunter Doohan. **9.** À gauche : Ava Cahen, au centre : Kim Schell. **10.** De gauche à droite : les réalisatrices et réalisateurs Sven Bresser, Guillermo Galoe, Shih-Ching Tsou, assis : Pauline Loquès, Alexe Poukine et Déni Oumar Pitsaev. **11.** Leïla Bekhti.

1



2

3

23 MAI

4

HOLLYWOOD-SUR-MER

Sur la plage du Copal Beach,
Vanity Fair *a reçu toute la bande du film*
Honey Don't, *réalisé par Ethan Coen.*

Photographe **Louis Liebert**

5

6

7

1. Alice Holder, Ruby Kaye et Catherine Scahill. **2.** Jacnier, Lera Abova et Josh Pafchek. **3.** Charlie Day, Tricia Cooke, Aubrey Plaza et Ethan Coen. **4.** Carlen Johnson. **5.** Jacnier. **6.** Lera Abova. **7.** À gauche : Talia Ryder. **8.** Ruby Kaye et Lera Abova. **9.** Ethan Coen et Aubrey Plaza. **10.** Olivier Bouchara, Kahina Sekkaï et Pierre Groppo (*Vanity Fair*). **11.** Charlie Day. **12.** Peter Kujawski. **13.** Clelia Verde et Pier Canei.

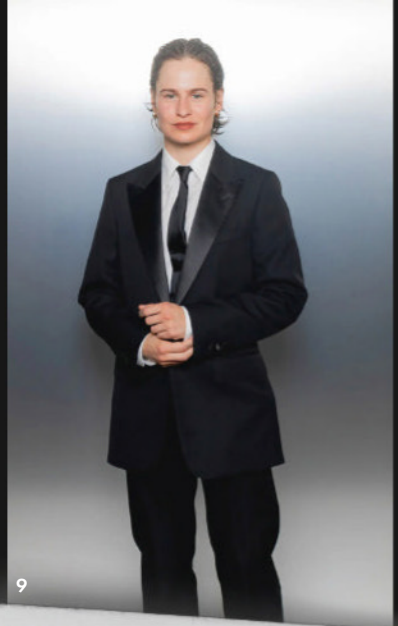
17 MAI

UN CROCODILE QUI A DU CHIEN

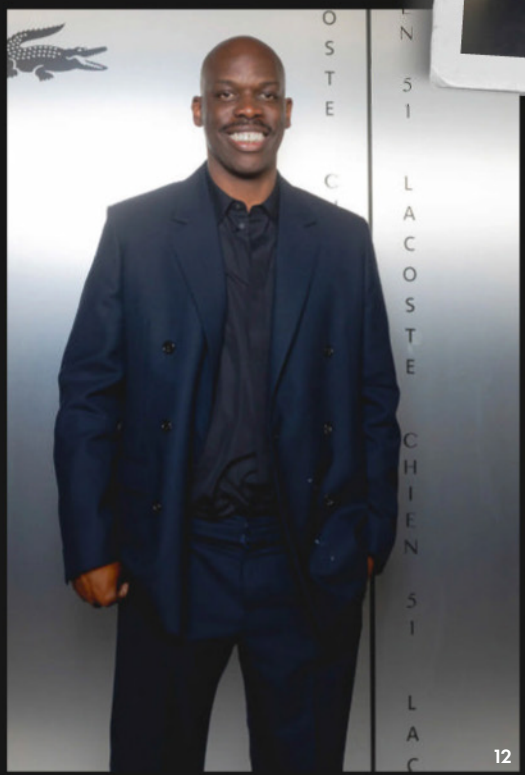
Avec Chien 51, *le prochain film de Cédric Jimenez, la soirée Lacoste a rassemblé un casting prestigieux.*

Photographe **Karla Vinter-Koch**

1. Hugo Sélignac et Gilles Lellouche. **2.** Romain Duris. **3.** Stéphane Bak. **4.** Anne-Élisabeth Lemoine. **5.** Lythan Cottaz et Artemisia Toussaint. **6.** Adèle Exarchopoulos. **7.** Lucien Laviscount.



8. Ramzy Bedia. **9.** Redcar (Christine and The Queens). **10.** Matthieu Viala, Thomas Dubois, Margot Botrel, Olivier Bouchara (*Vanity Fair*) et Claire Hazan (GQ). **11.** De gauche à droite : Lala &ce, Cédric Jimenez, Thierry Guibert, Romain Duris, Thomas Bangalter, Stéphane Bak, Adèle Exarchopoulos, Gilles Lellouche. Devant, à droite : Hugo Sélignac. **12.** Jean-Pascal Zadi. **13.** Igor Gotesman. **14.** Raya Martigny.



Mon atelier
par
BARBORA ŽILINSKAITĖ

Barbora Žilinskaitė dans son espace de création bruxellois.

Mon atelier est situé à Bruxelles, juste à côté de chez moi. C'est primordial, compte tenu du temps que j'y passe. Parfois, je ne suis à la maison que pour dormir. Il règne une forme de magie dans ce studio. Qu'importe mon état d'esprit ou ma forme du jour, dès que j'y entre, tout va bien. Je me lance dans le travail et j'oublie tout. Surtout lorsque mon corps est mobilisé, avec la sculpture ou le ponçage. Je suis tellement absorbée par mon activité qu'il peut m'arriver d'oublier de manger ou de changer un vêtement tâché. Je commence toujours avec un croquis. La modélisation arrive après, avec des petits formats en pâte à plastiline qui diffèrent parfois beaucoup des esquisses. Vient ensuite la phase de coupe du matériau pour obtenir une structure, que j'assure seule ou non, en fonction des techniques à employer. La création d'une pièce prend au moins deux mois. J'adore le défi de combiner l'esthétique et la fonctionnalité par la sculpture. Même si j'aime une forme, je dois toujours l'ajuster pour la rendre praticable. Les proportions humaines entrent en compte, tout comme la solidité du meuble sur le sol. Je suis très inspirée par la façon dont le corps peut véhiculer des émotions, y compris par partie. Il suffit d'une légère différence de position de la main pour que la narration change, pour qu'un geste raconte autre chose. Le travail sur les formes anthropomorphiques permet d'explorer ces nuances. □

BARBORA ŽILINSKAITĖ ET GALERIE FRIEDMAN BENDA

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2025

RELAY sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2025

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

cartier.fr

Cartier